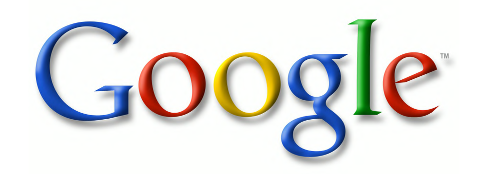




10

On dit que ce livre est du
Baron d'Holbach.

LA

MORALE

UNIVERSELLE.

TOME PREMIER.

L A

MORALE

UNIVERSELLE.

O U

LES DEVOIRS DE L'HOMME FONDÉS SUR SA NATURE.

Naturâ duce utendum est: hanc ratio observat, hanc consulit: idem est ergo beate vivere, & secundum naturam.

SENECA, DE VITÂ BEATÂ, CAP. VIII. INIT.

[par Holbach Paul-Henri Dietrich d']

TOME PREMIER.

Théorie de la Morale.



A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY,
M D C C L X X V I.

51395

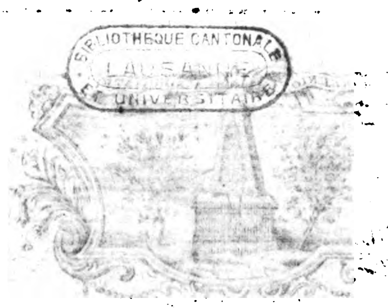


TABLE
DES SECTIONS ET CHAPITRES.
PREMIERE PARTIE.
Théorie de la Morale.

SECTION PREMIERE.
Principes généraux & Définitions.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

SECTION TROISIEME.

Du Mal moral, ou des Crimes, des Vices & des Défauts des Hommes.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

TABLE DES
SECONDE PARTIE.

Pratique de la Morale.

SECTION QUATRIEME.

Morale des Peuples, des Souverains, des Grands, des Riches, &c. ou devoirs de la vie publique & des différents états.

TROISIEME PARTIE.

SECTION CINQUIEME.

Des Devoirs de la Vie privée.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Lisés aux titres courants au haut des pages du *Tome II.* 115 — 128 *Chap.* V.
229 — 144 *Chap.* VI.
Et dans le texte
Page 129 lig. 1. *Chap.* VI.
142 — 22. *Chap.* VII.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

QUOIQUE depuis un grand nombre de siecles l'esprit humain se soit occupé de la Morale ; cette science, la plus digne d'intéresser les hommes, ne semble pas avoir fait tous les progrès que l'on avoit lieu d'attendre ; ses principes sont encore sujets à des disputes, & les Philosophes ont été de tout temps peu d'accord sur les fondemens que l'on devoit leur donner. Entre les mains de la plupart des Sages de l'antiquité, la Philosophie morale faite pour éclairer également la conduite de tous les hommes, est devenue communément abstraite & mystérieuse ; par une fatalité qui lui est commune avec toutes les connoissances humaines, elle négligea l'expérience, & se laissa d'abord guider par l'enthousiasme & l'amour du merveilleux. Delà toutes les hypotheses si variées de tant de Philosophes anciens & modernes qui, bien-loin d'éclaircir la Morale & de la rendre populaire, n'ont fait que l'envelopper de ténebres épaisses au point que l'Etude la plus importante pour l'homme, lui devint presque inutile par le soin qu'on prit de la rendre impénétrable. Par une foiblesse commune presque à tous les premiers Savants, ils donnerent à leurs leçons un ton d'inspiration & de mystere, dans la vue de les rendre plus respectables au vulgaire étonné.

L'ANTIQUITÉ ne nous montre aucun systême de Morale bien lié : elle ne nous offre dans les écrits de la plupart des Philosophes que des mots vagues, dépourvus de définitions exactes, des principes détachés & souvent contradictoires ; nous n'y trouvons qu'un petit nombre de maximes, très-belles & très-vraies

quelquefois, mais isolées & qui ne concourent point à former un ensemble, un corps de doctrine capable de servir de regle constante dans la conduite de la vie.

Pythagore, qui le premier prit le nom de *Philosophe* ou *d'ami de la sagesse*, puisa ses connoissances mystérieuses chez les Prêtres de l'Egypte, de l'Assyrie, de l'Indostan; nous n'avons de lui que quelques préceptes obscurs, ou plutôt des énigmes, recueillis par ses disciples, dont il seroit bien difficile de former un ensemble. Socrate, que l'on regarde comme le Pere de la Morale, la fit, dit-on, descendre du Ciel pour éclairer les hommes; mais ses principes, tels qu'ils nous sont présentés par Xénophon & Platon ses disciples, quoiqu'ornés des charmes d'une éloquence poétique, n'offrent à l'esprit que des notions embrouillées, des idées peu arrêtées, accompagnées des élans d'une imagination brillante peu capable de nous fournir une instruction réelle.

Le Stoïcisme, par ses vertus fanatiques & farouches, ne rendit la vertu nullement attrayante pour les hommes; les perfections impossibles qu'il exigea ne purent faire du sage qu'un être de raison. Toute Morale qui prétendra tirer l'homme de sa sphere, l'élever au dessus de sa nature, qui lui dira de ne point sentir, d'être indifférent sur le plaisir & la douleur, de se rendre impassible à force de raisonnemens, de cesser d'être un homme, pourra bien être admirée par des enthousiastes, mais ne conviendra jamais à des êtres que la Nature a fait sensibles & remplis de desirs. Les hommes admirent toujours une Morale austere; ils réverent ceux qui la prêchent; ils les regardent

comme des hommes rares & divins; mais ils ne la pratiquent jamais.

Si la Morale d'Epicure fut telle qu'elle nous est représentée par ses adversaires, qui l'accusent d'avoir lâché la bride à toutes les passions, elle ne fut nullement propre à régler la conduite de l'homme; mais si, comme ses partisans le soutiennent, cette Morale invitoit l'homme à la vertu présentée sous les noms de *plaisir*, de *bien-être*, de *volupté*, elle est vraie, elle n'a rien à redouter, des imputations de ses ennemis, elle ne peche que pour ne s'être pas suffisamment expliquée.

Quelle Morale pouvoit-on fonder sur les principes outrés & bizarres des Cyniques, qui sembloient ne s'être proposé que de s'attirer les regards du vulgaire par leur impudence choquante & leur singularité? La science des mœurs ne devoit pas faire de grands progrès dans l'école d'un Pyrrhon & de ses sectateurs, dont le principe étoit de douter des vérités les mieux démontrées: elle ne pouvoit que s'obscurcir, devenir très-incertaine & très-vague dans Aristote, dont les disciples, à force de distinctions & de subtilités, paroissoient avoir formé le projet d'embrouiller les vérités les plus simples & les plus claires: cependant la doctrine de ces derniers Philosophes, servant long-temps de guide à l'Europe, empêcha de découvrir les vrais principes de toute philosophie, & tint l'esprit humain enchaîné sous le joug d'une autorité tyrannique que l'on fut obligé de révérer comme infaillible. Chez les Scolastiques la Morale ne fut qu'un jeu d'esprit, un amas de sophismes & de pieges dans le-

quel il fut presque impossible de démêler la vérité.

Ces réflexions, que tout confirme, peuvent nous faire voir ce que l'on doit penser du préjugé qui voudroit sans cesse nous mettre en adoration devant la sagesse ancienne, ainsi que de celui qui se persuade qu'en Morale *tout est dit*. On trouvera que les anciens Philosophes n'ont point eu des idées bien nettes sur les vrais principes de cette science; s'ils les ont quelquefois apperçus, ils les ont souvent perdus de vue & n'en ont presque jamais tiré les conséquences les plus immédiates. Quant à ceux qui pensent qu'il ne reste plus rien à dire sur la Morale; nous croyons pouvoir leur montrer que jusqu'ici l'on n'a fait que rassembler les matériaux propres à construire un édifice, que les méditations rassemblées des hommes, pourront un jour conduire à sa perfection: les anciens nous ont fourni une grande partie de ces matériaux; quelques modernes y ont depuis amplement contribué; la postérité, profitant & des lumieres & des fautes de ses prédécesseurs pourra mettre avec le temps la derniere main à ce grand ouvrage. Le fameux Temple d'Ephese fut construit aux dépens de tous les Rois & Peuples de l'Asie; le Temple de la Sagesse doit s'élever par les travaux communs de tous les êtres pensants.

En général on peut dire que les premiers efforts de la Philosophie, faute de principes sûrs, ne produisirent que des erreurs entremêlées de quelques vérités. L'esprit subtil des Grecs les éloigna de la simplicité; leur imagination porta les choses à l'extrême; la Philo-

ſophie ne devint ſouvent pour eux qu'une charlatanerie pure, que chacun fit valoir de ſon mieux; l'amour propre de tout chef de ſecte lui fit croire qu'il avoit ſeul rencontré la vérité, tandis que toutes les ſectes s'en écartoient également par des routes différentes; ces prétendus ſages ne ſembloient ſe propoſer pour l'ordinaire que de ſe contredire, de ſe décrier, de ſe combattre, de s'embarraſſer réciproquement par des ſophiſmes & des chicanes interminables. La ſaine Philoſophie ſincérement occupée de la recherche de ce qui eſt utile & vrai, ne doit point être outrée, ni propoſer des choſes impraticables ou inintelligibles; elle doit ſe mettre en garde & contre l'enthouſiaſme, & contre une vanité puérile, & contre l'eſprit de contradiction: toujours de bonne foi avec elle-même, toujours calme, elle ne doit ſuivre que la raiſon éclairée par l'expérience qui ſeule nous montre les objets tels qu'ils ſont: elle doit accepter la vérité de toutes les mains qui la préſentent, & rejeter l'erreur & le préjugé, de quelque autorité que l'on veuille les appuyer.

Les Philoſophes de l'antiquité ſemblent encore avoir ſouvent à deſſein enveloppé leur doctrine de nuages: la plupart d'entre eux, pour la rendre plus inacceſſible au vulgaire, ont eu une *double doctrine*, l'une publique & l'autre particuliere, qu'il eſt difficile de diſtinguer dans leurs écrits, ſur-tout après qu'un grand nombre de ſiecles en a fait perdre la clef. La Philoſophie, pour être utile dans tous les âges & à tous les hommes, doit être franche & ſincere; celle qui n'eſt intelligible que pour un

temps ou à quelques initiés, devient une énigme inexplicable pour la postérité.

Ainsi ne suivons pas en aveugles les idées des anciens; n'adoptons leurs principes ou leurs opinions qu'autant que l'examen les montrera évidents, lumineux, conformes à la nature, à l'expérience, à l'utilité constante des hommes de tous les siecles; profitons avec reconnoissance d'une foule de maximes sages & vraies que les Philosophes les plus célebres de l'antiquité nous ont souvent transmises avec une foule d'erreurs; distinguons-les, s'il se peut, de celles que l'enthousiasme a produites. Suivons Socrate quand il nous recommande de *nous connoître nous-mêmes*; écoutons Pythagore & Platon quand ils nous donnent des préceptes intelligibles; recevons les conseils de Zénon, quand nous les trouvons conformes à la nature de l'homme; doutons avec Pyrrhon des choses dont jusqu'ici les principes n'ont pas été suffisamment développés; employons la subtilité d'Aristote pour démêler le vrai, si souvent confondu avec le faux. Dès que l'erreur est manifeste, que l'autorité de ces noms respectés ne nous en impose plus.

En traitant de la Morale ne nous enfonçons point dans les abymes d'une métaphysique subtile ou d'une dialectique tortueuse; les regles des mœurs étant faites pour tous, doivent être simples, claires, démonstratives, à la portée de tous; les principes sur lesquels nos devoirs se fondent doivent être si frappants & si généraux que chacun puisse s'en convaincre, & en tirer les conséquences relatives à ses besoins & au rang qu'il occupe dans la Société.

Des notions obſcures, abſtraites & compliquées, des autorités ſouvent ſuſpectes, un fanatiſme exalté ne peuvent éclairer ni guider ſûrement. Pour que la Morale ſoit efficace, il faut rendre raiſon à l'homme des préceptes qu'on lui donne; il faut lui faire ſentir les motifs preſſants qui doivent le porter à les ſuivre; il faut lui faire connoître en quoi la vertu conſiſte; il faut la lui faire aimer, en la montrant comme la ſource du bonheur. L'enthouſiaſme & l'autorité, s'ils ont quelque utilité, ne ſont bons qu'à gouverner quelque temps des peuples ignorants & ſans expérience, dont l'eſprit n'eſt point encore ſuffiſamment exercé.

Etonner les hommes pour les perſuader, dérouter l'eſprit humain par des énigmes, l'éblouir par des merveilles; telle fut communément la méthode des premiers Sages qui s'occuperent de l'inſtruction & du gouvernement des nations groſſieres: mais ſi ces premiers Légiſlateurs eurent recours au ſurnaturel pour les ſoumettre aux regles qu'ils voulurent leur preſcrire; s'ils ſe ſervirent pour les conduire de l'enthouſiaſme, qui ne raiſonne guere, & du merveilleux qui fait plus d'impreſſion ſur le vulgaire que les meilleurs raiſonnemens; ces moyens ne ſont plus de ſaiſon quand il s'agit de parler à des peuples moins ſauvages & ſortis de l'enfance. L'homme devenu plus raiſonnable doit être conduit par la raiſon; les Philoſophes doivent le rappeller à ſa propre nature; la fonction des Légiſlateurs eſt de l'inviter & de l'obliger à la ſuivre.

Les Moraliſtes modernes, très-ſouvent entraînés par l'autorité des anciens, ont trop fidellement ſuivi leurs traces, ſans ſe mettre

fort en peine de se frayer des routes nouvelles pour découvrir la vérité: la plupart d'entre eux, faute d'examiner l'homme avec assez d'attention, ne l'ont point vu tel qu'il est; ils ont cru comme quelques anciens qu'il recevoit de la Nature, des idées qu'ils ont appellées *innées*, à l'aide desquelles il jugeoit sainement & du bien & du mal: ils ont regardé la raison, la vertu, la justice, la bienveillance, la pitié, comme des qualités essentiellement inhérentes à la Nature Humaine: selon eux, cette Nature a gravé dans tous les cœurs les vérités primitives, l'amour du bien, la haine du mal moral, dont l'homme jugeoit sainement à l'aide d'un *sens moral*, c'est-à-dire, d'une qualité occulte, d'un certain *Criterium* qu'il apporte en naissant & qui le met à portée de prononcer avec certitude sur le mérite ou le démérite des actions. En vain le profond Locke a-t-il prouvé que les idées *innées* n'étoient que des chimeres; ces Moralistes persistent dans leur préjugé; ils veulent croire, ou persuader, que l'homme, même sans avoir senti le bien ou le mal qui résulte des actions, est capable de décider si elles sont bonnes ou mauvaises. Nous ferons voir, d'après des Philosophes plus éclairés, que l'homme ne possede en venant au monde que la faculté de sentir, & que sa façon de sentir est le vrai *Criterium*, ou la seule regle de ses jugemens, ou de ses sentimens moraux sur les actions ou sur les causes qui se font sentir à lui; vérité si palpable, qu'il est bien surprenant qu'il y ait des hommes à qui l'on soit encore réduit à la prouver! Enfin nous ferons voir que les loix ou les regles que l'on suppose *écrites par la Nature*

dans tous les cœurs, ne ſont que des ſuites néceſſaires de la façon dont les hommes ſont conformés par la Nature, & de la maniere dont leurs diſpoſitions ont été cultivées. Le vrai ſyſtême de nos devoirs doit être celui qui réſulte de notre propre nature convenablement modifiée.

D'AUTRES, d'après Cudworth, ont fondé la Morale ſur des *regles*, *des convenances éternelles & immuables*, qu'ils ont ſuppoſé antérieures à l'homme & totalement indépendantes de lui. D'où l'on voit qu'ils n'ont fait que réaliſer des abſtractions pures; qu'ils ont ſuppoſé des modifications ou qualités antérieures aux êtres ou ſujets ſuſceptibles de les recevoir, & des rapports indépendants des êtres entre leſquels ils puiſſent ſubſiſter. Cependant ſi la Morale eſt la regle des hommes vivants en Société, elle ne peut que coëxiſter avec les hommes, & ſe fonder ſur les rapports qui s'établiſſent entre eux. Une Morale antérieure à l'exiſtence des hommes & de leurs rapports, eſt une Morale aérienne, une chimere véritable. Il ne peut y avoir ni regles, ni devoirs, ni rapports entre des êtres qui n'exiſtent que dans les régions imaginaires.

NOUS ne parlerons point ici de la Morale religieuſe, dont l'objet étant de conduire les hommes par des voies ſurnaturelles, ne reconnoît point dans ſa marche les droits de la raiſon. Nous ne prétendons propoſer dans cet ouvrage que les principes d'une Morale humaine & ſociale, convenable au monde où nous vivons, dans lequel la raiſon & l'expérience ſuffiſent pour guider vers la félicité préſente que ſe propoſent des êtres vivants en Société;

les motifs que cette Morale expose sont purement humains, c'est-à-dire, uniquement fondés sur la nature de l'homme, telle qu'elle se montre à nos yeux, abstraction faite des opinions qui divisent le genre humain, auxquelles une Morale faite également pour tous les habitants de la terre, ne doit point s'arrêter. On est homme avant que d'avoir une Religion, & quelque Religion qu'on adopte, sa Morale doit être la même que celle que la Nature prescrit à tous les hommes, sans quoi elle seroit destructive pour la Société.

Les Philosophes, en effet, ont été & sont encore partagés sur la nature de l'homme, sur le principe de ses opérations & facultés tant visibles que cachées; les uns, & c'est le plus grand nombre, prétendent que ses pensées, ses volontés, ses actions ne doivent point être attribuées à son corps, qui n'est qu'un assemblage d'organes matériels, incapables de penser & d'agir, s'ils n'étoient remués par une ame, ou par un agent spirituel, distingué de ce corps, qui leur sert d'enveloppe ou d'instrument. D'autres, mais en plus petit nombre, rejettent l'existence de ce moteur invisible, & croient que l'organisation humaine suffit pour opérer les actes, pour produire les pensées, les facultés, les mouvemens dont l'homme est susceptible.

Nous ne nous arrêterons point à discuter ces sentimens divers; pour savoir ce que l'homme doit faire dans la Société, il n'est pas besoin de remonter si haut. Ainsi nous n'examinerons ni la cause secrete qui peut remuer le corps, ni les ressorts invisibles dont ce corps est composé, nous laissons ces recherches à la

métaphysique & à l'anatomie. Pour découvrir les principes de la Morale, contentons-nous de savoir que l'homme agit, que sa façon d'agir est en général la même dans tous les individus de son espece, nonobstant les nuances qui les différencient. La façon d'être & d'agir commune à tous les hommes est assez connue, pour pouvoir en déduire avec certitude la maniere dont ils doivent se conduire dans la route de la vie. L'homme est un être sensible; à quelque cause que sa sensibilité soit due, cette qualité réside essentiellement en lui, & suffit pour lui faire connoître & ce qu'il se doit à lui-même, & ce qu'il doit aux êtres avec lesquels son destin est de vivre sur la terre.

Les variétés presque infinies que l'on remarque entre les individus dont l'espece humaine est composée, n'empêchent pas qu'une même Morale ne leur convienne à tous; ils s'accordent tous au fond & ce n'est que dans la forme qu'ils varient: tous desirent d'être heureux, mais ils ne peuvent l'être de la même façon. S'il se trouvoit des hommes tellement conformés, que les principes de la Morale ne pussent leur convenir, cette Morale n'en seroit pas moins certaine; il faudroit en conclure simplement qu'elle n'est pas faite pour des êtres constitués différemment de tous les autres. Il n'existe point de Morale pour les monstres ou pour les insensés; la Morale universelle n'est faite que pour des êtres susceptibles de raison & bien organisés; dans ceux-ci la Nature ne varie point, il ne s'agit que de la bien observer, pour en déduire les regles invariables qu'ils doivent observer.

Ce n'eſt pas non plus ici le lieu d'examiner ſi l'homme eſt deſtiné à une autre vie; c'eſt-à-dire, ſi ſon ame eſt faite pour ſurvivre à la ruine de ſon corps, ou ſi la mort anéantit l'homme tout entier: c'eſt à la métaphyſique & à la Théologie qu'il appartient de diſcuter ces queſtions, auxquelles nous ne prétendons ici toucher en aucune maniere. La Morale que nous préſentons eſt la connoiſſance naturelle des devoirs de l'homme dans la vie de ce monde: quelque ſentiment que l'on adopte ſur ſon ame & ſur ſon ſort à venir, ſoit que cette ame ſoit immortelle ou non, les devoirs de la vie ſociale ſeront toujours les mêmes, & pour les démêler il ſuffira de ſavoir que l'homme eſt ſuſceptible d'éprouver du plaiſir & de la douleur, & qu'il vit avec des êtres qui ſentent comme lui, dont il eſt obligé de mériter la bienveillance pour obtenir ce qui lui plait & pour écarter ce qui peut lui déplaire.

Quelques ſpéculations qu'on adopte; à quelque degré que l'on porte le ſcepticiſme & l'incrédulité; jamais, ſi l'on eſt de bonne foi, l'on ne pourra ſe faire illuſion au point de douter de ſa propre exiſtence & de celle d'êtres qui nous reſſemblent, dont nous ſommes entourrés, ſur leſquels nos actions influent, & qui réagiſſent ſur nous, ſelon la maniere dont ils ſont affectés par nos propres actions. En un mot, on ne doutera jamais qu'il ne ſubſiſte des rapports néceſſaires entre les hommes vivants en ſociété, & qu'ils ne contribuent à leur bien-être ou à leur malheur réciproque.

Si quelqu'un même adoptoit le Syſtême de Berckley, ce ſceptique extravagant qui pré-

tendoit qu'il n'existoit rien de réel hors de nous, & que tous les objets que la Nature présente à l'homme ne sont que dans son imagination, dans son propre cerveau; cette hypothese subtile & bizarre n'excluëroit pas la Morale; si, comme ce Philosophe le suppose, tout ce que nous voyons dans le monde n'est qu'une illusion, un rêve continuel. En suivant les préceptes de la Morale, les hommes se procureront au moins des rêves suivis, agréables, utiles à leur repos, conformes à leur bien-être durant le temps de leur sommeil en ce monde, & les individus qui rêveront ne se troubleront point les uns les autres par des songes funestes.

Je *croirai*, dit un illustre moderne, *qu'il y a du vice & de la vertu, comme il y a de la santé & de la maladie* (1). Les notions primitives de la Morale ne peuvent être aucunement contestées; elles suffisent pour en déduire tous les devoirs de l'homme social, & pour fixer la route qui doit le conduire au bonheur dans la vie présente, dans les différents états où son destin le place, dans les rapports divers qui s'établissent entre lui & les êtres de son espece.

Cela posé, le systême que nous tentons de présenter n'attaque aucunement ni les cultes ni les opinions religieuses établies chez les différents peuples de la terre; il se propose uniquement de montrer aux hommes, de quelque pays ou de quelque religion qu'ils soient, les moyens que la Nature leur fournit pour obtenir le bien-être qu'elle les oblige de desirer & de

(1) M. de Voltaire, *dans son Homélie sur l'Athéisme.*

leur indiquer les motifs naturels faits pour les exciter soit à faire le bien soit à fuir le mal. En un mot, je le répete, une Morale humaine n'a pour objet que la conduite des hommes en ce monde, elle laisse à la Théologie le soin de les conduire à l'autre vie. Les religions des peuples varient dans les différentes contrées de notre globe, mais les intérêts, les devoirs, les vertus, le bien-être sont les mêmes pour tous ceux qui l'habitent.

QUELQUES Sages de l'antiquité ont prétendu que la Philosophie n'étoit que *la méditation de la mort* (2); mais des idées plus conformes à nos intérêts & moins lugubres nous feront définir la philosophie *la méditation de la vie.* L'art de mourir n'a pas besoin d'être appris; l'art de bien vivre intéresse bien plus des êtres intelligents, & devroit occuper toutes leurs pensées en ce monde. Quiconque aura bien médité ses devoirs, & les aura fidellement pratiqués, jouira d'un bonheur véritable durant sa vie, & la quittera sans crainte & sans remords. *La vie*, dit Montaigne, *n'est de soi ni un bien ni un mal; c'est la place du bien & du mal, selon que vous la leur faites. A mon avis, c'est le vivre heureusement, & non le mourir heureusement, qui fait l'humaine félicité.* Une vie ornée de vertus est nécessairement heureuse, & nous conduit tranquillement vers un terme, où nul homme ne pourra se repentir d'avoir suivi la route que sa nature lui a tracée. Une Morale conforme à la Nature, ne

(2) *Tota philosophorum vita commentatio mortis est.*

CICERO. TUSCUL. I. C. 30. 31.

peut jamais déplaire à l'être que l'on révere comme l'auteur de cette Nature.

L'HOMME est par-tout un être sensible, c'est-à-dire susceptible d'aimer le plaisir & de craindre la douleur: dans toute Société il est entourré d'êtres sensibles qui, comme lui, cherchent le plaisir & craignent la douleur; ceux-ci ne contribuent au bien-être de leurs semblables que lorsqu'on les y détermine par le plaisir qu'on leur procure; ils refusent d'y contribuer dès qu'on leur fait du mal. Voilà les principes sur lesquels on peut fonder une Morale universelle ou commune à tous les individus de l'espece humaine. C'est pour méconnoître ces principes incontestables que les hommes se rendent souvent si malheureux, que bien des Sages ont cru que la félicité étoit pour toujours bannie de leur séjour.

N'ADOPTONS point ces idées affligeantes; croyons fermement que l'homme est fait pour être heureux; ne lui conseillons point de renoncer à la vie sociale, sous prétexte de se soustraire aux inconvénients dont elle est souvent accompagnée; montrons-lui qu'ils sont balancés par des avantages inestimables. Les vices, les crimes, les défauts dont la Société est tourmentée sont des suites de l'ignorance, de l'inexpérience & des préjugés dont les peuples sont encore les victimes, parce que bien des causes se sont continuellement opposées au développement de leur raison. La Morale, ainsi que la plupart des connoissances humaines, n'a été jusqu'à présent si imparfaite & si ténébreuse, que parce qu'elle n'a pas suffisamment consulté l'expérience, & que souvent elle a follement contrarié la Nature qu'elle auroit dû

prendre incessamment pour guide. Les mœurs des hommes sont corrompues parce que ceux qui auroient dû les conduire au bonheur en leur faisant observer les devoirs de la Morale, faute de connoître leurs propres intérêts, ont cru qu'il falloit que les hommes fussent aveugles & déraisonnables afin de les mieux dômter & de les tenir dans les fers. Si la Morale fut incapable de contenir les peuples, c'est que les puissances de la terre ne lui ont jamais prêté le secours des recompenses & des peines dont elles étoient dépositaires. Des gouvernemens injustes ont redouté la vraie Morale; des gouvernemens négligents l'ont regardée comme une science de pure spéculation, dont la pratique étoit totalement indifférente à la prospérité des Empires; ils n'ont pas senti qu'elle seule pouvoit être la base de la félicité publique & particuliere, & que sans elle les états les plus puissants en apparence marchoient à leur ruine.

Ainsi n'admettons pas les principes insensés d'un philosophe célebre par ses paradoxes, qui s'est mis à la torture pour nous prouver que *les vices particuliers tournoient au profit de la Société* (3), à moins que cet auteur n'ait voulu par une satyre ingénieuse prouver à ses concitoyens l'impossibilité de concilier les vertus sociales avec la passion désordonnée pour les richesses & le luxe dont le propre est de les anéantir

(3) Mandeville, *dans la fable des abeilles*. Il est très-probable que cet Auteur ingénieux s'est proposé dans son ouvrage, de faire voir qu'il falloit totalement renoncer aux bonnes mœurs dans un pays, tel que le sien, où toutes les vues du gouvernement & des particuliers sont tournées vers les richesses. Voyez *ce qui sera dit dans le chap. 1 de la IVe Section.*

néantir totalement. Nous dirons au contraire que les vices des particuliers influent toujours d'une façon plus ou moins fâcheuse sur le bien-être des Nations. Les vices épidémiques leur causent souvent des transports & des délires dont elles sont tôt ou tard les victimes. Les vices des Individus détruisent le bonheur des familles; & c'est l'assemblage des familles qui forme les Nations. L'activité prétendue que les vices donnent aux hommes, est la même que celle que la fievre produit en eux: les pays où le luxe domine, ressemblent à des malades inconsidérés, chez qui les alimens dont ils se surchargent se convertissent en poison. Les richesses en s'accumulant de plus en plus chez un peuple ne servent qu'à le rendre de jour en jour plus vicieux & plus misérable.

On nous dira, peut-être, qu'il est indifférent au Gouvernement, pourvu qu'il soit riche & puissant, de s'occuper des mœurs des hommes; mais nous répondrons que ces mœurs intéressent tous les Citoyens, auxquels il n'est point indifférent que leurs Concitoyens soient honnêtes gens ou frippons, puisqu'ils ont à vivre avec eux; nous dirons de plus qu'un Etat, pour être florissant & puissant, a plus besoin de vertus que de richesses; enfin nous dirons qu'il est bien plus important pour une Nation d'être heureuse que d'avoir de grands trésors & de grandes forces dont à tout moment elle seroit tentée d'abuser. L'opulence & la puissance d'une Nation, que l'on a mal-à-propos confondues avec sa félicité, sont souvent pour elle des occasions prochaines de destruction.

Ainsi les vices & les passions des Particu-

liers ne ſont jamais utiles à l'Etat; ils peuvent bien l'être pour les Deſpotes, les Tyrans & leurs ſuppôts, qui ſe ſervent des vices de leurs Sujets pour les diviſer d'intérêts, & les ſubjuguer les uns par les autres: ſi c'eſt l'utilité de ces perſonnages que l'Auteur dont nous parlons avoit en vue, il a confondu l'intérêt d'une Nation avec celui de ſes plus cruels ennemis. Au reſte tout notre ouvrage préſentera dans chaque ligne une réfutation de ce ſyſtême téméraire, & fera voir les conſéquences funeſtes de la Tyrannie ou de la négligence de ceux qui devroient régler les mœurs des hommes.

Par une ſuite de la même perverſité ou de la même indifférence, l'éducation fut par-tout négligée, ou celle que l'on donna ne fut nullement capable de former des êtres ſociables ou vertueux. Enfin, au ſein de la diſſipation & des plaiſirs frivoles, la Morale, trop ſérieuſe & trop incommode pour des êtres vicieux & légers, ne fut point étudiée; chacun ſe contenta de quelques notions ſuperficielles; chacun crut en ſavoir aſſez pour ſe conduire dans le monde. Très-peu de gens ſe ſont donné la peine de ſaiſir la chaîne des principes & des motifs faite pour régler leurs actions à chaque pas. Tout le monde prétend être bon Juge en Morale, tandis qu'il n'eſt rien de plus rare que des hommes qui en aient les idées les plus ſimples; tout le monde dans la théorie reconnoît ſon utilité, mais peu de gens s'embarraſſent de la mettre en pratique; chacun du bout des levres rend hommage à la Vertu, & preſque perſonne ne ſe l'eſt bien définie. Chacun nous parle de la raiſon, & rien de moins ordi-

naire que des êtres qui la cultivent. Enfin dans cette foule immense de traités de Morale dont l'univers est inondé, on trouve rarement des vues capables d'éclairer l'homme sur ses devoirs.

D'UN autre côté, un préjugé très-universel persuade, non seulement que les anciens ont tout dit, mais encore que les mœurs antiques valoient bien mieux que celles qu'ils voient régner de leur temps. Bien des gens semblent admettre la fable de *l'âge d'or*, ou du moins s'imaginent que les Peuples dans leur origine étoient & plus vertueux & plus heureux que leur postérité. La moindre réflexion sur les annales du monde suffit pour détruire une pareille opinion. Les Nations n'ont été d'abord que des hordes sauvages, & des Sauvages ne sont ni heureux, ni sages, ni vraiement sociables. S'ils ont été exempts de mille besoins enfantés depuis par le luxe & par les vices qu'il engendre, ils ont été féroces, cruels, injustes, turbulents, totalement étrangers aux sentimens de l'équité & de l'humanité. Si les premiers temps de Rome nous montrent dans les Curius, les Cincinnatus, des exemples de frugalité; ils nous font voir dans tous les Romains une ambition injuste, perfide, inhumaine qui ne doit pas prévenir en faveur de leur Morale. Dans la République de Sparte, dont on nous vante si souvent les vertus, tout homme de bien ne peut voir qu'une troupe de brigands très-austeres & très-méchants.

L'ANTIQUITÉ nous montre des Peuples guerriers, des Peuples très-puissants, mais elle ne nous montre pas des Peuples sages & vertueux. N'en soyons point étonnés, les

mœurs des Nations sont toujours le fruit des idées que leur inspirent ceux qui les gouvernent. La vraie Morale eut à combattre en tout temps les préjugés enracinés dans l'esprit des Peuples, des opinions & des usages que le temps avoit rendu sacrés, & sur-tout les faux intérêts de ceux qui faisoient mouvoir la machine politique. Quelle Morale & quelles vertus réelles pouvoient avoir des Romains à qui tout inspiroit dès la plus tendre enfance un amour exclusif pour la Patrie, propre à les rendre injustes envers tous les Peuples de la terre? Un Philosophe, qui dans Rome eût recommandé les Vertus sociales, eût-il été favorablement écouté par un Sénat pervers dont l'intérêt vouloit que le Peuple fût toujours en guerre, afin de le domter plus facilement & de le rendre plus soumis à ses décrets? On l'eût admiré, peut-être, comme un discoureur éloquent; mais on eût regardé ses Maximes comme contraires aux intérêts de l'Etat. Un homme vraiment sensible, équitable & vertueux eût passé dans Rome pour un très-mauvais Citoyen.

Les vrais principes de la Morale paroissent en effet heurter de front des notions, des coutumes, des institutions visiblement opposées à la sociabilité que l'on voit établies chez presque tous les Peuples; en développant à leurs yeux les regles de l'équité, les fondemens de l'autorité, les droits des Citoyens, quel est le Gouvernement qui ne soupçonne aussi-tôt que l'on fait la critique de sa conduite & que l'on veut attaquer son pouvoir? La Politique, n'ayant été autrefois, & n'étant encore pour l'ordinaire, que l'art fatal d'aveugler les Peu-

ples & de les mettre en servitude, se crut presque toujours intéressée à supprimer les lumieres, & à réduire la raison au silence. Enfin la vraie Morale trouva des contradicteurs opiniâtres dans l'ignorance, la pusillanimité, l'inertie des Citoyens même qui auroient le plus besoin qu'elle modérât les passions de ceux dont à tout moment ils éprouvent les rigueurs.

Ces obstacles ne sont pas faits pour rebuter les ames qui brûlent d'un desir sincere d'être utiles au genre humain, & qui sont échauffées de l'amour de la Vertu. La Morale est la vraie science de l'homme, la plus importante pour lui, la plus digne d'occuper un être vraiment sociable. C'est à la Morale qu'il appartient de mûrir l'esprit humain, de rendre l'homme raisonnable, de le dégager des bandelettes de l'enfance, de lui apprendre à marcher d'un pas ferme vers les objets vraiment desirables pour des êtres intelligents. Les talens réunis des hommes qui pensent, devroient enfin conspirer à faire connoître & aux Peuples & à leurs Chefs, leurs véritables intérêts, afin de les détromper de tant de frivolités, de tant de vains jouets, de tant de passions aveugles qui causent leurs miseres. Assez & trop long-temps les talens n'ont servi qu'à flatter bassement la grandeur, à propager les erreurs, à fomenter des vices, à charmer l'ennui des hommes; l'esprit & le génie devroient enfin s'occuper de leur instruction & de leur félicité. Est-il un objet plus digne de notre curiosité que la science de bien vivre & de se rendre heureux?

La Morale est la science du bonheur; elle est utile & nécessaire à tous les habitants de la terre; elle est utile aux Nations, aux Sou-

verains, aux Citoyens, aux Grands & aux Petits, aux Riches & aux Pauvres, aux Parents & aux Enfants, aux Maîtres & aux Esclaves qu'elle invite également à chercher leur bien-être. Sans elle, comme on le prouvera, la Politique n'est qu'un brigandage fait pour anéantir les mœurs des Peuples: sans elle le genre humain est perpétuellement troublé par l'ambition des Rois: sans elle une Société ne rassemble que des ennemis toujours prêts à se nuire: sans elle les familles en discorde ne font que rapprocher des malheureux qui se tourmentent journellement par leurs caprices & leurs humeurs incommodes: sans elle enfin chaque homme est à tout moment le jouet & la victime des vices & des excès auxquels son imprudence le livre.

En un mot, la Morale est faite pour régler le destin de l'univers; elle embrasse les intérêts de toute la race humaine; elle a droit de commander à tous les Peuples, à tous les Rois, à tous les Citoyens; & ses decrets ne sont jamais impunément violés. La *Politique*, comme on verra bientôt, n'est que la Morale appliquée à la conservation des Etats; la *Législation* n'est que la Morale rendue sacrée par les loix. Le *Droit des gens* n'est que la Morale appliquée à la conduite des Nations entre elles. Le *Droit de la Nature* n'est que l'assemblage des regles de la Morale puisées dans la nature de l'homme. C'est donc à juste titre que l'on peut appeller cette science *universelle*, puisque son vaste Empire comprend toutes les actions de l'homme dans toutes les positions de la vie.

Que les hommes qui méditent, cherchent donc à dégager cette science importante des

nuages dont depuis tant de siecles on n'a fait que l'entourer ; que ses principes, soigneusement discutés, prennent enfin ce degré de certitude propre à convaincre les esprits. Qu'uniquement guidée par l'expérience, elle n'affecte plus le langage de l'allégorie; qu'elle ne rende plus du haut de l'Empyrée des oracles ambigus ; qu'elle renonce aux rêveries du Platonisme ; qu'elle quitte le ton rebutant du Stoïcisme ; qu'elle abjure les singularités du Cynisme; qu'elle se dégage des Labyrinthes de l'Aristotélisme : enfin toujours guidée par la bonne foi & la droiture, qu'elle parle avec franchise & simplicité ; qu'elle n'étonne plus par des paradoxes & qu'elle rougisse de la charlatanerie dont des hommes vains & trompeurs l'ont tant de fois revêtue.

Pour être utile, je le répete, la Morale doit être simple & vraie; il faut qu'elle s'explique clairement; elle ne cherchera point à éblouir par de vains ornemens qui trop souvent défigurent la vérité : elle ne promettra pas un *souverain bien* idéal, attaché à une apathie insociable, à une misanthropie dangereuse, à une sombre mélancolie; elle ne conseillera pas aux hommes de s'éloigner les uns des autres ou de se haïr eux-mêmes ; elle ne les rebutera point par des préceptes austeres, par des conseils impraticables, par des perfections inaccessibles; elle ne leur prescrira jamais des vertus contraires à leur nature; elle les consolera de leurs peines & leur dira d'en espérer la fin & d'en chercher les remedes; elle leur commandera d'être hommes, de réfléchir, de consulter leur raison qui toujours les rendra justes, humains, bienfaisants, sociables ; qui leur ap-

prendra en quoi consiste leur bien-être réel; qui leur permettra les plaisirs honnêtes, qui leur indiquera les moyens légitimes de s'assurer un bonheur solide durant une vie exempte de honte & de remords.

Tel est le but auquel on s'est efforcé de contribuer dans cet ouvrage, où l'on essaie de développer la nature de l'homme Moral, sa tendance invariable, les desirs ou les passions qui le remuent; les principes de la vie sociale; les vertus qui maintiennent, & les vices qui troublent son harmonie. Dans la premiere Partie, l'on a tâché de donner des définitions simples & d'exposer clairement les principes de la science des mœurs. Dans la seconde Partie on appliquera les principes établis dans la premiere à tous les états de la vie. Au risque de paroître diffus, on s'est permis de rappeller & d'appliquer plus d'une fois les mêmes principes, afin de les rendre toujours présents à ceux des lecteurs qui n'en auroient pas saisi l'ensemble. Une Morale élémentaire demande que l'on sacrifie la briéveté, au desir de la mettre à la portée de tout le monde. Les ouvrages serrés & précis, plus agréables, sans doute, aux personnes éclairées, ne sont pas toujours utiles à celles qui cherchent à s'instruire; souvent on se rend obscur en voulant être trop court.

Enfin, pour joindre l'autorité au raisonnement, l'on a cru devoir enrichir cet ouvrage de Pensées remarquables, & de Maximes utiles, tirées des Anciens & des Modernes, dans la vue de former une espece de concordance, capable de *fortifier chacun des chaînons du Systême moral que l'on a tenté d'établir.*

SECTION PREMIERE.

Principes Généraux & Définitions.

CHAPITRE I.

De la Morale, des devoirs, de l'obligation Morale.

LA MORALE est la science des rapports qui subsistent entre les hommes, & des devoirs qui découlent de ces rapports. Ou, si l'on veut, la Morale est la connoissance de ce que doivent nécessairement faire ou éviter des êtres intelligents & raisonnables qui veulent se conserver & vivre heureux en Société.

POUR être universelle, la Morale doit être conforme à la nature de l'homme en général, c'est-à-dire, fondée sur son essence, sur les propriétés & qualités que l'on trouve constamment dans tous les êtres de son espece & par lesquelles on le distingue des autres animaux. D'où l'on voit que la Morale suppose la science de la nature humaine.

TOUTE science ne peut être que le fruit de l'expérience. Savoir une chose, c'est avoir éprouvé les effets qu'elle produit, la maniere dont elle agit, les différents points de vue sous lesquels on peut l'envisager. La science des mœurs, pour être sûre, ne doit être qu'une suite d'expériences constantes, réitérées, invariables, qui seules peuvent fournir une connoissance vraie des rapports subsistants entre les êtres de l'espece humaine.

Les *rapports* ſubſiſtants entre les hommes ſont les différentes manieres dont ils agiſſent les uns ſur les autres ou dont ils influent ſur leur bien-être réciproque.

Les *devoirs* de la Morale ſont les moyens qu'un être intelligent & ſuſceptible d'expérience doit prendre pour obtenir le bonheur vers lequel ſa nature le force de tendre ſans ceſſe. Marcher, eſt un devoir pour qui veut ſe transporter d'un endroit dans un autre; être utile, eſt un devoir pour qui veut mériter l'affection & l'eſtime de ſes ſemblables; s'abſtenir de faire du mal, eſt un devoir pour qui craint de s'attirer la haine & le reſſentiment de ceux qu'il ſait pouvoir contribuer à ſon propre bonheur. En un mot, le devoir eſt la convenance des moyens avec la fin qu'on ſe propoſe; la ſageſſe conſiſte à proportionner ces moyens à cette fin, c'eſt-à-dire, à les employer utilement pour obtenir la félicité que l'homme eſt fait pour deſirer.

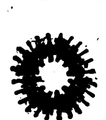
L'*Obligation* Morale eſt la néceſſité de faire ou d'éviter de certaines actions en vue du bien-être que nous cherchons dans la vie ſociale. Celui qui veut la fin, doit vouloir les moyens; tout être qui deſire de ſe rendre heureux, eſt obligé de ſuivre la route la plus propre à le conduire au bonheur, & de s'éloigner de celle qui l'écarte de ſon but, ſous peine d'être malheureux. La connoiſſance de cette route ou de ces moyens eſt le fruit de l'expérience, qui ſeule peut nous faire connoître & le but que nous devons nous propoſer & les voies les plus ſûres pour y parvenir.

Les liens qui uniſſent les hommes les uns aux autres, ne ſont que les obligations & les

devoirs auxquels ils sont soumis d'après les rapports qui subsistent entre eux. Ces obligations ou devoirs sont les conditions sans lesquelles ils ne peuvent se rendre réciproquement heureux. Tels sont les liens qui unissent les Peres & les Enfans, les Souverains & les Sujets, la Société avec ses Membres, &c.

Ces principes suffisent pour nous convaincre que l'homme n'apporte point en naissant la connoissance des devoirs de la Morale, & que rien n'est plus chimérique que l'opinion de ceux qui attribuent à l'homme des sentimens moraux *innés*. Les idées qu'il a du bien & du mal, du plaisir & de la douleur, de l'ordre & du désordre, des objets qu'il doit chercher ou fuir, desirer ou craindre, ne peuvent être que des suites de ses expériences; & il ne peut compter sur ses expériences que lorsqu'elles sont constantes, réitérées, accompagnées de jugement, de réflexion, & de raison.

L'Homme n'apporte en venant au monde que la faculté de sentir; & de sa sensibilité découlent toutes ses facultés que l'on nomme *intellectuelles*. Dire que nous avons des idées Morales antérieures à l'expérience du bien ou du mal que les objets font éprouver, c'est dire que nous connoissons les causes sans avoir senti leurs effets.



CHAPITRE II.

De l'Homme & de sa Nature.

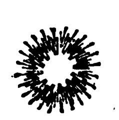
L'HOMME est un être sensible, intelligent, raisonnable, sociable, qui dans tous les instants de sa durée cherche sans interruption à se conserver & à rendre son existence agréable.

QUELLE que soit la variété prodigieuse que l'on trouve dans les individus de l'espece humaine, ils ont une nature commune qui ne se dément jamais. Il n'est point d'homme qui ne se propose quelque bien dans tous les momens de sa vie; il n'en est point qui, par les moyens qu'il suppose les plus propres, ne cherche à se procurer le bonheur & à se garantir de la peine. Nous nous trompons souvent & sur le but & sur les moyens, soit parce que nous manquons d'expériences, soit parce que nous ne sommes pas en état de faire usage de celles que nous avons pu recueillir. L'ignorance & l'erreur sont les vraies causes des égaremens des hommes, & des malheurs qu'ils s'attirent.

POUR ne s'être pas formé des idées vraies de la nature de l'homme, beaucoup de Moralistes se sont trompés dans leurs Systêmes sur la Morale, & nous ont donné des romans & des fables au lieu de l'histoire de l'homme; le mot *Nature* fut communément pour eux un terme vague auquel, le plus souvent, ils ne surent pas attacher de sens bien déterminé. Cependant la Morale étant la science de l'homme, il est important de commencer par s'en

faire des idées véritables, ſans quoi l'on ſeroit en danger de s'égarer à tout moment. Mais pour connoître l'homme, il ne faut pas, comme il eſt arrivé trop ſouvent, à l'aide d'une métaphyſique incertaine & trompeuſe, rechercher les reſſorts cachés qui le remuent, il ſuffit de conſidérer l'homme tel qu'il ſe préſente à notre vue, tel qu'il agit conſtamment ſous nos yeux, & d'examiner les qualités & les propriétés qui ſe trouvent viſiblement & conſtamment en lui.

Cela poſé, nous appellerons *Nature* dans l'homme, l'aſſemblage des propriétés & qualités qui le conſtituent ce qu'il eſt, qui ſont inhérentes à ſon eſpece, qui la diſtinguent des autres eſpeces d'animaux ou qui lui ſont communes avec elles. Sans remonter péniblement par la penſée juſqu'aux principes inviſibles auxquels ſont dus le ſentiment & la penſée, il ſuffit en Morale de ſavoir que tout homme ſent, penſe, agit, & cherche le bien-être dans tous les inſtants de ſa durée, voilà les qualités & les propriétés qui conſtituent la nature humaine, & que l'on trouve conſtamment dans tous les Individus de notre eſpece : il n'eſt pas beſoin d'en ſavoir davantage pour découvrir la conduite que tout homme doit tenir pour atteindre le but qu'il ſe propoſe.



CHAPITRE III.

De la Sensibilité; des Facultés Intellectuelles.

DANS l'homme, ainsi que dans tous les animaux, la Sensibilité est une disposition naturelle qui fait qu'il est agréablement ou désagréablement remué par les objets qui agissent sur lui, ou avec lesquels il a quelques rapports. Cette faculté dépend de la structure du corps humain, de son organisation particuliere, des sens dont il est pourvu. Cette organisation rend l'homme susceptible de recevoir des impressions durables ou passageres de la part des objets dont ses sens sont frappés. Ces sens sont la vue, le toucher, le goût, l'odorat & l'ouïe. Les impressions que l'homme reçoit par ces différentes voies sont des impulsions, des mouvemens des changemens opérés en lui-même & dont il a la *conscience*; celle-ci n'est que la connoissance intime des changemens ou des effets que les objets qui le remuent produisent dans sa machine. Ces effets se nomment *sensations* ou *perceptions*, parce que, éprouvés par ses sens, ils lui font appercevoir que les objets agissent sur lui.

LES sensations font naître des idées, c'est-à-dire, des images, des traces, des impressions que nos sens ont reçues: le sentiment continué ou renouvellé des impressions ou des idées qui se sont tracées en nous, se nomme *Pensée*. La faculté de contempler ces idées

imprimées ou tracées au dedans de nous-mêmes par les objets qui ont agi sur nos sens, se nomme *Réflexion*. La faculté de nous répresenter de nouveau les idées ou les images que nos sens nous ont apportées, lors même que les objets qui les ont produites sont absents, se nomme *Mémoire*. L'on appelle *Jugement* la comparaison des objets qui nous remuent ou qui nous ont remués, des idées qu'ils produisent ou qu'ils ont produites en nous, des effets que nous sentons ou que nous avons sentis. *L'Esprit* est la facilité de comparer avec promptitude les rapports des causes & des effets. *L'Imagination* est la faculté de nous représenter avec force les images, les idées ou les effets que les objets ont fait naître en nous. L'intelligence, la raison, la prévoyance, la prudence, l'adresse & l'industrie ne sont que les suites de nos façons de sentir.

Tous les animaux donnent évidemment des signes plus ou moins marqués de sensibilité: de même que l'homme, nous les voyons affectés par les objets qui agissent sur eux; nous les voyons chercher avec ardeur ce qui est utile à leur conservation, ce qui est propre à satisfaire leurs besoins, ce qui est capable de leur procurer du bien-être; nous voyons qu'ils fuient les objets dont ils ont éprouvé des sensations douloureuses; nous trouvons en eux des réflexions, de la mémoire, de la prévoyance, de la sagacité; enfin tout nous prouve qu'ils ont quelquefois dans leurs organes une finesse supérieure à celle de l'homme. Ce que nous appellons *instinct* dans les animaux, est la faculté de se procurer les moyens de satisfaire des besoins; il ressemble beaucoup à ce que l'on nomme *intelligence*,

raison, *sagacité* dans l'homme. Beaucoup d'hommes, par leur conduite, donnent si peu de signes d'intelligence & de raison, que leurs facultés intellectuelles semblent fort au dessous de ce qu'on nomme l'instinct des bêtes. Il est des hommes qui different bien plus d'autres hommes, que l'homme en général ne differe de la brute. L'enfant qui vient de naître a moins d'industrie & de ressources que les animaux les plus dépourvus de raison. Tout homme qui se livre inconsidérément à la débauche, à l'intempérance, à l'ivrognerie, à la colere, à la vengeance, se montre-t-il réellement supérieur aux bêtes?

L'Homme differe des autres animaux, & se montre supérieur à eux, par son activité; par l'énergie de ses facultés, par la force de sa mémoire, par la multiplicité de ses expériences, par son industrie qui le mettent à portée de satisfaire avec plus de facilité ses besoins; en un mot, l'homme, à force d'expériences & de réflexions, non seulement éprouve les sensations présentes, mais encore se rappelle les sensations passées, & prévoit les sensations futures: une sagacité supérieure le met en état de faire contribuer la Nature entiere à son propre bonheur. Mais ces facultés demandent à être développées, sans cela il demeureroit dans un abrutissement peu différent de celui des bêtes; en naissant il apporte des dispositions naturelles qui, bien ou mal cultivées, le rendent raisonnable ou insensé, bon ou méchant, prudent ou inconsidéré, capable ou incapable de réflexion & de jugement, expérimenté ou ignorant.

D'un autre côté, quoique tous les hommes en général paroissent conformés de la même

maniere

maniere & ſujets aux mêmes paſſions, cependant la ſenſibilité n'eſt pas la même dans tous les individus dont le genre humain eſt compoſé. Cette ſenſibilité eſt plus ou moins vive ſuivant le plus ou le moins de fineſſe & de mobilité dont la Nature a doué leurs organes; ſuivant la qualité des fluides & des ſolides dont leur machine eſt compoſée, d'où découle la variété de leurs tempéramens & de leurs facultés.

Le *tempérament* n'eſt que la façon d'être; particuliere à chaque individu de l'eſpece humaine; elle réſulte de l'organiſation ou de la conformation qui lui eſt propre; par une ſuite de ce tempérament parmi les hommes, les uns ſont plus ſenſibles que les autres, c'eſt-à-dire, plus ſuſceptibles d'être promptement remués par les objets qui frappent leurs ſens; les uns ont de la vigueur, de l'eſprit, de l'imagination, des paſſions vives, de l'enthouſiaſme, de l'impétuoſité, tandis que d'autres ſont foibles, lâches, ſtupides, pareſſeux, languiſſants; les uns ont une mémoire heureuſe, un jugement ſain, ſont capables d'expérience, de réflexion, de raiſon, de prudence, de prévoyance, tandis que d'autres ſemblent totalement privés de ces facultés. Les uns ſont diſpoſés à la gaieté, remuants, inquiets, diſſipés; les autres ſont poſés, mélancoliques, ſérieux, recueillis en eux-mêmes, &c.

En un mot, les différents degrés de ſenſibilité produiſent cette diverſité merveilleuſe que nous voyons entre les caracteres, les penchants & les goûts des hommes; cette qualité les diſtingue autant que les traits de leurs vi-

ſages. Les hommes ne different entre eux que parce qu'ils ne ſentent pas préciſément de la même maniere; dès-lors ils ne peuvent avoir préciſément les mêmes ſenſations, les mêmes idées, les mêmes inclinations, les mêmes opinions des choſes, ni par conſéquent tenir la même conduite dans la vie.

CHAPITRE IV.

Du plaiſir & de la douleur; du bonheur.

NONOBSTANT les nuances infinies qui diſtinguent les hommes, de façon qu'il n'en eſt pas deux qui ſoient exactement ſemblables, ils ont un point général ſur lequel tous ſont d'accord, c'eſt l'amour du plaiſir & la crainte de la douleur. Dans la même famille de plantes, il n'en eſt pas qui ſoient rigoureuſement les mêmes; il n'eſt pas deux feuilles ſur un arbre qui ne montrent des différences à l'œil obſervateur; & cependant ces plantes, ces arbres, ces feuilles ſont de la même eſpece, & tirent également leurs ſucs nourriciers de la terre & des eaux. Placées dans un ſol convenablement préparé, échauffées par les rayons d'un ſoleil favorable, ſoigneuſement arroſées, ces plantes s'animent, végetent, s'élevent & préſentent à nos yeux les marques d'une ſorte de gaieté; au contraire, ſi elles ſe trouvent dans un terrein aride, elles languiſſent, elles paroiſſent ſouffrir, ſe fanent

& se détruisent, quelque soin qu'on se soit donné pour les cultiver (4).

PARMI les impressions ou sensations que l'homme reçoit des objets qui le frappent, les unes, par leur conformité avec la nature de sa machine, lui plaisent; & d'autres, par le trouble & le dérangement qu'elles y portent, lui déplaisent. En conséquence il approuve les unes, il souhaite qu'elles continuent ou se renouvellent en lui, tandis qu'il désapprouve les autres & désire qu'elles disparoissent. D'après la façon agréable ou fâcheuse dont nos sens sont remués, nous aimons & nous haïssons les objets, nous les désirons ou nous les craignons; nous les cherchons ou nous tâchons d'en écarter les influences.

AIMER un objet, c'est souhaiter sa présence; c'est desirer qu'il continue à produire sur nos sens des impressions convenables à notre être; c'est vouloir le posséder, afin d'être souvent à portée d'éprouver ses effets agréables. Haïr un objet, c'est desirer son absence, afin

(4) L'ingénieux auteur du livre de *l'Esprit* croit que l'éducation, ou la modification, suffit pour faire des hommes ce que l'on veut; ce Philosophe célebre ne semble pas avoir fait attention que, si la Nature ne fournit pas un sujet idoine, il est impossible de le bien modifier. C'est en vain qu'on semeroit sur un roc, ainsi que dans un terrein trop aquatique. Nous aurons occasion de revenir sur cette question, lorsque nous parlerons de l'éducation. *Voyez Section* V. *chap.* 3. *de la* IIe. *Partie.* Plutarque dit, suivant la traduction d'Amiot, „ La Nature sans doctrine & nourriture „ est une chose aveugle, la doctrine sans nature est défectueuse, „ & l'usage, sans les deux premieres, est chose imparfaite. Ne „ plus ne moins qu'au labourage, il faut premiérement que la „ terre soit bonne; secondement que le laboureur soit homme entendu; & tiercement que la semence soit choisie & élue. Aussi „ la Nature représente la terre, le Maître qui enseigne ressemble „ au Laboureur; & les enseignemens & exemples reviennent à „ la semence." *V. Plut. Comme il faut nourrir les enfans:* Pag. 2. B. tom. 2. opp. Edit. Paris. 1624.

de voir terminer l'impreſſion pénible qu'il produit ſur nos ſens. Nous aimons un ami, parce que ſa préſence, ſa converſation, ſes qualités eſtimables nous cauſent du plaiſir : nous deſirons de ne point rencontrer un ennemi, parce que ſa préſence nous gêne.

Toute ſenſation ou tout mouvement agréable qui s'excite en nous-mêmes & dont nous déſirons la durée ſe nomme *bien*, *plaiſir*; & l'objet qui produit cette impreſſion en nous ſe nomme *bon*, *utile*, *agréable*. Toute ſenſation dont nous deſirons la fin, parce qu'elle nous trouble & dérange l'ordre de notre machine, s'appelle *mal* ou *douleur*; & l'objet qui l'excite ſe nomme *mauvais*, *nuiſible*, *méchant*, *déſagréable*. Le plaiſir durable & continué ſe nomme *bonheur*, *bien-être*, *félicité*: la douleur continuée ſe nomme *malheur*, *infortune*. Le bonheur eſt donc un état d'acquieſcement continué aux façons de ſentir & d'exiſter que nous trouvons agréables ou conformes à notre être.

L'homme par ſa nature doit aimer néceſſairement le plaiſir & haïr la douleur, parce que l'un eſt convenable à ſon être, c'eſt-à-dire, à ſon organiſation, à ſon tempérament, à l'ordre néceſſaire à ſa conſervation; la douleur au contraire dérange l'ordre de la machine humaine, empêche ſes organes de remplir leurs fonctions, nuit à ſa conſervation.

L'ordre, eſt en général la façon d'être par laquelle toutes les parties d'un tout conſpirent ſans obſtacles à procurer la fin que ſa nature lui propoſe. L'ordre, dans la machine humaine, eſt cette façon d'être qui fait que toutes les parties de ſon corps concourent à ſa conſervation & au bien-être de l'enſemble.

L'ordre moral ou ſocial, eſt cet heureux concours des actions & des volontés humaines d'où réſulte la conſervation & le bonheur de la Société. Le déſordre eſt tout dérangement de l'ordre, ou tout ce qui nuit au bien-être de l'homme ou de la Société.

LE plaiſir n'eſt un bien qu'autant qu'il eſt conforme à l'ordre; dès qu'il produit du déſordre, ſoit immédiatement, ſoit par ſes conſéquences, ce plaiſir eſt un mal réel, vu que la conſervation de l'homme & ſon bonheur durable ſont des biens plus déſirables que des plaiſirs paſſagers qui ſeroient ſuivis de peines. Au moment où, trempé de ſueur un homme boit avec ardeur une eau glacée, il éprouve, ſans doute, un plaiſir très-vif, mais il peut être ſuivi d'une maladie terminée par la mort.

LE plaiſir ceſſe d'être un bien pour devenir un mal, dès qu'il produit en nous ſoit ſur le champ, ſoit par la ſuite, des effets nuiſibles à notre conſervation, & contraires à notre bien-être permanent.

D'UN autre côté, la douleur peut devenir un bien préférable au plaiſir même, lorſqu'elle tend à nous conſerver & à nous procurer des avantages conſtants. Un convaleſcent ſouffre patiemment les aiguillons de la faim & s'abſtient des alimens qui flatteroient paſſagérement ſon palais, en vue de recouvrer la ſanté, qu'il enviſage comme un bonheur plus deſirable que le plaiſir fugitif de contenter ſon appétit.

L'EXPÉRIENCE ſeule peut nous apprendre à diſtinguer les plaiſirs auxquels on peut ſe livrer ſans crainte, ou qu'on doit préférer, de ceux qui peuvent avoir pour nous des conſé-

quences dangereuses. Quoique l'amour du plaisir soit essentiellement inhérent à l'homme, il doit être subordonné à l'amour de sa propre conservation & au desir d'un bien-être durable, qu'il se propose à chaque instant : s'il veut être heureux, tout concourt à lui prouver que pour parvenir à cette fin, il doit mettre du choix dans ses plaisirs, en user avec modération, rejetter comme des maux ceux qui seront suivis de peines, & préférer des douleurs momentanées, lorsqu'elles peuvent lui procurer un bonheur plus solide & plus grand.

Cela posé, les plaisirs doivent être distingués d'après leur influence sur le bonheur des hommes. Les *plaisirs vrais* sont ceux que l'expérience nous montre conformes à la conservation de l'homme, & incapables de lui causer de la douleur. Les *plaisirs trompeurs* sont ceux qui, le flattant quelques instants, finissent par lui causer des maux durables. Les plaisirs raisonnables sont ceux qui conviennent à un être susceptible de distinguer l'utile du nuisible, le réel de l'apparent; les plaisirs honnêtes sont ceux qui ne sont pas suivis de regrets, de honte & de remords. Les plaisirs déshonnêtes sont ceux dont nous sommes forcés de rougir, parce qu'ils nous rendent méprisables à nous-mêmes & aux autres; le plaisir finit toujours par tourmenter quand il n'est pas conforme à nos devoirs. Les plaisirs légitimes sont ceux qui sont approuvés par les êtres avec qui nous sommes en société. Les plaisirs illicites sont ceux qui nous sont défendus par la Loi, &c.

Les plaisirs ou sensations agréables qui se font immédiatement sentir à nos organes, s'appellent plaisirs *physiques*. Quoiqu'ils procurent

à l'homme une façon d'être qu'il approuve, ils ne peuvent long-temps durer sans causer l'affoiblissement de ces mêmes organes, dont la force est naturellement limitée; ainsi les mêmes plaisirs finissent par nous fatiguer, si nous ne mettons entre eux des intervalles qui permettent aux sens de se reposer ou de reprendre des forces. La vue d'un objet éclatant nous plait d'abord, mais finit par blesser nos yeux quand ils s'y arrêtent trop long-temps. Les plaisirs les plus vifs sont communément les moins durables, parce qu'ils produisent les secousses les plus violentes à la machine humaine; d'où il suit qu'un homme sage doit en être économe, en vue de sa propre conservation. On voit par-là que la tempérance, la modération, l'abstinence de quelques plaisirs, sont des vertus fondées sur la nature humaine.

L'Homme, jouissant de plusieurs sens, a besoin que ces sens soient alternativement exercés; sans cela il tombe bientôt dans la langueur & l'ennui. D'où il suit que la nature de l'homme exige qu'il varie ses plaisirs. L'ennui est la fatigue de nos sens remués par des sensations uniformes.

Les plaisirs que l'on nomme *intellectuels* sont ceux que nous éprouvons au dedans de nous-mêmes, ou qui sont produits par la pensée ou la contemplation des idées que nos sens nous ont fournies, par la mémoire, par le jugement, par l'esprit, par l'imagination. Telles sont les jouissances variées que procurent l'étude, la méditation, les sciences: ces sortes de plaisirs sont préférables aux plaisirs physiques, parce que nous possédons en nous-mêmes les causes capables de les exciter ou de

les renouveller en nous à volonté. Lorsque la lecture de l'histoire a gravé dans la mémoire des faits curieux, agréables, intéressants, en parcourant ces faits, en les contemplant au dedans de lui-même, l'homme de lettres éprouve un plaisir analogue, mais supérieur à celui d'un curieux dont les yeux considerent les tableaux rassemblés dans une vaste galerie. Lorsque la Philosophie a fait connoître l'homme, ses rapports, ses variétés, ses passions, ses desirs; le Philosophe, en méditant, jouit de la contemplation des matériaux dont sa tête s'est ornée. Enfin l'homme vertueux jouit au dedans de lui-même du bien qu'il fait aux autres, & se nourrit agréablement de l'idée d'en être aimé.

D'Ailleurs, les plaisirs intellectuels & les jouissances qu'ils nous procurent, sont plus à nous que celles que nous donnent les avantages extérieurs, tels que les richesses, les grandes possessions, les dignités, le crédit, la faveur, que la fortune accorde & ravit à son gré. Nous sommes toujours en état de jouir des plaisirs dont nous portons la source au-dedans de nous-mêmes, & dont les autres hommes ne peuvent point nous priver. Il n'y a que des maladies capables de causer un renversement total dans notre machine, qui puissent nous empêcher de jouir de nos facultés intellectuelles & de nos vertus. Ces qualités, inhérentes à l'homme, peuvent seules lui mériter un attachement sincere, une amitié vraiment désintéressée. Aimer quelqu'un pour lui-même, c'est l'aimer, non en vue de son pouvoir ou de son opulence, mais en vue des qualités agréables, des dispositions louables

dont on jouit dans sa société ; qui résident habituellement en lui, sur lesquelles on peut compter, parce qu'elles ne peuvent lui être enlevées que par des accidents peu communs dans la vie.

CHAPITRE V.

Des passions, des desirs, des besoins.

Les passions, dans l'homme, sont des mouvemens plus ou moins vifs d'amour pour les objets qu'il croit propres à lui fournir des impressions, des sensations, des idées agréables ; ou bien ce sont des mouvemens de haine pour les objets qu'il trouve ou qu'il suppose capables de l'affecter d'une façon douloureuse. Toutes les passions se réduisent à desirer quelque bien, quelque plaisir, quelque bonheur réel ou faux, & à craindre & fuir quelque mal soit véritable soit imaginaire. Les desirs sont des mouvemens d'amour pour un bien véritable ou supposé que l'on ne possede pas. L'espérance est l'amour d'un bien que l'on attend, mais dont on n'a pas encore la jouissance. La colere est une haine subite pour un objet que l'on croit nuisible, &c.

Rien n'est donc plus naturel à l'homme que d'avoir des passions & des desirs ; ces mouvemens d'attraction qu'il éprouve pour certains objets, & de répulsion pour d'autres, sont dûs à l'analogie ou à la discordance qui se

trouve entre ses organes & les choses qu'il aime ou qu'il hait. La plupart des enfants aiment avec passion le lait, les fruits doux, les alimens sucrés, & détestent les choses ameres, parce que les premieres substances produisent sur les houpes nerveuses de leur palais des sensations qui leur plaisent, tandis que l'amertume y excite des mouvemens désagréables.

Les Stoïciens, & beaucoup d'autres Moralistes comme eux, ont pris les passions pour *des maladies de l'ame*, qu'il falloit totalement déraciner : mais les passions des hommes ne sont pas plus des maladies que la faim, qui leur est naturelle, qui les sollicite à se nourrir, qui leur fait desirer les alimens les plus conformes à leurs goûts, qui les avertit d'un besoin de leur machine qu'ils doivent satisfaire s'ils veulent se conserver. De ce que bien des hommes se surchargent l'estomac d'alimens nuisibles à la santé, l'on ne peut pas en conclure que la faim soit une maladie, ni que le désir de la satisfaire soit blâmable & ne doive point être écouté. Une Philosophie fanatique est cause qu'en Morale les hommes n'ont presque jamais pu convenir de rien.

Pour peu que l'on veuille réfléchir; on reconnoîtra que les passions, en elles-mêmes, ne sont ni bonnes ni mauvaises, elles ne deviennent telles que par l'usage qu'on en fait. Tout homme étant né avec des besoins; rien de plus naturel en lui que le desir de les satisfaire; susceptible de sentir le plaisir & la douleur, rien de plus naturel que d'aimer l'un & de haïr l'autre. D'où il suit que les passions & les desirs sont essentiels à l'homme, inhé-

rents à sa nature, inséparables de son être, nécessaires à sa conservation. Un être sensible qui haïroit le plaisir, qui fuiroit le bien-être, qui desireroit le mal, enfin qui n'auroit aucuns besoins, ne seroit plus un homme; incapable de se conserver lui-même, il seroit totalement inutile aux autres.

L'on appelle *besoins* tout ce qui est utile ou nécessaire soit à la conservation soit à la félicité de l'homme. Les besoins que l'on nomme *Naturels*, sont de se nourrir, de se vêtir & de se garantir des injures de l'air, de se propager. Les besoins de tous les hommes sont les mêmes, ils ne varient que par les moyens de les satisfaire. Du pain sec suffit à l'homme pauvre pour appaiser le besoin de la faim: il faut à l'homme opulent une table somptueuse, couverte des mets les plus rares, pour contenter son appétit, & sur-tout sa vanité qui, pour lui, est devenue un besoin bien plus pressant que la faim, parce que son imagination lui représente habituellement le faste comme un bien nécessaire à sa félicité. La peau des bêtes suffit pour vêtir un sauvage, au lieu que l'habitant d'un pays où regne le luxe se trouve malheureux & rougit lorsqu'il n'a pas des habits magnifiques, dans lesquels son imagination lui montre le moyen de donner aux autres une grande idée de soi.

C'est ainsi que l'imagination, l'habitude, les conventions, les préjugés, nous font une multitude de besoins qui nous éloignent de notre nature; nous nous trouvons fort à plaindre lorsque nous sommes hors d'état de les satisfaire. Rien de plus important que de borner ses besoins, afin de pouvoir les contenter sans peine. Nos besoins naturels sont en petit nombre &

bornés, au lieu que les besoins créés par l'imagination sont insatiables & sans nombre. Plus les hommes ont de besoins, & plus il leur est difficile de se rendre heureux. La félicité consiste dans l'accord de nos besoins avec le pouvoir de les satisfaire.

Nous avons dit plus haut que les différents degrés de sensibilité dans les hommes étoient les causes de la diversité prodigieuse que l'on remarquoit entre eux; c'est de la même source que part la diversité de leurs passions, de leurs appétits, de leurs besoins, de leurs goûts, des volontés qui les font agir. Suivant l'organisation particuliere à chaque homme, qui constitue en lui le tempérament, son imagination, ses besoins-mêmes sont variés. Quoique tous les hommes aient besoin de nourriture, les mêmes alimens ne leur plaisent point à tous; l'estomac de l'un en demande une plus grande quantité que celui d'un autre; ceux qui réussissent aux uns, ne conviennent point aux autres, & leur causent souvent des maladies fâcheuses.

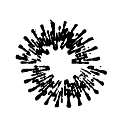
C'est delà que résulte cette grande variété que l'on peut remarquer dans les passions; elles different, non seulement pour les objets vers lesquels elles se portent, mais encore pour la force & la durée. Toutes les passions sont excitées par les besoins des hommes; ces besoins sont dûs soit au tempérament, soit à l'imagination, soit à l'habitude, soit à l'exemple, soit à l'éducation: d'où il suit qu'ils ne sont pas les mêmes dans tous les êtres de notre espece; bien plus, ils sont sujets à varier dans le même individu. Tous les hommes éprouvent la soif ou le besoin de boire; aux uns de

l'eau ſuffit pour l'appaiſer; d'autres demandent du vin, devenu néceſſaire pour ranimer leur eſtomac; d'autres, accoutumés à la délicateſſe, ont beſoin de vins délicieux; enfin les meilleurs vins répugnent à quelques perſonnes malades ou dégoûtées. Le beſoin & le deſir de boire ſont bien plus forts dans un homme que l'exercice a violemment échauffé, que dans le même homme qui s'eſt tenu tranquille. Un homme dont l'imagination vive lui peint fortement les plaiſirs de l'amour attachés à un objet, ſe ſent tourmenté par des deſirs plus violents ou des paſſions plus fortes, que celui dont l'imagination eſt plus paiſible. Un amant bien épris des charmes de ſa Maîtreſſe, que ſon imagination lui exagere, éprouve une paſſion naturelle excitée par un beſoin que cette imagination redouble à tout moment.

Ainsi les beſoins dans les hommes ſont des choſes qu'ils trouvent véritablement, ou qu'ils ſuppoſent fauſſement néceſſaires à leur conſervation, à leurs plaiſirs, à leur bien-être. Les beſoins *Naturels* ſont, comme on vient de le dire, les choſes que notre nature a rendu néceſſaires au maintien de notre être dans une existence heureuſe. Les beſoins *imaginaires* ſont ceux qu'une imagination, ſouvent déréglée, nous peint très-fauſſement comme indiſpenſables à notre félicité. Une imagination perpétuellement enflammée par les exemples, les opinions, les habitudes que nous trouvons établies dans la Société, nous rendent eſclaves d'une foule de beſoins dont nous ſommes tourmentés ſans ceſſe, & nous mettent dans la dépendance de ceux qui peuvent les ſatisfaire.

POUR être heureux & libre, il faudroit n'éprouver que les besoins que l'on peut satisfaire par soi-même & sans trop de peines; des besoins immenses demandent des travaux & des secours multipliés, souvent très-inutiles; dès-lors ces besoins nous rendent si malheureux, que bien des gens ont cru que, pour les empêcher de s'accroître, l'homme devoit combattre de toute sa force ses besoins, même les plus naturels, vivre en sauvage ou en anachorete, se priver de toute nourriture agréable, se faire du mal, se vouer au célibat, &c.

CETTE Morale outrée n'est point faite pour les hommes; une Morale plus sage leur dit de contenter leurs besoins naturels d'une façon qui ne soit nuisible ni pour eux-mêmes ni pour les autres; de circonscrire ces besoins, afin de n'être point malheureux, faute de pouvoir les satisfaire; de prendre garde de les multiplier, parce qu'ils les entraîneroient dans le vice ou le crime. Nos besoins font naître nos desirs; en diminuant les premiers, les desirs diminuent ou disparoissent. Tant d'hommes ne sont malheureux & méchants, que parce qu'ils se font des besoins qui rendent leurs désirs indomtables. Le bonheur consiste à ne desirer que ce qu'on peut obtenir.



CHAPITRE VI.

De l'intérêt, ou de l'amour de soi.

Nos desirs, excités par des besoins réels ou imaginaires, constituent *l'intérêt*; par où l'on désigne en général ce que chaque homme souhaite, parce qu'il le croit utile ou nécessaire à son propre bien-être; en un mot, l'objet dans la jouissance duquel chacun fait consister son plaisir ou son bonheur. L'intérêt du voluptueux est dans la jouissance des plaisirs des sens: l'avare a placé le sien dans la possession de ses trésors; le fastueux attache le plus grand intérêt à faire un vain étalage de ses richesses; l'ambitieux, dont l'imagination s'allume par l'idée d'exercer son empire sur d'autres hommes, place son intérêt dans la jouissance d'un grand pouvoir; l'intérêt de l'homme de lettres consiste à mériter la gloire; enfin l'intérêt de l'homme de bien consiste à se faire] estimer & chérir de ses semblables. Quand on dit que les intérêts des hommes sont variés, on indique simplement que leurs besoins, leurs desirs, leurs passions & leurs goûts ne sont pas les mêmes, ou qu'ils attachent l'ideé de bien-être à des objets divers.

Il est donc indubitable que tous les individus de l'espece humaine n'agissent & ne peuvent agir que par intérêt. Le mot *intérêt*, ainsi que le mot *passion*, ne présente à l'esprit que l'amour d'un bien, le desir du bonheur: on ne peut donc blâmer les hommes d'être inté-

reſſés (ce qui ſignifie avoir des beſoins & des paſſions,) que lorſqu'ils ont des intérêts, des paſſions, des beſoins nuiſibles ſoit pour eux-mêmes ſoit pour les êtres avec les intérêts deſquels les leurs ne s'accordent pas.

C'EST d'après leurs intérêts que les hommes ſont bons & méchants. En faiſant le bien, comme en faiſant le mal, nous agiſſons toujours en vue d'un avantage que nous croyons devoir réſulter de notre conduite. L'idée de bien-être, ou l'intérêt attaché à des plaiſirs ou à des objets contraires à notre propre bonheur, conſtitue ce qu'on appelle l'intérêt *mal entendu:* il eſt la ſource des erreurs & des égaremens des hommes qui, faute d'expérience, de réflexion & de raiſon, méconnoiſſent trop ſouvent leurs intérêts véritables, & n'écoutent que des beſoins imaginaires & des paſſions aveugles enfantés par leur ignorance, leurs préjugés, par les ſaillies d'une imagination déréglée.

L'INTÉRÊT perſonnel & les paſſions qu'il met en jeu ne ſont des diſpoſitions blâmables, que quand elles ſont contraires au bien-être de ceux avec qui nous vivons; c'eſt-à-dire, quand elles nous font tenir une conduite qui leur eſt incommode ou nuiſible: les hommes n'approuvent que ce qui leur eſt utile; ainſi leur intérêt les force à blâmer, haïr & mépriſer tout ce qui contrarie leur tendance au bonheur.

L'INTÉRÊT eſt louable & légitime lorſqu'il a pour objet des choſes vraiment utiles & à nous-mêmes & aux autres. L'amour de la vertu n'eſt que notre intérêt attaché à des actions avantageuſes au genre humain. Si un intérêt ſordide eſt le mobile de l'avare, un intérêt

plus

plus noble anime l'être bienfaisant; il veut gagner l'affection, l'estime, la tendresse de ceux qui sont à portée de sentir les effets de sa générosité.

Sacrifier son intérêt signifie sacrifier un objet qui plait ou qu'on aime, à un objet que l'on aime plus fortement ou qui plait davantage. Un ami consent à sacrifier une partie de sa fortune pour son ami, parce que cet ami lui est plus cher que la portion des biens qu'il lui sacrifie. L'enthousiasme est la passion pour un objet que l'on envisage uniquement, portée jusqu'à une sorte d'ivresse qui fait que l'homme lui sacrifie tout, jusqu'à lui-même: nous allons voir dans un moment que dans ce cas, c'est toujours à son propre intérêt, c'est à lui-même que l'homme se sacrifie.

AGIR sans intérêt, ce seroit agir sans motif. Un être intelligent, c'est-à-dire, qui se propose le bien-être à chaque instant de sa durée, & qui sait employer les moyens propres à le conduire à ce but, ne peut pas un instant perdre de vue son intérêt: pour que cet intérêt soit louable, il doit sentir que la Nature l'ayant placé dans la Société, son intérêt véritable exige qu'il s'y rende utile & agréable, parce que les êtres dont il est entouré, sensibles, amoureux du bien être, intéressés comme lui, ne contribueront à son bonheur qu'en vue du bonheur qu'ils attendent de lui. D'où l'on voit que c'est sur l'intérêt, que la Morale doit fonder solidement tous ses préceptes pour les rendre efficaces. Elle doit prouver aux hommes que leur véritable intérêt exige qu'ils s'attachent à la vertu, sans laquelle il ne peut y avoir pour eux de bien-être sur la terre.

Quelques Philosophes ont fondé la Morale sur une *bienveillance* innée, qu'ils ont cru inhérente à la Nature humaine; mais cette bienveillance ne peut être que l'effet de l'expérience & de la réflexion, qui nous montrent que les autres hommes sont utiles à nous-mêmes, sont en état de contribuer à notre propre bonheur. Une bienveillance désintéressée, c'est-à-dire, de laquelle il ne résulteroit pour nous de la part de ceux qui nous l'inspirent ni tendresse ni retour, seroit un sentiment dépourvu de motifs, ou un effet sans cause. C'est relativement à lui-même que l'homme montre de la bienveillance aux autres. Il veut s'en faire des amis, c'est-à-dire, des êtres qui s'intéressent à lui; ou bien il éprouve ce sentiment pour ceux dont il a lui-même expérimenté les dispositions favorables; ou enfin il veut s'attirer l'estime de lui-même & de la Société.

On nous dira, peut-être, que des personnes vertueuses poussent le désintéressement jusqu'à montrer de la bienveillance à des ingrats, & que d'autres la montrent à des hommes qu'ils n'ont jamais connus & qu'ils ne verront jamais. Mais cette bienveillance même n'est point désintéressée; si elle vient de la pitié, nous verrons bientôt que l'homme compâtissant se soulage lui-même en faisant du bien aux autres. Enfin nous prouverons, que tout homme qui fait du bien trouve toujours en lui-même la récompense que les ingrats lui refusent, ou que les inconnus ne peuvent lui témoigner.

Toutes les passions, les intérêts, les volontés & les actions de l'homme, n'ont pour objet constant que de satisfaire l'amour qu'il a

pour lui-même. Cet *amour de soi*, tant blâmé par quelques Moralistes, & confondu mal-à-propos par eux avec un *Egoïsme* insociable, n'est dans le fait que le desir permanent de se conserver & de se procurer une existence heureuse. Condamner l'homme parce qu'il s'aime lui-même, c'est le blâmer d'être homme; prétendre que cette affection vient de sa nature corrompue, c'est dire qu'une nature plus parfaite lui eût fait négliger sa conservation & son propre bien-être; soutenir que ce principe des actions humaines est ignoble & bas, c'est dire qu'il est bas & ignoble d'être un homme.

Mettant à l'écart les préjugés dont les ouvrages d'un grand nombre de Moralistes abondent, si nous voulons examiner l'homme tel que la Nature l'a fait, nous reconnoîtrons qu'il ne pourroit subsister, s'il perdoit de vue l'amour qu'il a pour lui-même: tant qu'il jouit d'organes sains ou bien constitués, il ne peut se haïr, il ne peut être indifférent au bien ou au mal qui lui arrive, il ne peut s'empêcher de desirer le bien-être qu'il n'a pas, ni de craindre le mal dont il se voit menacé; il ne peut aimer les êtres de son espece, qu'autant qu'il les trouve favorables à ses desirs & disposés à contribuer à sa conservation & à sa propre félicité. C'est toujours en vue de lui-même qu'il a de l'affection pour les autres & qu'il s'unit avec eux.

C'est en vue du plaisir que font à notre cœur la présence, les conseils, les consolations d'un ami, que nous aimons cet ami; c'est nous qui éprouvons les effets agréables de son commerce qui nous attachent à lui. C'est en vue du plaisir qu'une Maîtresse procure à son ima-

gination ou à ses sens, qu'un Amant aime cette Maîtresse au point même quelquefois de se sacrifier pour elle. C'est en vue du plaisir qu'une tendre mere éprouve en voyant un enfant chéri, qu'elle l'aime, qu'elle lui prodigue ses soins aux dépens même de sa santé & de sa propre vie: c'est nous-mêmes que nous aimons dans les autres, ainsi que dans tous les objets auxquels nous attachons notre amour. C'est lui-même que l'ami chérit dans son ami, l'amant dans sa Maîtresse, la mere dans son enfant, l'ambitieux dans les honneurs, l'avare dans les richesses, l'homme de bien dans l'affection de ses semblables, & à son défaut dans le contentement intérieur que procure la vertu.

Si quelquefois l'amour de soi semble n'avoir aucune part à nos actions, c'est qu'alors le cœur se trouble, l'enthousiasme l'enivre, il ne raisonne, il ne calcule plus; & dans le désordre où l'homme se trouve, il est capable de se sacrifier lui-même à l'objet dont il n'étoit épris que parce qu'il y trouvoit sa félicité. Voilà comme l'amitié sincere a quelquefois été portée jusqu'à vouloir périr pour un ami.

Nous nous attendrissons sur nous-mêmes lorsque nous mêlons nos larmes à celles d'un malheureux; nous nous pleurons nous-mêmes lorsque nous pleurons sur les cendres d'un objet dans lequel nous n'avions placé notre affection que parce qu'il nous procuroit de grands plaisirs. Enfin c'est à l'amour de la gloire qui réjaillira sur lui, ou à la crainte de la honte qui retombera sur lui, que le Héros s'immole & se dévoue dans les combats; il ne fait alors que sacrifier sa vie au desir de mériter la considération & la gloire, dont l'idée allume son

imagination & l'étourdit ſur le danger; ou bien il ſe ſacrifie à la crainte de vivre déshonoré, ce qui lui paroît le comble de l'infortune. C'eſt pour lui-même que le guerrier veut de l'eſtime & craint la honte; c'eſt donc par amour pour lui-même qu'il expoſe ſes jours & qu'il brave la mort; dans la chaleur de ſon imagination il ne ſonge pas que, s'il vient à périr, il ne recueillera pas les fruits de cet honneur, dans lequel il s'eſt habitué à faire conſiſter ſon bien-être.

AINSI ne blâmons point l'amour que tout homme a pour lui-même; ce ſentiment eſt naturel & néceſſaire à ſa conſervation propre, à ſon utilité, à celle de la Société. Un homme qui ſe haïroit lui-même, ou qui ſeroit indifférent ſur ſon propre bonheur, ſeroit un inſenſé peu diſpoſé à faire du bien à ſes aſſociés. Un homme qui ceſſeroit de s'aimer ſeroit un malade à qui ſa propre vie deviendroit incommode, & qui ne s'intéreſſeroit aucunement aux autres. Les mélancoliques qui ſe tuent, ſont des êtres de cette trempe, ainſi que les fanatiques qui, devenus les ennemis d'eux-mêmes, ſe ſéparent de la Société & ſe rendent inutiles au monde. Néanmoins le ſolitaire & l'anachorete ne ſont pas exempts d'intérêt ou d'amour pour eux-mêmes; leur haine pour le monde, pour ſes plaiſirs & pour les choſes que les autres hommes déſirent, eſt fondée ſur l'eſpoir d'être un jour plus heureux, en ſe privant durant leur vie des objets qui excitent les paſſions des autres: d'où l'on voit que c'eſt eux-mêmes qu'ils aiment en ſe rendant malheureux pour un temps.

Dans l'homme qui réfléchit, l'amour de ſoi eſt toujours accompagné d'affection pour les autres; en aimant les êtres avec leſquels il a des rapports il ne fait que s'aimer plus efficacement lui-même, puiſqu'il aime les inſtrumens de ſa propre félicité. *Celui*, dit Séneque, *qui s'aime bien lui même, eſt l'ami de tous les autres* (5). Il dit encore ailleurs, qu'*il faut apprendre à l'homme comment il doit s'aimer, car il feroit fou de douter qu'il ne s'aimât lui-même.* (6) Un être ſociable ne peut en effet s'aimer véritablement qu'en intéreſſant ſes ſemblables à ſon bonheur; ce qu'il ne peut effectuer qu'en leur faiſant éprouver les bonnes diſpoſitions de ſon cœur. C'eſt toujours pécher contre ſoi que de violer les devoirs qui nous lient aux autres.

Ainsi, loin de former le projet inſenſé d'éteindre dans le cœur de l'homme l'amour

(5) *Qui ſibi amicus eſt, ſcito hunc amicum omnibus eſſe.* Senec. Epist. vi. *in fine.*

(6) *Modus ergo diligendi præcipiendus eſt homini, id eſt quomodo ſe diligat aut proſit ſibi: quin autem ſe diligat aut proſit ſibi dubitare dementis eſt.* —— *omne animal, ſimul ut ortum eſt, ſeipſum & omnes partes ſuas diligit.* Cicero. de Finibus. L. II. Cap: XI. Arrien dit que *tous les actes des êtres animés, & même ceux de la Divinité, partent de l'amour de ſoi.* Voyez Arrien. Lib. I. Cap. xix. Cicéron reconnoît encore „ que tous „ nos deſirs & nos averſions, nos projets de toute eſpece, ont „ pour mobile unique le plaiſir ou la douleur; d'où il ſuit „ que toutes les actions bonnes & louables n'ont pour objet „ qu'une vie commode & heureuſe". Voyez Cicer. de Finibus Lib. I. Cap. 12. Avant tous ces auteurs, Ariſtote avoit très-bien combattu l'opinion de ceux qui de ſon temps, comme quelques perſonnes aujourd'hui, regardoient l'amour de ſoi, ou l'intérêt, comme un principe ignoble & vicieux. Voyez Aristote: Ethica Lib. ix. Cap. 8. d'où l'on voit que pluſieurs Philoſophes de l'antiquité ont très-bien connu le vrai mobile des actions humaines, ou le vrai principe de toute morale, dont ils ſe ſont écartés faute de lui avoir donné toute l'étendue convenable.

essentiel & naturel qu'il a pour lui-même, la Morale doit s'en servir pour lui montrer l'intérêt qu'il a d'être bon, humain, sociable, fidele à ses engagemens: loin de vouloir anéantir les passions inhérentes à sa nature, elle les dirigera vers la vertu, sans laquelle nul homme sur la terre ne peut jamais jouir d'un bonheur véritable. Cette Morale dira donc à tout homme de s'aimer, & lui indiquera les vrais moyens de contenter ce besoin qui le ramene à tout moment sur lui-même, en le faisant partager à ceux qui l'environnent. Les passions ainsi dirigées contribueront à son bien-être, soit quand il est isolé, soit quand il vit en Société; elles le rendront intéressant comme Epoux, comme Pere, comme Ami, comme Citoyen, comme Souverain, comme Sujet. Enfin ses passions & ses intérêts, d'accord avec ceux de la Société, le rendront lui-même heureux du bonheur des autres.

Celui chez qui l'amour de soi étouffe toute affection pour les autres, est un être insociable, un insensé qui ne voit pas que tout homme, vivant avec d'autres hommes, est dans une impossibilité complette de travailler à son bonheur sans l'assistance des autres. Toutes nos passions aveugles, nos intérêts mal-entendus, nos vices & nos défauts, nous séparent de la Société; en indisposant nos associés contre nous, ils en font des ennemis, peu favorables à nos desirs. Tous les méchants que l'on déteste vivent comme s'ils étoient seuls dans la Société; le tyran qui l'opprime vit en tremblant au milieu de son peuple, qui le hait; le riche avare vit méprisé comme un être inutile; l'homme dont le cœur glacé ne s'échauffe pour

personne, n'a pas lieu de s'attendre qu'on s'intéresse à lui. En un mot, il n'est point en Morale de vérité plus claire que celle qui prouve que l'homme en Société ne peut se rendre heureux sans le secours des autres.

CHAPITRE VII.

De l'utilité des passions.

PLUTARQUE compare les passions aux vents, sans lesquels un vaisseau ne peut point avancer. Rien n'est donc plus inutile que de déclamer contre les passions; rien de plus impraticable que le projet de les détruire. Le Moraliste doit exposer les avantages de la vertu & les inconvénients du vice: la tâche du Législateur est d'inviter, d'intéresser, de forcer même chacun pour son propre intérêt de contribuer à l'intérêt général. Instruire les hommes, c'est leur indiquer ce qu'ils doivent aimer ou craindre; c'est exciter leurs passions pour les objets utiles; c'est leur apprendre à réprimer, & à ne point irriter les desirs qui pourroient avoir des effets funestes, soit pour eux-mêmes soit pour les autres. En opposant des passions à d'autres passions, la crainte à l'impétuosité des desirs déréglés, la haine & la colere aux actions nuisibles, des intérêts réels à des intérêts fictifs & imaginaires, un bien-être constant à des fantaisies du moment; on pourra se promettre de faire des passions un usage avantageux; on les dirigera vers l'utilité publique, à laquelle

dans la vie ſociale l'utilité particuliere de chaque homme ſe trouve néceſſairement liée. Voilà comme les intérêts divers peuvent être combinés avec l'intérêt général.

Un homme dépourvu de paſſions ou de deſirs, loin d'être un homme parfait, comme quelques penſeurs l'ont prétendu, ſeroit un être inutile à lui-même & aux autres, & dès-lors peu fait pour la vie ſociale. Un homme qui ne ſeroit ſuſceptible ni d'amour ni de haine, ni d'eſpérance ni de crainte, ni de plaiſir ni de douleur, en un mot le Sage du Stoïciſme, ſeroit une maſſe inerte que l'on ne pourroit nullement mettre en action. (7) Comment modifier, façonner, élever un enfant qui, privé de paſſions, n'auroit aucun reſſort, & ſeroit indifférent au plaiſir & à la douleur, aux récompenſes & aux châtimens qu'on lui propoſeroit? Comment exciter au bien des êtres dépouillés de paſſions & d'intérêts, & pour leſquels il n'exiſte point de motifs propres à les faire agir? Que pourroit faire un Légiſlateur d'une Société d'hommes également inſenſibles à ſes menaces & à ſes récompenſes, aux richeſſes & à l'indigence, à la gloire & à l'ignominie, à la louange & au blâme?

La ſcience du Politique & du Moraliſte, dont les vues doivent être les mêmes, conſiſte à exciter, diriger & régler les paſſions des hommes de maniere à les faire conſpirer à leur bonheur mutuel. Il n'eſt aucune paſſion qui ne puiſſe être tournée vers le bien de la Socié-

(7) Quelqu'un, entendant parler des maximes d'Epictete, dit que c'étoit *un homme de bois*.

té, & qui ne soit nécessaire à son maintien, à son bonheur.

La passion de l'amour, si justement décriée par ses ravages, est l'effet d'un besoin naturel, elle est nécessaire à la conservation de notre espece; il ne s'agit donc que de régler l'amour de maniere à ne point nuire ni à celui qui l'éprouve, ni à l'être qui en est l'objet, ni à la Société.

La colere & la haine, si funestes quelquefois par leurs effets terribles, étant contenues dans de justes bornes, sont des passions utiles & nécessaires pour écarter de nous & de la Société les choses capables de nuire. La colere, l'indignation, la haine, sont des mouvemens légitimes que la Morale, la vertu, l'amour du bien public, doivent exciter dans les cœurs honnêtes contre l'injustice & la méchanceté.

La passion du pouvoir, que l'on nomme *Ambition*, & que l'on est si souvent forcé de détester, est un sentiment naturel à l'homme, qui veut être à portée de faire contribuer les autres à sa félicité propre; ce sentiment est utile à la Société, lorsqu'il porte le citoyen à se rendre digne de commander & d'exercer le pouvoir par les talents qu'il acquiert.

La passion de la gloire, que l'on regarde souvent comme une vaine fumée, n'est que le desir d'être estimé des autres hommes; ce desir est nécessaire à la Société, dans le sein de laquelle il fait naître le courage, le sentiment de l'honneur, la bienfaisance, la générosité, & tous les talents qui contribuent soit au bien-être soit aux plaisirs du genre humain.

Le desir des richesses n'est que le desir des

moyens de subsister commodément, & d'engager les autres à concourir à notre félicité particuliere. Cette passion, bien dirigée, est la source de l'industrie, du travail, de l'activité nécessaire à la vie sociale.

La crainte, ce sentiment qui souvent fait des lâches, des ames basses & serviles, est utile & nécessaire pour contenir toutes les passions dont les effets pourroient être fatals à nous-mêmes & aux autres. La crainte de nuire à notre conservation propre, à notre bonheur durable, est le frein naturel de tout être qui s'aime véritablement: la crainte de déplaire aux autres est le lien de toute Société, le principe de toute vertu: enfin la crainte des châtimens en impose souvent aux hommes les plus déraisonnables.

L'amour de nous-mêmes, que l'on nomme *orgueil* ou *amour propre*, & qui déplait lorsqu'il déprime les autres, est un sentiment très-louable quand il nous fait craindre de nous avilir par des actions basses & dignes de mépris.

L'envie, cette passion si commune & si vile, s'ennoblit quand, au lieu de nous faire lâchement haïr les grands hommes & les grands talens, elle nous porte à les imiter, & à mériter, comme eux, l'estime de nos concitoyens; elle se change pour lors en émulation louable.

Ainsi n'écoutons plus les vaines déclamations d'une Philosophie qui fait consister le bonheur & la vertu dans la privation totale des passions & des desirs. Que l'éducation seme dans les cœurs des passions utiles & à nous & aux autres; qu'elle empêche d'éclore, ou qu'elle étouffe avec soin, celles dont il résulteroit,

du mal pour nous & pour nos associés; qu'elle excite l'activité nécessaire à la Société, qu'elle comprime ou brise les ressorts dangereux. Qu'elle dirige les volontés particulieres vers le bien général du tout, auquel le bien des membres est toujours attaché. Enfin que le Gouvernement, d'accord avec la Morale, se serve des passions des hommes pour les faire vouloir & agir de la maniere la plus conforme à leur véritable intérêt. L'homme de bien n'est pas celui qui n'a point de passions, c'est celui qui n'a que des passions conformes à son bonheur constant, qu'il ne peut séparer de celui des êtres faits pour concourir avec lui à sa propre félicité. La sagesse ne nous dit pas de n'aimer rien, mais de n'aimer que ce qui est vraiment digne d'amour; de ne desirer que ce que nous sommes à portée d'obtenir; de ne vouloir que ce qui est capable de nous rendre solidement heureux. „ Chaque homme, dit Cicéron, devroit „ se proposer uniquement de faire que ce qui „ est utile à lui-même, devienne utile à tous". (8).

CHAPITRE VIII.

De la volonté & des actions.

La volonté est dans l'homme une direction, une tendance, une disposition interne, donnée par le desir d'obtenir les objets dans les-

(8) *Unum debet esse omnibus propositum, ut eadem sit utilitas unuscujusque & universorum.* V. Cicero de Officiis. Lib. I.

quels il voit de l'agrément ou de l'utilité, ou par la crainte de ceux qu'il juge contraires à son bien-être. Cette direction n'est déterminée que par l'idée d'un bien ou d'un mal attachée à l'objet qui excite le desir ou la crainte, l'affection ou l'aversion. Notre volonté est flottante, vague, indéterminée, tant que nous ne sommes pas assurés du bien ou du mal qui peut résulter de l'objet que nous desirons. Alors nous hésitons, nous nous trouvons, pour ainsi dire, placés dans une balance qui s'éleve & s'abaisse alternativement, jusqu'à-ce qu'un nouveau poids la fasse pencher d'un côté. Ces poids qui déterminent la volonté de l'homme, sont les idées d'un intérêt, d'un bien-être, ou d'un plaisir plus grand, qui, comparées aux idées du mal ou d'un intérêt moins grand, finissent nécessairement par nous entraîner, par décider notre volonté, par nous diriger vers le but ou l'objet que nous jugeons le plus utile pour nous-mêmes.

TANT que nous ne connoissons pas suffisamment les qualités d'un objet, c'est-à-dire, ses effets utiles ou nuisibles, nous sommes dans l'incertitude, nous nous sentons tantôt attirés & tantôt repoussés, nous délibérons. *Délibérer* sur un objet, c'est alternativement l'aimer pour les qualités utiles qu'on croit trouver en lui, & le haïr pour les qualités nuisibles qu'on lui suppose. Délibérer sur ses actions, c'est peser les avantages & les désavantages qui peuvent en résulter pour soi. Lorsque nous croyons être sûrs des effets de nos actions, nous ne balançons plus, notre volonté cesse d'être chancelante, nous sommes dirigés ou déterminés dans notre choix par l'idée du bien-être attaché à l'objet

ſur lequel nous étions incertains; nous agiſſons alors pour l'obtenir ou l'éviter.

Les *actions* ſont les mouvemens organiques produits par la volonté, déterminée par l'idée du bien ou du mal qui réſide dans un objet. Toutes les actions d'un être qui cherche le plaiſir & qui craint la douleur, tendent à lui procurer la poſſeſſion des objets qu'il croit utiles, ou à lui faire éviter ceux qu'il juge nuiſibles.

Un exemple peut ſervir à expliquer cette Théorie. Au moment où la faim me preſſe, ma vue eſt frappée par un fruit que l'expérience me fait connoître comme agréable; cette vue fait naître mon deſir, ma volonté eſt dirigée ou déterminée vers cet objet; je ne balance point, parce que je ſuis aſſuré de la bonté de ce fruit; en conſéquence j'agis ou je produis les mouvemens néceſſaires pour me le procurer; mes pieds s'avancent, je m'approche de l'arbre, j'étends les bras pour cueillir l'objet de mes deſirs, & ſans héſiter je le porte à ma bouche. Mais ſi j'ignore la nature du fruit qui s'eſt offert à ma vue, j'héſite, je balance, je le conſidere, je le flaire, je cherche à démêler ſes qualités, je le goûte avec précaution. Quand le réſultat de mon examen me fait connoître que le fruit eſt mauvais ou peut me nuire, la volonté excitée par la faim eſt anéantie par la crainte du danger; la volonté de me conſerver contrebalance alors la volonté de me procurer une ſatisfaction paſſagere, je m'abſtiens de manger ce fruit, je le rejette avec dédain.

On loue & l'on blâme les hommes pour les actions qui partent de leur volonté; parce que

leur volonté eſt ſuſceptible d'être dirigée ou modifiée d'une maniere conforme au bien de la Société. Tout homme qui vit avec d'autres hommes eſt cenſé devoir être habitué, façonné, modifié de maniere à ne vouloir que ce qui peut plaire à ſes aſſociés, & à ne point vouloir ce qui peut lui attirer leur reſſentiment ou leur haine. D'un autre côté, l'homme qui cherche inceſſamment le bonheur ne doit vouloir que ce qui peut l'y conduire ſûrement, & doit ſuſpendre ſes actions juſqu'à-ce que l'expérience & l'examen lui aient fait connoître clairement ce qu'il eſt utile pour lui de vouloir & de faire. Tant que nous ignorons la nature des objets, notre intérêt nous ordonne de les conſidérer avec attention, afin de bien connoître s'ils ſont vraiment utiles ou nuiſibles, & ſi les actions propres à nous les procurer ne ſont point ſujettes à des inconvénients. Un être raiſonnable eſt celui qui dans toutes ſes actions ſe ſert des moyens les plus ſûrs pour obtenir la fin qu'il ſe propoſe, & dont les volontés ſont continuellement dirigées par la prudence & la réflexion.

CHAPITRE IX.

De l'expérience.

LA Morale, ainſi que toute autre ſcience, ne peut être ſolidement établie que ſur l'expérience. Toute ſenſation, tout mouvement agréable ou fâcheux qui s'excite dans nos orga-

nes, est un fait; par le plaisir ou la douleur qui se produisent en nous à l'occasion d'un objet qui nous remue, nous nous formons l'idée de cet objet, nous nous instruisons de sa nature par ses effets sur nous-mêmes, nous acquérons l'expérience, que l'on peut définir *la connoissance des causes par leurs effets sur les hommes.*

L'Homme est susceptible d'expérience, c'est-à-dire, il est par sa nature capable de sentir, de se retracer ses sensations à l'aide de sa mémoire; de réfléchir ou de revenir sur les sensations & les idées qu'il a reçues, de les comparer entre elles, & de connoître par-là ce qu'il doit aimer ou craindre. L'expérience est la faculté de connoître les rapports ou la maniere dont les êtres de la Nature agissent les uns sur les autres. En portant un charbon ardent sur de la poudre à canon, j'apprends que cette poudre s'enflamme avec explosion, & qu'elle imprime un sentiment de douleur sur moi si j'en approche de trop près: par-là j'acquiers une expérience, & l'idée de la poudre se présentera toujours à ma Mémoire accompagnée d'inflammation, d'explosion & de douleur.

La Morale, pour être sûre, ne doit être qu'une suite d'expériences, faites sur les dispositions essentielles, les passions, les volontés, les actions des hommes & leurs effets. Avoir de l'expérience en Morale, c'est connoître avec certitude les effets résultants de la conduite des hommes. Faute d'expérience un enfant commet une action qui déplait à son Pere, celui-ci le châtie; par-là l'enfant apprend à ne plus réitérer la même action, parce que la

mémoire

mémoire la lui représente comme devant être suivie d'un châtiment, c'est-à-dire, d'une douleur.

Ce n'est qu'à force d'expériences que les hommes peuvent apprendre ce qu'ils doivent faire ou éviter: l'expérience seule peut nous montrer la vraie nature des objets, ceux que nous devons desirer ou craindre, les actions utiles ou nuisibles à nous-mêmes & aux autres: sans expérience & sans réflexion l'on demeure dans une enfance perpétuelle. *Celui*, dit un Arabe, *qui fait des expériences, augmente sa science, mais celui qui est crédule, augmente son ignorance* (9).

Les hommes sont sujets à se tromper dans leurs expériences: la trop grande sensibilité, ainsi que la roideur de leurs organes, font que souvent ils sont incapables de se former des idées vraies, de se rappeller exactement les impressions qu'ils ont reçues, de prévoir les effets éloignés que leurs actions produiront sur eux. Un tempérament trop ardent, une imagination très exaltée, des passions impétueuses, des desirs inconsidérés empêchent de juger sainement, troublent la mémoire, & rendent l'expérience inutile ou fautive. Un homme stupide est celui dont les sens sont engourdis, qui ne sent que foiblement, qui lie difficilement ses idées, qui saisit avec peine les rapports, qui manque de mémoire. Avec de telles dispositions il est presque impossible d'acquérir de l'expérience ou de juger sainement des choses. D'un autre côté l'homme d'esprit est souvent trop sensible, trop précipité,

(9) V. Sentent. Arab. in Erpenii Grammatic. Arab.

d'une imagination trop emportée. Delà les erreurs & les fréquents écarts de l'imagination & du génie, dont l'effervefcence nuit à la réflexion & par conféquent à l'exactitude des expériences. Enfin le tumulte des paffions, la diffipation, l'amour défordonné du plaifir, auffi-bien que l'infenfibilité, l'apathie, la ftupidité, mettent des obftacles continuels au développement de la raifon humaine, qui ne peut être que le fruit de l'expérience.

Il faut un tempérament juftement balancé; il faut des organes fains, du jugement, de la réflexion, pour faire des expériences fûres. Etre bien né, c'eft avoir reçu de la Nature ou de l'art les difpofitions propres à juger fainement des chofes. Une main ébranlée par une agitation violente n'eft capable de tracer qu'imparfaitement les caracteres de l'écriture, qu'elle forme avec facilité & précifion dès qu'elle eft repofée.

Nos fens nous trompent ou nous font des rapports infideles, lorfque nous ne les appellons pas fucceffivement à notre fecours. Une tour quarrée nous paroît ronde dans un certain éloignement, mais en s'approchant de plus près de cette tour, en la touchant, l'erreur de nos yeux fe trouve rectifiée.

La premiere impreffion d'un objet me le fait envifager comme un bien defirable; mais l'expérience aidée par la réflexion m'apprend bientôt qu'il peut me nuire, & que le plaifir momentané qu'il paroît me promettre, fera tôt ou tard fuivi de regrets & de peines.

La prévoyance eft fondée fur l'expérience, qui m'enfeigne que les mêmes caufes doivent produire les mêmes effets. Celui qui a fenti

l'amertume d'un fruit, s'en abſtient par la ſuite, attendu qu'il prévoit qu'il produiroit encore ſur lui la même ſenſation. Voilà comme l'expérience, le jugement & la mémoire mettent l'homme à portée de preſſentir l'avenir, c'eſt-à-dire, de voir d'avance les effets que les objets dont il connoît la nature opéreront ſur lui.

CHAPITRE X.

De la Vérité.

L'EXPÉRIENCE, accompagnée des circonſtances qui la rendent ſûre, nous découvre la *Vérité*, qui n'eſt que la conformité des jugemens que nous portons avec la nature des choſes; c'eſt-à-dire, avec les propriétés, les qualités, les effets immédiats ou éloignés des êtres qui agiſſent, ou qui peuvent agir ſur nous, que l'expérience nous fait ou connoître ou prévoir.

QUAND je dis que le feu excite de la douleur, je dis une vérité; c'eſt-à-dire, je prononce un jugement conforme à la nature du feu, fondé ſur l'expérience conſtante de tous les êtres ſenſibles. Quand je dis que l'intempérance & la débauche détruiſent la ſanté, je dis une vérité, je porte un jugement confirmé par l'expérience journaliere, qui prouve qu'une ſuite naturelle de ces vices eſt d'énerver le corps & de cauſer tôt ou tard une exiſtence miſérable. Quand je dis que la vertu eſt aimable, je juge d'une façon conforme à l'expérience conſtante de tous les habitans de la terre.

E 2

La vérité consiste à voir les choses telles qu'elles sont, à leur attribuer les qualités qu'elles possedent réellement, à prévoir avec certitude leurs effets bons ou mauvais, à distinguer ce qui est utile, louable & desirable, de ce qui n'est que chimérique & apparent.

L'erreur est le fruit d'expériences mal faites, de jugemens précipités, de l'inexpérience totale que l'on appelle ignorance, du délire de l'imagination, du trouble de nos sens. En un mot l'erreur est l'opposition de nos jugemens avec la nature des choses. Je suis dans l'erreur lorsque je pense que des plaisirs déshonnêtes peuvent procurer le bonheur; parce que l'expérience, la réflexion, la prévoyance, auroient dû me convaincre que ces plaisirs, suivis de longues peines, me rendront méprisable aux yeux de mes concitoyens.

Les préjugés sont des jugemens destitués d'expériences suffisantes. Les Individus, ainsi que les Nations, sont les dupes d'une foule de préjugés dangereux, qui les écartent sans cesse du bien-être vers lequel ils croient s'acheminer. Les opinions des Peuples, leurs institutions, leurs usages & leurs Loix, souvent si contraires à la raison, sont dus à leur inexpérience, sont consacrés par l'habitude, se transmettent sans examen des peres aux enfants. Voilà comme les erreurs les plus nuisibles, les idées les plus fausses, les coutumes les plus dépravées & les plus opposées au bien des Sociétés, les abus les plus criants, se perpétuent parmi les hommes.

Faute de voir les choses sous leur vrai point de vue, les principes de la Morale sont ignorés de la plupart des hommes. Nous les

voyons guidés par des préjugés destructeurs, par des usages barbares, par des opinions fausses, par la routine aveugle dont l'effet est de les tromper, de les empêcher de connoître leurs intérêts, & les objets qu'ils doivent estimer ou mépriser; la vraie gloire, le véritable honneur, les devoirs les plus évidents, les vérités les plus frappantes, sont totalement obscurcis par une foule d'erreurs qui forment un labyrinthe d'où l'esprit a peine à se tirer.

QUELLE Morale en effet que celle que l'on fondroit sur les préjugés, les opinions, les coutumes souvent abominables que l'on voit établis chez la plupart des Peuples de la terre! Presque par-tout la violence & la force constituent des Droits.

DES intérêts frivoles rendent des Peuples ennemis des autres Peuples. L'homicide, les guerres, les duels, les cruautés, les adulteres, la rapine, la mauvaise foi, ne sont point des crimes aux yeux de bien des Nations qui se disent civilisées. En un mot, à la vue de la conduite que la plupart des hommes tiennent entre eux, des spéculateurs ont cru que la Morale n'avoit aucuns principes sûrs, n'étoit qu'une pure chimere, & que ses devoirs dépendoient uniquement des caprices des Législateurs & des conventions des hommes.

C'EST à la vérité, fondée sur l'expérience, qu'il appartient de juger les hommes, leurs institutions, leur conduite & leurs mœurs. L'ignorance & l'erreur sont les sources du mal Moral; la vérité seule, en éclairant les mortels sur la nature des choses, peut un jour parvenir à les rendre meilleurs ou plus raisonnables.

CHAPITRE XI.

De la raison.

En Morale, la raison est la connoissance de la vérité appliquée à la conduite de la vie: c'est la faculté de distinguer le bien du mal, l'utile du nuisible, les intérêts réels des intérêts apparents, & de se conduire en conséquence.

Quand on dit que l'*homme est un être raisonnable*, on ne veut point faire entendre par-là qu'il apporte en naissant la connoissance de ce qui lui est avantageux ou nuisible; on veut seulement indiquer, qu'il jouit de la faculté de sentir & de distinguer ce qui lui est favorable, de ce qui lui est contraire; ce qu'il doit aimer & chercher, de ce qu'il doit haïr & craindre; ce qui procure un bien durable, de ce qui ne procure qu'un plaisir passager.

D'où l'on est forcé de conclure, que la raison dans l'homme ne peut être que le fruit tardif de l'expérience, de la connoissance du vrai, de la réflexion; ce qui suppose, comme on a vu, une organisation bien constituée, un tempérament modéré, une imagination réglée, un cœur exempt de passions turbulentes. C'est de cette heureuse & rare combinaison de circonstances que résulte la raison éclairée, faite pour guider les hommes dans la conduite de la vie. *Il n'y a*, dit Séneque, *que la Science du bien & du mal qui porte l'esprit à sa perfection* (10).

(10) *Una re consummatur animus, scientiâ bonorum & malorum immutabili.* Senec. Epist. 88. Pag. 389. Tom. 2. Edit. Varior.

L'Homme dans son enfance montre aussi peu de raison que les brutes. Que dis-je! bien moins capable de s'aider lui-même que la plupart des bêtes, sans le secours de ses parents, il seroit exposé à périr dès le moment de sa naissance: ce n'est qu'à force d'expériences, qui se tracent plus ou moins facilement & durablement dans sa mémoire, qu'il apprend à se conserver, à connoître les objets, à distinguer ceux qui lui plaisent de ceux qui lui déplaisent, ceux qui peuvent lui faire du bien de ceux qui lui sont nuisibles. L'enfant poussé par le besoin de la faim, porte naturellement à sa bouche tout ce qui lui tombe sous la main; s'il éprouve alors par le sens du goût une impression agréable, cette expérience suffit pour qu'il attache l'idée de plaisir à l'objet qui a une fois fait naître en lui des sensations favorables; dès-lors il aime cet objet, il le desire, il s'y habitue, il tend les bras pour l'obtenir, il s'irrite & pleure lorsqu'on le lui refuse: au contraire si un objet a une fois excité dans sa bouche une sensation douloureuse ou désagréable, il apprend à le haïr, sa vue lui cause de la répugnance, parce qu'il se rappelle l'impression fâcheuse qu'il a éprouvée: on ne peut le déterminer à le prendre sans l'affliger.

En naissant, l'homme n'est qu'une masse inerte, mais capable de sentir. Ce n'est que peu-à-peu qu'il apprend à connoître ce qu'il doit aimer ou craindre, ce qu'il doit vouloir ou ne point vouloir, les moyens qu'il faut employer pour obtenir les choses qu'il desire & pour éviter celles qui peuvent lui nuire: ce n'est qu'avec le temps qu'il apprend à se mouvoir, à faire usage de ses membres, à mar-

cher, à parler, à exprimer ses passions & ses volontés. En un mot, c'est avec beaucoup de lenteur que l'homme apprend à agir; ce n'est qu'en réitérant des expériences, que ses parents, sa nourrice, ses instituteurs lui aident à faire, qu'il acquiert l'habitude ou la facilité de se remuer, de s'énoncer, de parler, d'écrire, de penser comme les autres hommes (11).

CHAPITRE XII.

De l'habitude, de l'instruction, de l'éducation.

ELEVER, instruire un enfant, développer sa raison, c'est l'aider à faire des expériences; c'est lui communiquer celles que l'on a recueillies soi-même; c'est lui transmettre les idées, les notions, les opinions que l'on s'est formées. L'expérience supérieure, ou la raison plus exercée des parents & des maîtres, est le fondement naturel de l'empire ou de l'autorité qu'ils exercent sur les enfants & les jeunes gens. Le respect que l'on montre dans la Société aux Vieillards, aux Magistrats, aux Souverains, suppose en eux plus d'expérience, de raison & de lumieres que dans les autres hommes. La considération que l'on a pour les Savants, les Prêtres, les Médecins &c. n'est

(11) Les auteurs anciens, ainsi que les relations modernes, nous parlent de Peuples tellement grossiers, qu'ils ignoroient encore l'usage de la parole. Diodore de Sicile attribue cette ignorance aux *Ichyophages*, qui, selon lui, n'avoient que quelques gestes pour se communiquer leurs idées. Garcilasso de la Véga dit la même chose de quelques peuplades voisines de l'Empire des Incas du Pérou.

fondée que sur l'idée de l'expérience qu'ils ont acquise, relativement aux objets dont ils se sont occupés. Le Sage n'est estimable, que parce qu'il jouit d'une raison plus éclairée que le vulgaire.

L'HOMME ne devient ce qu'il est, qu'à l'aide de son expérience propre ou de celle que d'autres lui fournissent; l'éducation parvient à le modifier. D'une masse qui ne fait que sentir, d'une machine presque inanimée, à l'aide de la culture, il devient peu-à-peu un être expérimenté qui connoît la vérité, & qui, suivant la façon dont sa matiere premiere a été modifiée, montre par la suite plus ou moins de raison.

DANS l'enfance l'homme apprend, non seulement à agir, mais encore à penser. Nos idées, nos opinions, nos affections, nos passions, nos intérêts, les notions que nous avons du bien & du mal, de l'honneur ou de la honte, du vice & de la vertu, nous sont infuses par l'éducation d'abord, & ensuite par la Société: si ces idées sont vraies, conformes à l'expérience & à la raison, nous devenons des êtres raisonnables, honnêtes, vertueux; si ces idées sont fausses, notre esprit se remplit d'erreurs & de préjugés; nous devenons des animaux déraisonnables, incapables de procurer le bonheur soit à nous-mêmes soit aux autres.

C'EST encore dans l'enfance que nous contractons nos habitudes bonnes ou mauvaises, c'est-à-dire, des façons d'agir utiles ou nuisibles à nous-mêmes & aux autres. L'*habitude*, en général, est une disposition dans nos organes causée par la fréquence des mêmes mouvemens, d'où résulte la facilité de les produire.

L'enfant apprend avec aſſez de peine à marcher, mais à force d'exercer ſes jambes il en acquiert l'habitude, il marche avec facilité, il ſouffre quand on l'empêche de courir. Dans la tendre enfance l'homme ne produit que des cris ou des ſons inarticulés, mais peu-à-peu ſa langue exercée prononce des paroles, & finit par les rendre avec rapidité.

Nos idées en Morale ne ſont donc que des effets de l'habitude (12). Les nourrices, les inſtituteurs, les parens, ne communiquent à leurs éleves que les notions vraies ou fauſſes dont ils ſont eux-mêmes imbus : ſi leurs notions ſont conformes à l'expérience, ces éleves auront des idées vraies, & contracteront des habitudes convenables : ſi leurs notions ſont fauſſes, les ſujets qu'ils auront abreuvés dès l'enfance dans la coupe de l'erreur, ſeront déraiſonnables & méchants.

Les opinions des hommes ne ſont que des aſſociations vraies ou fauſſes des idées qui leur deviennent habituelles à force de ſe réitérer dans leurs cerveaux. Si dès l'enfance on ne montroit jamais l'idée de vertu que jointe à l'idée de plaiſir, de bonheur, d'eſtime, de vénération ; ſi des exemples funeſtes ne démentoient pas enſuite cette aſſociation des idées, il y a tout lieu de croire qu'un enfant, inſtruit de cette maniere, deviendroit un homme de bien, un citoyen eſtimable. Lorſque dès ſa plus tendre jeuneſſe l'homme, d'après les idées

(12) *Le Caractere*, dit Hobbes, *naît du tempérament, de l'expérience, de l'habitude, de la proſpérité, de l'adverſité, des réflexions, des diſcours, de l'exemple, des circonſtances. Changez ces choſes, & le caractere changera. Les mœurs ſont formées dès que l'habitude a paſſé dans le caractere.*

de ſes parens ou de ſes maîtres, s'habitue à joindre l'idée de bonheur à la parure, à l'argent, à la naiſſance, au pouvoir, eſt-il bien étonnant que l'on en faſſe un homme vain, un avare, un orgueilleux, un ambitieux?

La raiſon n'eſt que l'habitude contractée de juger ſainement des choſes, & de démêler promptement ce qui eſt conforme ou contraire à notre félicité. Ce qu'on appelle *l'inſtinct moral*, eſt la faculté de juger avec promptitude, ſans héſiter, ſans que la réflexion ſemble avoir part à notre jugement. Cet inſtinct ou cette promptitude à juger n'eſt due qu'à l'habitude acquiſe par l'exercice fréquent. Dans le phyſique, nous nous portons par inſtinct vers les objets propres à cauſer du plaiſir à nos ſens; dans le moral, nous éprouvons un ſentiment prompt d'eſtime, d'admiration, d'amour pour les actions vertueuſes, & d'horreur pour les actions criminelles, dont nous connoiſſons au premier coup d'œil la tendance & la fin.

La promptitude avec laquelle cet *inſtinct* ou ce *tact* Moral s'exerce par les perſonnes éclairées & vertueuſes, a fait croire à pluſieurs Moraliſtes que cette faculté étoit inhérente à l'homme, qui l'apportoit en naiſſant; cependant il eſt le fruit de la réflexion, de l'habitude, de la culture qui met à profit nos diſpoſitions naturelles ou qui nous inſpire les ſentimens que nous devons avoir. Dans la Morale, comme dans les arts, le goût ou l'aptitude à bien juger des actions des hommes, eſt une faculté acquiſe par l'exercice, elle eſt nulle dans la plûpart des hommes. L'homme ſans culture, le Sauvage, l'homme du peuple, n'ont ni l'*inſtinct* ni le goût moral dont nous parlons; au con-

traire, ils jugent communément (13) très-mal; la multitude admire quelquefois les plus grands crimes, les injustices & les violences les plus criantes dans les héros & les conquérants, qu'elle proclame de grands hommes. Il n'y a que la réflexion & l'habitude qui nous apprennent à juger sainement & promptement en Morale, ou à saisir d'un coup d'œil rapide les beautés & les difformités des actions humaines.

Ces réflexions nous font sentir l'importance d'une bonne éducation; elle seule peut former des êtres raisonnables, vertueux par habitude, capables de se rendre heureux eux-mêmes & de contribuer au bonheur des autres. L'homme ne doit être regardé comme intelligent & raisonnable que lorsqu'il prend les vrais moyens de se procurer son bonheur; il est déraisonnable, imprudent, ignorant, dès qu'il suit une route opposée.

Les plaisirs de l'homme sont raisonnables, lorsqu'ils contribuent à lui procurer un bien-être solide, qu'il doit toujours préférer à des jouissances passageres. Les passions & les volontés de l'homme sont raisonnables, lorsqu'elles se proposent des objets vraiment avantageux pour lui; les actions de l'homme sont raisonnables, toutes les fois qu'elles contribuent à lui faire obtenir des biens réels sans nuire aux autres. L'homme guidé par la raison ne veut, ne desire, ne fait que ce qui lui est vraiment utile; il ne perd point de vue ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux êtres avec les-

(13) *Interdum vulgus rectum videt, est ubi peccat.*
HORAT. EPIST. I. LIB. II. VERS. 63.

quels il vit en Société. Toute la vie d'un être sociable doit être accompagnée d'une attention continuelle sur lui-même & sur les autres.

CHAPITRE XIII.

De la Conscience.

Les expériences que nous faisons, les opinions vraies ou fausses que l'on nous donne ou que nous prenons, notre raison plus ou moins soigneusement cultivée, les habitudes que nous contractons, l'éducation que nous recevons, développent en nous un sentiment intérieur de plaisir ou de douleur que l'on nomme *conscience*. On peut la définir la connoissance des effets que nos actions produisent sur nos semblables, & par contre-coup sur nous-mêmes.

Pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnoîtra que, de même que l'*instinct* ou le sentiment moral dont on vient de parler, la conscience est une disposition acquise, & que c'est avec très peu de fondement que tant de Moralistes l'ont regardée comme un sentiment *inné*, c'est-à-dire, comme une qualité inhérente à notre nature. Quand on voudra s'entendre en Morale, on sera forcé de convenir que le cœur de l'homme n'est qu'une table raze, plus ou moins disposée à recevoir les impressions que l'on peut y faire. „ Les loix de la con-„ science, dit Montagne, que nous croyons „ naître de la Nature, naissent de la coutume:

„ chacun ayant en vénération interne les opi-
„ nions & les mœurs approuvées & reçues
„ autour de lui, ne peut s'en déprendre sans
„ remords, ni s'y appliquer sans applaudisse-
„ ment." Plutarque avoit dit avant lui „ que
„ les mœurs & conditions sont qualités qui
„ s'impriment par long trait de temps; & qui
„ dira que les vertus morales s'acquierent
„ aussi par accoutumance, à mon avis, il ne
„ fourvoyera point" (14).

Comment un homme qui n'auroit point des idées nettes de la justice, pourroit-il avoir la conscience d'avoir fait une action injuste? Il faut avoir appris soit par notre propre expérience, soit par celle qui nous est communiquée, les effets que les causes peuvent produire sur nous, pour juger de ces causes, c'est-à-dire, pour savoir si elles nous sont favorables ou nuisibles. Il faut des expériences & des réflexions encore plus multipliées, pour découvrir & prévoir les influences de notre conduite sur d'autres, ou pour pressentir ses conséquences souvent très-éloignées.

Une conscience éclairée est le guide de l'homme moral; elle ne peut être le fruit que d'une grande expérience, d'une connoissance parfaite de la vérité, d'une raison cultivée, d'une éducation qui ait convenablement modifié un tempérament, propre à recevoir la culture qu'on a pu lui donner. Une conscience de cette trempe, loin d'être dans l'homme l'effet d'un *sens moral* inhérent à sa nature, loin d'ê-

(14) V. Essais de Montagne liv. I. chap. 22. & Plutarque Traité: *Comment il faut nourrir les enfans.* Traduction d'Amiot. Vid. Plutarch. opp. tom. 2. pag. 2. F. & pag. 3. A. Edit. cit. ub. sup.

tre commune à tous les êtres de notre espece, est infiniment rare, & ne se trouve que dans un petit nombre d'hommes choisis, bien nés, pourvus d'une imagination vive ou d'un cœur très sensible, & convenablement modifié.

Pour peu que l'on regarde autour de soi, l'on reconnoîtra ces vérités: on trouvera que très peu de gens sont à portée de faire les expériences & les réflexions nécessaires à la conduite de la vie. Très peu de gens ont le calme & le sang froid qui rendent capable de peser & de prévoir les conséquences de leurs actions; enfin la conscience de la plupart des hommes est dépravée par les préjugés, les exemples, les idées fausses, les institutions déraisonnables qu'ils rencontrent dans la Société.

Dans le plus grand nombre des hommes on ne trouve qu'une conscience *erronée*, c'est-à-dire, qui juge d'une façon peu conforme à la nature des choses ou à la vérité: cela vient des opinions fausses que l'on s'est formées ou que l'on a reçues des autres, qui font attacher l'idée de bien à des actions que l'on trouveroit très-nuisibles si on les avoit plus mûrement examinées. Beaucoup de gens font le mal, & commettent même des crimes en sûreté de conscience, parce que leur conscience est faussée par des préjugés.

Il n'est point de vice qui ne perde la difformité de ses traits quand il est approuvé par la Société où nous vivons; le crime lui-même s'ennoblit par le nombre & l'autorité des coupables. Personne ne rougit de l'adultere ou de la dissolution des mœurs, chez un peuple corrompu. Personne ne rougit d'être bas à la cour. Le Soldat n'est pas honteux de ses rapi-

nes & de ſes forfaits, il en fera même trophée devant ſes camarades qu'il connoît diſpoſés à faire comme lui. Pour peu qu'on ouvre les yeux, l'on trouve des hommes très-injuſtes, très-méchants, très-inhumains, & qui pourtant ne ſe reprochent ni leurs injuſtices fréquentes, qu'ils prennent ſouvent pour des actions légitimes, ou des droits; ni leurs cruautés, qu'ils regardent comme les effets d'un courage louable, comme des devoirs. Nous voyons des riches à qui leur conſcience ne dit rien pour avoir acquis une fortune immenſe aux dépens de leurs concitoyens. Les Voyageurs nous montrent des Sauvages qui ſe croient obligés de faire mourir leurs Peres, lorſque la décrépitude les a rendus inutiles. Nous trouvons des zélés que leur conſcience aveuglée par des idées fauſſes de vertu, ſollicite à exterminer ſans remords & ſans pitié ceux qui n'ont pas les mêmes opinions qu'eux. En un mot, il eſt des Nations tellement viciées, que la conſcience ne reproche rien à des hommes qui ſe permettent des rapines, des homicides, des duels, des adulteres, des ſéductions &c., parce que ces crimes & ces vices ſont approuvés ou tolérés par l'opinion générale, ou ne ſont pas réprimés par les loix; dès-lors chacun s'y livre ſans honte & ſans remords. Ces excès ne ſont évités que par quelques hommes plus modérés, plus timides, plus prudents que les autres.

La honte eſt un ſentiment douloureux excité en nous par l'idée du mépris que nous ſavons avoir encouru.

Le remords eſt la crainte que produit en nous l'idée, que nos actions ſont capables de nous attirer la haine ou le reſſentiment des autres.

Le

Le repentir eſt une douleur interne d'avoir fait quelque choſe dont nous enviſageons les conſéquences déſagréables ou dangereuſes pour nous-mêmes,

Les hommes n'ont communément ni honte, ni remords, ni repentir des actions qu'ils voient autoriſées par l'exemple, tolérées ou permiſes par les loix, pratiquées par le grand nombre: ces ſentimens ne s'élevent en eux que lorſqu'ils s'apperçoivent que ces actions ſont univerſellement blâmées, ou peuvent leur attirer des châtimens. Un Spartiate ne rougiſſoit pas d'un larcin ou d'un vol adroit qu'il voyoit autoriſé par les loix de ſon pays. Un Deſpote, continuellement applaudi par ſes flatteurs, n'a point de honte du mal qu'il fait à ſes Sujets. Un Traitant ne rougit guere d'une fortune acquiſe injuſtement ſous l'autorité du Prince. Un Duelliſte ne ſe repent pas d'un aſſaſſinat qui l'honore ſouvent aux yeux de ſes concitoyens. Un Fanatique s'applaudit des ravages & des troubles que ſon zele produit dans la Société.

Il n'y a que des réflexions profondes & ſuivies ſur les rapports immuables & les devoirs de la Morale, qui puiſſent éclairer la conſcience, & nous montrer ce que nous devons éviter ou faire, indépendamment des notions fauſſes que nous trouvons établies. La conſcience eſt nulle, ou du moins elle ſe fait très-foiblement très-paſſagérement entendre dans les ſociétés trop nombreuſes où les hommes ne ſont point aſſez remarqués, où les êtres les plus méchants ſe perdent dans la foule. Voilà pourquoi les grandes villes deviennent communément les ren-

dez-vous des frippons qui s'y rendent des campagnes ou des provinces. Les remords sont bientôt évaporés, & la honte disparoît dans le tumulte des passions, dans le tourbillon des plaisirs, dans la dissipation continuelle. L'étourderie, la légéreté, la frivolité, rendent souvent les hommes aussi dangereux que la méchanceté la plus noire. La conscience de l'homme léger ne lui reproche rien, ou du moins sa voix est bientôt étouffée chez celui qui voltige sans cesse, qui ne pese rien, & qui jamais n'a l'attention nécessaire pour prévoir les suites de ses actions. Tout homme qui ne réfléchit point n'a pas le temps de se juger. Dans les méchants confirmés, les coups réitérés de la conscience produisent à la longue un endurcissement, que la Morale est dans l'impossibilité de détruire.

La conscience ne parle qu'à ceux qui rentrent en eux-mêmes, qui raisonnent leurs actions, & dans lesquels une éducation convenable a fait naître le desir, l'intérêt de plaire, & la crainte habituelle de se faire mépriser ou haïr. Un être ainsi modifié devient capable de se juger; il se condamne quand il a commis quelque action qu'il sait pouvoir altérer les sentimens qu'il voudroit constamment exciter dans ceux dont l'estime & la tendresse sont nécessaires à son bien-être. Il éprouve de la honte, des remords, du repentir, toutes les fois qu'il a mal-fait; il s'observe, il se corrige, par la crainte d'éprouver encore par la suite ces sentimens douloureux, qui le forcent souvent à se détester lui-même, parce qu'il se voit alors des mêmes yeux qu'il est vu par les autres.

D'où l'on voit que la conſcience ſuppoſe une imagination qui nous peigne d'une façon vive & marquée les ſentimens que nous excitons dans les autres; un homme ſans imagination ne ſe repréſente que peu ou point ces impreſſions ou ſentimens; il ne ſe met point en leur place. Il eſt très-difficile de faire un homme de bien d'un ſtupide, à qui l'imagination ne dit rien, ainſi que d'un inſenſé que cette imagination tient dans une ivreſſe continuelle.

Tout nous prouve donc que la conſcience, loin d'être une qualité innée ou inhérente à la nature humaine, ne peut être le fruit que de l'expérience, de l'imagination guidée par la raiſon, de l'habitude de ſe replier ſur ſoi, de l'attention ſur ſes actions, de la prévoyance de leurs influences ſur les autres & de leur réaction ſur nous-mêmes.

La bonne conſcience eſt la récompenſe de la vertu; elle conſiſte dans l'aſſurance que nos actions doivent nous procurer les applaudiſſemens, l'eſtime, l'attachement des êtres avec qui nous vivons. Nous avons droit d'être contents de nous, lorſque nous avons la certitude que les autres en ſont, ou doivent en être contents. Voilà ce qui conſtitue la vraie béatitude, le repos de la bonne conſcience, la tranquillité de l'ame, la félicité durable, que l'homme deſire ſans ceſſe, & vers laquelle la Morale doit le guider. Ce n'eſt que dans une bonne conſcience que conſiſte le *ſouverain bien; & la vertu ſeule eſt capable de le procurer.*

CHAPITRE XIV.

Des effets de la conscience en Morale.

PAR une loi constante de la Nature, le méchant ne peut jamais jouir d'un bonheur pur dans le monde (15). Ses richesses, son pouvoir, ne le garantissent pas contre lui-même; dans les momens lucides que ses passions lui laissent, s'il rentre dans son intérieur, c'est pour essuyer les reproches d'une conscience troublée par les peintures affreuses que l'imagination lui présente. C'est ainsi que l'assassin, durant la nuit, même éveillé, croit voir l'ombre plaintive de ceux qu'il a cruellement égorgés; il voit les regards pleins d'horreur du Public irrité qui crie à la vengeance; il voit des juges séveres qui prononcent son arrêt; enfin il voit les apprêts du supplice qu'il reconnoît avoir très-justement mérité. Ce spectacle imaginaire est quelquefois si cruel pour des esprits doués d'une imagination très-forte, que l'on a vu des coupables s'offrir d'eux-mêmes aux coups de la Justice, & chercher dans les tourmens & dans la mort un asyle contre les remords dont ils se sentoient incessamment agités. Tels sont les terribles effets du désespoir dans quelques êtres que l'horreur de leurs forfaits met dans l'impuissance de se réconcilier avec eux-mêmes.

On se tromperoit néanmoins si l'on croyoit que la conscience agisse d'une façon si puissante sur tous les coupables. Elle ne dit presque rien aux esprits engourdis; elle ne parle qu'à la dérobée à des êtres frivoles & dissipés; elle se tait entiérement dans l'orage des

(15) *Nemo malus felix.* JUVENAL SATYR. IV. VERS. 8.

passions; elle s'oppose vainement aux penchants de l'habitude: celle-ci devient un besoin impérieux qui rend sourd à ses cris.

Ne soyons pas étonnés si tant de gens dans le monde commettent le mal sans y songer, persistent jusqu'au tombeau dans des vices & des désordres qu'ils se reprochent rarement, & ne s'embarrassent guere du soin de réparer les injustices qu'ils ont fait éprouver aux autres. On ne répare le mal que lorsque la conscience tourmente assiduement. La continuité des blessures qu'elle nous fait, nous force, non-seulement au repentir, mais encore à détruire, autant qu'il est en nous, le mal dont l'idée nous assiege, & qui nous a dû rendre odieux pour les êtres avec lesquels nous vivons. En réparant le mal, tout homme se propose de se remettre bien avec lui-même & avec les autres; il tâche alors de bannir de son esprit les images hideuses dont il est infesté; il s'efforce d'effacer de l'esprit des autres les impressions défavorables que sa conduite a dû nécessairement y produire.

Il est des vices, des fautes, des crimes même qui se réparent. Une injustice faite à quelqu'un, se répare en lui rendant justice, en le dédommageant d'une façon généreuse du tort qu'on a pu lui causer. La restitution répare le crime du vol. Une déclaration solemnelle peut réparer les injures faites à la réputation d'un autre. Des marques de soumission & de repentir peuvent désarmer le ressentiment produit par une offense. Le cœur de l'homme semble s'épanouir, toutes les fois qu'il a réparé le mal dont l'idée le comprime & le flétrit.

Rien de plus rare pourtant qu'une réparation complete, c'est-à-dire, capable d'a-

néantir en nous-mêmes les cicatrices de la conſcience, & dans les autres le ſouvenir du mal que nous leur avons fait endurer. L'homme eſt toujours forcé d'éprouver de la douleur, un ſentiment ſecret de mépris pour lui-même, lorſqu'il ſe rappelle qu'il s'eſt rendu haïſſable ou mépriſable aux yeux des êtres de ſon eſpece; ceux-ci, de leur côté, ont de la peine à mettre totalement en oubli, des actions qui les ont cruellement affligés.

D'un autre côté, la réparation des torts paroît toujours infiniment coûter, ſoit à la vanité, ſoit à la cupidité des hommes. Elle ſuppoſe une grandeur d'ame, un courage dont les méchants, ſans un changement total, ne ſont guere capables. Voilà pourquoi tant de coupables ſe repentent de leur conduite, paroiſſent y renoncer, mais conſentent rarement à réparer le mal dont ils ſont les auteurs. Ces regrets infructueux, ces ſentimens de juſtice avortés, ſont dus, ſoit à l'ignorance, ſoit au manque de force, ſoit à la foibleſſe des aiguillons de la conſcience, qui ne tourmentent pas aſſez pour qu'on cherche à s'en débarraſſer tout-à-fait. La plupart des hommes, quand ils ne ſont pas confirmés dans le vice & le crime, paſſent leur vie à lutter contre eux-mêmes, à ſe faire des reproches, puis à chercher des ſophiſmes propres à rendormir leur conſcience toutes les fois qu'elle s'éveille pour les importuner.

Les hommes devroient trembler, s'ils ſongeoient aux ſuites inévitables de leurs paſſions pour eux-mêmes. Par un juſte châtiment de la Nature, il eſt des crimes qui ne peuvent aucunement ſe réparer. Comment rendre à la vie un ami fidele que le délire de la colere a fait pé-

rir dans un duel? Comment un Tyran, dont les excès ont rendu tout un peuple malheureux pour des siecles, pourra-t-il se réconcilier avec lui-même? Comment calmer les remords d'un Conquérant, lorsque son imagination vient à lui faire entendre les cris des Nations désolées? Comment appaiser la conscience d'un Ministre, dont les conseils perfides ont anéanti le bonheur de ses concitoyens? Est-il quelque moyen de faire rentrer la paix dans le cœur du Juge, dont l'ignorance ou l'iniquité ont fait périr l'innocent? Enfin comment rassurer l'esprit de celui qui s'est engraissé de la substance du pauvre, de la veuve & de l'orphelin?

Des hommes de cette trempe n'entendent guere le cri de la conscience: chez eux elle est perpétuellement étouffée par le tumulte des affaires, des plaisirs bruyants, du vice effronté, des applaudissemens serviles, & par les consolations perfides des Imposteurs dont ils sont entourés: quand par hazard la conscience éleve en eux sa voix; quand leur imagination allarmée leur peint les effets vastes & souvent irréparables de leurs passions, on la tranquillise communément par des remedes imaginaires; la superstition se charge d'expier tous leurs crimes; à l'aide de quelques pratiques, elle leur fournit les moyens d'appaiser les Mânes de ceux, que leur ambition, leur cupidité, leurs vengeances ont immolés: dès-lors les plus grands criminels se croient lavés de leurs souillures; mais bientôt ils retomberont dans les crimes dont il est si facile d'écarter les remords. Voilà comment tout contribue à soulager la conscience de ceux dont la conduite influe de la façon la plus cruelle sur le bien-être & les mœurs des Nations!

La Morale fondée sur la Nature, ne posse-

de aucune recette pour guérir les plaies invétérées de la conſcience de ceux que l'habitude affermit dans le crime ; à ſes yeux le repentir ſtérile ne peut rien réparer ; elle ne croit pas que de vains regrets ſuffiſent pour tranquilliſer le méchant qui perſiſte dans ſes iniquités : elle le condamne à gémir juſqu'à la mort ſous le fouet des furies ; elle veut que ſes bleſſures ne ceſſent point de ſaigner : elle veut qu'au défaut des châtimens que la Tyrannie ne craint point de la part des hommes, elle ſe puniſſe elle-même. C'eſt une cruauté, une trahiſon de calmer les remords de ceux qui font le malheur de la terre. Qu'ils éprouvent, s'il ſe peut, tous les tourmens de la honte, de la terreur, & du mépris d'eux-mêmes, juſqu'à ce qu'ils faſſent ceſſer les infortunes qu'ils font éclore. La ſeule expiation que la Morale puiſſe fournir aux criminels, c'eſt de rompre avec le crime. C'eſt en faiſant de très-grands biens aux hommes, qu'on peut leur faire oublier les peines qu'on leur a fait éprouver ; c'eſt en reconnoiſſant ſes égaremens, qu'on apprend à s'en corriger ; c'eſt en s'occupant du bonheur de ſes ſemblables, que l'on peut ſoulager la conſcience toutes les fois qu'elle reproche les ravages qu'une conduite criminelle a pu cauſer. Une conſcience, toujours ſéreine & ſans nuages, eſt une récompenſe qui n'appartient qu'à l'innocence. La conſcience du méchant ne peut lui montrer que des plaies effrayantes : la conſcience du vicieux déſabuſé lui montre des cicatrices : la conſcience de l'homme de bien ne lui annonce qu'une ſanté conſtante. Porter les hommes à établir l'ordre & la paix en eux-mêmes par le contentement qu'ils procurent aux autres, voilà le grand objet que la Morale doit ſe propoſer.

MORALE UNIVERSELLE.

SECTION SECONDE.

Devoirs de l'homme dans l'état de Nature & dans l'état de Société. Des Vertus Sociales.

CHAPITRE I.

Devoirs de l'homme isolé ou dans l'état de Nature.

L'HOMME peut être considéré sous deux points de vue généraux; comme seul, ou comme vivant avec d'autres hommes avec lesquels il a des rapports. Les Moralistes & Philosophes ont appellé *Etat de Nature* la position de l'homme isolé, c'est-à-dire, sans avoir égard à ses rapports avec les êtres de son espece. Quoique l'homme ne se trouve point, ou du moins rarement, dans cet état abstrait; lorsqu'il se trouve seul, dégagé de toute liaison avec les autres, incapable d'influer sur eux par ses actions & d'éprouver les effets des leurs, il ne laisse pas d'être soumis à des devoirs envers lui-même.

LES devoirs, comme on l'a dit plus haut, sont les moyens nécessaires pour obtenir la fin qu'on se propose. L'homme isolé, ou dans l'état de Nature, a sans doute une fin, qui est de se conserver & de rendre son existence heu-

reuse ; l'homme isolé étant un être sensible, c'est-à-dire, capable d'éprouver des plaisirs & des peines, sa nature le force d'aimer les uns, & de craindre les autres ; il a des desirs, des craintes, des passions, des volontés ; il peut agir, faire des expériences, & quelque foibles que soient les connoissances qu'il acquiert dans cet état d'abandon, il est à portée de recueillir assez d'expériences pour régler sa conduite dans sa vie solitaire.

Un Sauvage, s'il vivoit tout seul, ou un homme que le naufrage auroit jetté dans une Isle déserte, voulant se conserver, sont obligés d'en prendre les moyens : conséquemment ils s'occuperont du soin de se nourrir ; ils mettront de la différence entre les fruits doux & les fruits amers que leur séjour produit ; ils auront soin de s'abstenir des alimens qui leur auront causé des douleurs, des maladies ; ils s'en tiendront à ceux que l'expérience leur aura montré comme incapables de nuire à leur santé : sous peine d'être punis de leur imprudence, ils résisteront à la tentation de manger les choses qui, après leur avoir fourni des sensations délectables, auront produit quelque dérangement fâcheux dans leur machine.

On voit donc que l'homme, dans quelque position qu'il se trouve, est soumis à des devoirs, c'est-à-dire, se voit obligé de prendre les voies nécessaires pour obtenir le bien-être qu'il desire, & pour écarter le mal que sa nature lui fait craindre.

Lorsqu'un homme vit tout seul, ses actions ne peuvent influer sur les autres ; mais elles influent sur lui-même : un être sensible, intelligent, raisonnable, ne peut se perdre de vue ;

lors même qu'il n'a pas de témoins de sa conduite, il est son propre témoin; il a la conscience de se faire du bien ou du mal; il éprouve des regrets & des remords, lorsqu'il sait qu'il s'est attiré par son imprudence des maux qu'il auroit pu éviter s'il eût consulté l'expérience & la raison.

La conscience, dans l'homme isolé, est la connoissance acquise par l'expérience des effets que ses actions peuvent produire sur lui-même. La conscience dans l'homme en société est, comme on l'a dit ailleurs, la connoissance des effets que ses actions doivent produire sur les autres & par contre-coup sur lui.

La honte dans l'homme isolé, est le mépris de lui-même, excité par l'idée de sa déraison & de sa propre foiblesse; le remords est en lui l'idée du châtiment que la Nature réserve à sa conduite insensée.

En réfléchissant sur ce qui se passe en nous lorsque nous sommes tout seuls, chacun peut se convaincre que l'homme isolé est forcé de se juger lui-même, de se repentir de ses passions & de ses actions inconsidérées, lorsqu'elles ont pour lui des conséquences fâcheuses; de rougir de ses vices & de ses foiblesses, en un mot de se condamner d'avoir manqué à ce qu'il se devoit à lui-même. Quoique tout seul, un être intelligent doit aimer l'ordre, & haïr le désordre, dont le théâtre se trouve au dedans de lui; il doit être inquiet, toutes les fois que ses fonctions organiques sont troublées; il doit éprouver des sentimens de crainte, il se dépite contre lui-même, quand il soupçonne que ses forces & ses facultés ne sont pas capables de lui fournir les biens qu'il se propose, ou d'écarter les maux dont il est menacé. D'un autre côté, l'homme

seul s'applaudit, quand tout chez lui se passe dans l'ordre; quand ses facultés le servent à son gré; quand ses forces, son adresse, son industrie répondent à ses vues ou le mettent en état d'obtenir le bien-être & de repousser les dangers qui pourroient se présenter.

Ces réflexions nous prouvent clairement que l'homme, considéré comme isolé ou, si l'on veut, dans l'état de Nature, doit être raisonnable, consulter l'expérience, suspendre les actions dont les effets lui paroissent incertains, se refuser aux plaisirs suivis de peines, réprimer ses passions désordonnées: quand bien même il seroit tout seul au monde, cette solitude absolue ne le dispenseroit aucunement de vivre d'une façon conforme à sa nature. Les qualités que l'on nomme force, prudence, modération, tempérance, sont aussi nécessaires à l'homme seul, qu'à l'homme en société: en refusant de se soumettre à ces devoirs, l'homme isolé s'en trouvera puni; il se verra languissant & malade; il sera dans l'incapacité de jouir des plaisirs qu'il desire, il se dégoûtera de son être, il n'aura qu'une existence incommode, dont il sera forcé d'accuser sa propre folie; vivant dans des inquiétudes continuelles, la Vie ne sera pour lui qu'un fardeau difficile à supporter.

Quoique l'état de Nature, ou de l'homme totalement privé de rapports avec ses semblables, soit purement idéal; cependant chacun de nous se trouve souvent pour quelque temps dans une solitude complette, durant laquelle il n'a d'autre témoin que lui-même. C'est alors qu'il peut appliquer à sa conduite, les principes qui viennent d'être posés; ils lui apprendront à se respecter & se craindre, à contenir ses

passions, à ne point se permettre des actions dont il auroit lieu de se repentir; à ne pas même s'abandonner à des pensées déshonnêtes qui pourroient enflammer son imagination: en un mot, à s'abstenir de ce qui pourroit l'obliger de rougir à ses propres yeux, de son imprudence ou de sa foiblesse.

CHAPITRE II.

De la Société, des devoirs de l'Homme Social.

CE n'est que par abstraction que l'homme peut être envisagé dans un état de solitude, ou privé de tous rapports avec les êtres de son espece. Ce qu'on appelle *l'état de Nature* seroit un état contraire à la Nature, c'est-à-dire, opposé à la tendance des facultés de l'homme, nuisible à sa conservation, opposé au bien-être qu'il est de sa nature de desirer constamment. Tout homme est le fruit d'une association formée par l'union de son pere & de sa mere, sans les secours desquels il n'eût jamais pu se conserver. Né dans la Société, entouré d'êtres utiles & nécessaires à sa conservation, à ses plaisirs, à son bonheur, il seroit contre sa nature de vouloir renoncer à un état dont il éprouve à chaque instant le besoin, & dont il ne pourroit se passer sans se rendre malheureux.

QUAND on dit que l'homme est un être *sociable*, on indique par-là que sa nature, ses

besoins, ses desirs, ses habitudes, l'obligent de vivre en société avec des êtres semblables à lui, afin de se garantir par leurs secours des maux qu'il craint, & de se procurer les biens nécessaires à sa propre félicité.

Une société est l'assemblage de plusieurs êtres de l'espece humaine, réunis dans la vue de travailler de concert à leur bonheur mutuel. Toute Société suppose invariablement ce but; il seroit contraire à la Nature, que des êtres, animés sans cesse du desir de se conserver & de se rendre heureux, se rapprochassent ou s'unissent les uns aux autres pour travailler à leur destruction ou à leur malheur réciproque. Dès que deux êtres s'associent, on doit conclure qu'ils ont besoin l'un de l'autre, pour obtenir quelque bien qu'ils desirent en commun: ainsi le bonheur commun des associés, est le but nécessaire de toute société composée d'êtres intelligents & raisonnables.

Le genre humain dans son ensemble n'est qu'une vaste société composée de tous les êtres de l'espece humaine. Les différentes Nations ne doivent être envisagées que comme des individus de cette Société générale. Les Peuples divers que nous voyons sur notre globe sont des sociétés particulieres, distinguées des autres par les noms des pays qu'elles habitent; si elles avoient plus de raison, au lieu de se combattre & de se détruire, elles devroient conspirer à se rendre réciproquement heureuses. Dans chaque Nation, une cité ou une ville forme une société particuliere composée d'un certain nombre de familles & de citoyens, intéressés également & au bien-être de cette association particuliere & à la conservation de la

Nation dont ils sont partie. Une famille est une société plus particuliere encore, composée d'un nombre plus ou moins considérable d'individus, descendus de la même souche, & distingués par le nom de ceux qui ont une origine différente. Le mariage est une société formée par l'homme & la femme, pour travailler à leurs besoins & à leur bonheur mutuel. L'amitié est une association de plusieurs hommes qui se jugent capables de contribuer à leur félicité réciproque. Les réunions durables ou passageres de ceux qui s'associent pour quelques entreprises, pour le commerce &c. n'ont & ne peuvent avoir pour but, que de mettre leurs forces en commun, afin de se procurer des avantages communs.

En un mot, aussi-tôt que plusieurs individus se rassemblent dans la vue d'obtenir une fin commune, ils forment une société. Les associations des différents Peuples & de leurs Chefs se nomment *alliances*; elles ont pour objet leur défense, leur conservation, leurs intérêts réciproques, enfin des avantages que seuls ils ne pourroient se procurer.

La connoissance des devoirs de l'homme envers lui-même, le conduit directement à la découverte de ce qu'il doit à ses semblables ses associés. Quelle que soit la variété qui se trouve entre les individus dont le genre humain est composé, tous s'accordent, comme on a vu, à chercher le plaisir, à fuir la douleur; la moindre réflexion devroit donc apprendre à chacun d'entre eux, ce qu'il doit à des êtres organisés, conformés, sensibles comme lui, dont l'assistance, l'affection, l'estime, la bienveillance sont nécessaires à sa propre félicité dans tous

les momens de sa vie. Ainsi chaque homme en société devroit se dire à lui-même „ je suis „ homme, & les hommes qui m'entourent sont „ des êtres comme moi. Je suis sensible, & „ tout me prouve que les autres sont, comme „ moi, susceptibles de sentir le plaisir & la dou- „ leur: je cherche l'un, & je crains l'autre; „ donc des êtres semblables à moi éprouvent „ les mêmes desirs & les mêmes craintes. Je „ hais ceux qui me font du mal, ou qui „ mettent des obstacles à mon bonheur; donc „ je deviens un objet désagréable pour tous „ ceux dont mes volontés ou mes actions con- „ trarient les souhaits. J'aime ceux qui con- „ tribuent à ma propre félicité; j'estime ceux „ qui me procurent une existence agréable; „ je suis prêt à tout faire pour eux: donc „ pour être chéri, estimé, considéré par des „ êtres qui me ressemblent, je dois contribuer „ à leur bien-être, à leur utilité."

C'est sur des réflexions si simples, si naturelles, que toute Morale doit se fonder. Que l'homme considere ce qu'il est, ce qu'il desire; & il trouvera que la Nature lui indique ce qu'il doit faire pour mériter l'affection des autres, & que cette Nature le porte à la vertu.

CHAPITRE III.

De la Vertu en général.

La vertu en général est une disposition ou volonté habituelle & permanente de contribuer à la félicité constante des êtres avec lesquels nous

nous vivons en Société. Cette disposition ne peut être solidement fondée que sur l'expérience, la réflexion, la vérité; à l'aide desquelles nous connoissons & nos vrais intérêts, & les intérêts de ceux avec qui nous avons des rapports. Sans expériences vraies, nous agissons au hazard & sans regle, nous confondons le bien & le mal, nous pouvons nuire à nous-mêmes & aux autres; même en croyant faire du bien. La vertu ne consiste pas dans des mouvemens passagers qui nous portent au bien, mais dans des dispositions solides & permanentes (1). Procurer aux hommes des plaisirs frivoles & passagers, mais bientôt suivis de regrets ou de peines durables, ce n'est point être vertueux. Il n'y a point de vertu à favoriser les hommes dans leurs vices, leurs préjugés, leurs opinions fausses, leurs penchants déréglés. La vertu doit être éclairée, & se proposer le bien durable des êtres de l'espece humaine. La vertu doit être aimée, parce qu'elle est utile à la Société & à chacun de ses membres; ce qui est vraiment utile est ce qui procure en tout temps la plus grande somme de bonheur.

CETTE disposition que l'on nomme *Vertu* doit être habituelle ou permanente dans l'homme. Un homme n'est point vertueux, pour avoir fait quelques actions utiles aux autres hommes; il ne mérite ce nom que lorsque l'habitude excite constamment en lui l'amour des actions conformes au bien-être des autres hommes; ou la haine de celles qui peuvent leur nuire. Cette habitude, contractée de bonne heu-

„ (1) Je trouve, dit Montagne, qu'il y a bien à dire entre les „ beautés & saillies de l'ame, ou une résolue & constante habi„ tude." Voyez *Essais liv. II. ch.* 29.

re, s'identifie avec l'homme de bien, & le dispose en tout temps à faire ce qui est avantageux, à s'abstenir de ce qui peut être contraire à la félicité des autres.

D'UN autre côté, l'homme vertueux peut être quelquefois trompé ou séduit par le premier aspect des choses; mais accoutumé à réfléchir sur les conséquences de ses actions, il est bientôt retenu par la crainte des effets qui, devenue habituelle en lui, l'arrête & l'empêche de se prêter à la séduction des passions & de l'imagination, dont il sait qu'il doit se défier. Sans cesser d'être vertueux, un homme peut desirer le plaisir, mais bientôt la raison le rappelle à son devoir, en lui montrant les suites des actions qu'il commettroit pour l'obtenir. La vertu suppose de la réflexion, de l'expérience, de la crainte, de la modération. L'homme de bien est un homme qui calcule, qui combine avec justesse, qui s'observe, qui craint de déplaire: le méchant est un homme qui se laisse entraîner, & qui ne raisonne point sa conduite. *L'incertitude & le vertige*, dit Juvénal, *furent toujours le caractere du méchant.* (2)

C'EST donc avec raison que Séneque nous dit que *la vertu est un art qu'il faut apprendre* (3). Elle est évidemment le fruit, malheureusement trop rare, de l'expérience & de la réflexion. C'est en se repliant sur soi que l'on parvient à l'apprendre, à se familiariser avec elle, à se l'identifier; c'est à force d'exercice que l'on en contracte l'habitude; c'est en pesant les avantages qu'elle procure, en savou-

(2) *Mobilis & varia est fermè natura malorum.*
(3) *Discenda est virtus, ars est bonum fieri.*
SATYR. XIII. VERS. 236.

rant ses douceurs ; en contemplant les sentimens desirables qu'elle excite dans ceux qui en sentent les influences, que l'on apprend à l'aimer. Après en avoir connu le mérite & le prix, l'on se trouve assez fort pour résister à des intérêts futiles, à des plaisirs méprisables, quand on les compare aux avantages constants de la vertu.

LORSQU'ON dit que *la vertu est sa propre récompense*, on indique que tout homme qui la pratique est fait pour jouir de la tendresse, de l'estime, de la considération, de la gloire, en un mot d'un bien-être nécessairement attaché à une conduite conforme au bien de la Société. Celui qui fait le bonheur de ceux avec lesquels il a des rapports, acquiert des droits sur leur affection, & se met en droit de s'estimer, de s'applaudir, de jouir des douceurs d'une bonne conscience, qui souvent le dédommage de l'ingratitude des hommes.

QUELQUES Moralistes nous représentent la vertu comme pénible, comme un sacrifice continuel de nos intérêts les plus chers, comme une haine implacable des plaisirs que la Nature nous porte à desirer, comme un combat fatigant contre nos passions & nos penchants les plus doux; mais ce n'est point en devenant des ennemis de nous-mêmes que nous pourrons devenir des amis de la vertu. Elle ne nous ordonne pas de renoncer au plaisir, elle nous dit de les choisir, & d'en user avec sagesse: elle ne nous défend pas de jouir des bienfaits de la Nature; mais elle nous dit de ne pas nous y livrer en aveugles, & de ne point fonder sur eux notre bonheur permanent : elle ne nous commande pas le sacrifice impossible de toutes

contradiction

nos passions, elle nous prescrit de bien connoître les objets que nous devons aimer, & de leur sacrifier les passions inconsidérées pour des objets qui ne nous donneroient que des jouissances momentanées, suivies de longs regrets.

En un mot, la vertu n'est point contraire aux penchants de notre nature, elle est, comme dit Cicéron, *la Nature perfectionnée* (4); elle n'est point austere & farouche; elle n'est point un enthousiasme fanatique; elle est une douce habitude de trouver un plaisir constant & pur dans l'usage de notre raison, qui nous apprend à goûter le bien-être que nous répandons sur les autres.

Non, la vraie vertu ne consiste pas dans un renoncement total à l'amour de soi, dans un dégagement idéal de tout intérêt, dans un mépris affecté de ce que les hommes desirent: elle consiste à s'aimer véritablement, à placer son intérêt dans des objets louables, à ne faire que les actions desquelles peut résulter l'estime, l'affection, la considération, la gloire réelles, à se procurer par des voies sûres ce que les hommes veulent obtenir par des routes incertaines & fausses. Est-ce l'affection de vos concitoyens que vous cherchez? C'est en leur faisant du bien que vous pourrez la mériter. Est-ce la gloire qui fait l'objet de vos vœux? Elle ne peut être que le salaire de vos actions universellement utiles. Est-ce le pouvoir que votre ambition demande? En est-il un & plus doux & plus sûr que celui que vos bienfaits vous feront exercer sur vos semblables? Est-ce

(4) *Est autem nihil aliud virtus quam in se perfecta & ad summum perducta Natura.* Cicero, de Legib. Lib. I. Cap. 8.

le contentement intérieur que votre cœur desire? vous êtes certain d'en jouir par la vertu; elle seule vous donnera le juste droit de vous applaudir, quand même l'injustice des hommes vous priveroit des hommages que vous aurez mérités.

Ainsi, ne croyons pas que la vertu soit un sacrifice cruel de ses intérêts: personne ne connoît mieux comment il faut s'aimer, que l'homme qui la pratique. Qu'est-ce en effet que l'on desire le plus dans ce monde, sinon de se faire chérir, estimer, honorer, respecter des autres, de leur donner une bonne opinion de soi, de jouir constamment d'une satisfaction intérieure que rien ne peut ravir? La vertu fournit tous ces avantages; elle est le plus sûr moyen de conquérir les cœurs, de parvenir à la considération, d'acquérir de la supériorité, d'exercer sur les autres hommes un pouvoir qu'ils approuvent.

L'honneur véritable est, comme on verra, le droit que la vertu nous donne à l'estime de nos semblables. Le mérite est en général l'assemblage des qualités utiles ou louables, ou auxquelles on attache du prix dans la Société. La supériorité d'un homme sur un autre ne peut être fondée que sur les avantages plus marqués dont il fait jouir; l'autorité légitime, c'est-à-dire, reconnue par ceux sur qui elle est exercée, ne peut avoir pour base que le bien qu'on leur fait éprouver. La vraie gloire ne peut être aux yeux d'un être raisonnable, que la reconnoissance publique, l'admiration générale, excitées par des actions, des talents, des dispositions universellement utiles au genre humain.

Telles font les récompenses que la Société, pour son propre intérêt, doit décerner à la vertu. Lorsqu'aveuglée par l'ignorance, elle lui refuse son salaire; quand ses idées fausses la rendent insensible au mérite; quand le Gouvernement, au lieu d'exciter les Citoyens à s'occuper du bien public ou du bonheur dont ils sont faits pour jouir en commun, ne montre à la vertu que de la haine ou du dédain, la Société ne tarde pas à être punie de son injustice & de sa folie. Les vertus nécessaires à l'ordre, à l'harmonie sociale, à la concorde, à la Paix, disparoissent; les liens de la Société se relâchent ou se brisent; les intérêts particuliers font oublier l'intérêt général; les Citoyens se divisent, & le monde devient l'arene des combats continuels que se livrent les vices & les passions des hommes.

La vertu n'est si rare, que parce que la folie des hommes la prive très-souvent des récompenses qu'elle a droit de prétendre. Les Sociétés, ainsi que les individus, livrées à des erreurs funestes, méconnoissent leurs intérêts, ont des idées fausses de l'honneur, de la gloire, du bien-être, & rendent leurs hommages à des objets futiles & souvent aux crimes les plus nuisibles. C'est ainsi que chez la plupart des Peuples de la terre, l'équité est totalement méconnue, la force se confond avec le droit; l'autorité est le partage, non des bienfaits, mais de la violence; la gloire est attachée à des attentats contre le genre humain, l'idée d'honneur à des actions féroces & cruelles; l'idée de supériorité se trouve liée dans tous les esprits à des vanités, à des distinctions puériles dont il ne résulte aucun bien pour la Société.

FAUTE de raiſon & de lumieres, les hommes, pour la plupart, ignorent ce que c'eſt que la vertu, & proſtituent ſon nom reſpectable aux diſpoſitions les plus contraires au bonheur du genre humain. Des Nations entieres n'ont-elles pas regardé comme la vertu par excellence, la valeur guerriere, cette qualité barbare qui met ſi ſouvent les Nations en larmes?

POUR aimer la vertu il faut s'en former des idées véritables; il faut avoir médité ſes effets, il faut en connoître les avantages conſtants, il faut avoir ſenti ſon influence néceſſaire ſur le bonheur général des Sociétés & ſur le bonheur particulier des individus. L'amour de la vertu n'eſt que l'amour de l'ordre, de la concorde, de la félicité publique & privée. Il n'eſt point de Société qui n'ait beſoin de vertus pour ſe conſerver & pour jouir des bienfaits de la Nature: il n'eſt point de famille qui ne trouve dans la vertu, de la douceur, de la conſolation, de la force: il n'eſt point d'individu qui n'ait le plus grand intérêt à éprouver les effets de la vertu, & à montrer des vertus aux autres. Sous quelque point de vue qu'on l'enviſage, l'idée de la vertu eſt néceſſairement liée à celle d'utilité, de bien-être, de contentement, de Paix. Au milieu de la Société la plus déraiſonnable, l'homme de bien, ſouvent forcé de gémir de la dépravation publique dont il eſt la victime, ſe conſole en rentrant en lui-même, s'applaudit de trouver dans ſon cœur une joie pure, un contentement ſolide, le droit de prétendre à la tendreſſe & à l'eſtime de ceux ſur qui ſon ſort lui permet d'influer. Voilà ce qui conſtitue le repos de la *bonne conſcience*, qui

n'eſt que l'aſſurance de mériter l'affection & l'eſtime des êtres avec qui l'on vit, & l'idée de ſa propre ſupériorité ſur les méchants que l'on voit tourmentés par leurs vices, & les jouets continuels de leurs triſtes folies.

Ce qui vient d'être dit nous prouve que l'homme vertueux peut ſeul paſſer pour l'homme vraiment *ſociable*, c'eſt-à-dire, pour un membre qui contribue de bonne foi au but que toute Société ſe propoſe. Examinons maintenant en détail les vertus ſociales, ou les diſpoſitions que l'expérience nous montre comme les plus capables de faire obtenir aux Nations, ainſi qu'aux Citoyens, une félicité permanente.

CHAPITRE IV.

De la Juſtice.

La Morale, à proprement parler, n'a qu'une ſeule vertu à propoſer aux hommes (5). L'unique devoir de l'être ſociable, c'eſt d'être juſte. La juſtice eſt la vertu par excellence, elle ſert de baſe à toutes les autres. On peut la définir une volonté ou une diſpoſition habituelle & permanente de maintenir les hommes dans la jouiſſance de leurs droits, & de faire

(5) Suivant Plutarque, le Philoſophe Menedemus prétendoit qu'il n'y avoit point de différence réelle entre les vertus, & qu'il n'en exiſtoit qu'une ſeule, que l'on ne faiſoit que déſigner ſous des noms divers; il diſoit que c'étoit toujours la même vertu que l'on appelloit tantôt juſtice, tantôt prudence, tantôt tempérance, &c. *Voyez Plutarque, de la vertu morale.*

pour eux tout ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous-mêmes.

Les *droits* des hommes consistent dans le libre usage de leurs volontés & de leurs facultés pour se procurer les objets nécessaires à leur propre bonheur. Dans l'état de Nature l'homme isolé a droit de prendre tous les moyens qu'il juge convenables pour se conserver & se procurer le bien-être, il ne fait tort à personne. Cependant on a vu que, même dans cet état, les droits de l'homme sont limités par la raison, qui lui prescrit de ne faire de ses facultés qu'un usage conforme à sa conservation & à son bonheur véritable. Nul homme, sans folie ou sans un dérangement total de sa machine, ne peut exercer le droit de se nuire ou de se détruire: tout être intelligent & raisonnable se doit donc la justice à lui-même; ses droits à cet égard sont fixés par la Nature; ce ne seroit pas user de ses droits ou de sa liberté, ce seroit en abuser, que de se nuire de plein gré.

Dans l'état de Société les droits des hommes, ou la liberté d'agir, sont limités par la justice, qui leur montre qu'ils ne doivent agir que d'une façon conforme au bien-être de la Société, faite pour les intéresser parce qu'ils en sont les membres. Tout homme vivant en société seroit injuste si l'exercice de ses droits propres ou de sa liberté nuisoit aux droits, à la liberté, au bien-être de ceux avec lesquels il se trouve associé. Ainsi les droits de l'homme en société consistent dans un usage de sa liberté, conforme à la justice qu'il doit à ses associés.

La justice n'ôte point à l'homme la liberté ou la faculté de travailler à son propre

bonheur, elle l'empêche seulemnet d'exercer ce pouvoir d'une façon nuisible aux droits de tous que la Société doit maintenir. Cela posé, la liberté de l'homme, dans la vie sociale, est le droit que chaque Citoyen peut exercer sans porter préjudice à ses associés. Tout usage du pouvoir qui nuit aux autres, est injuste & se nomme *licence*. Chaque homme, ne consultant souvent que son intérêt propre, ses passions, ses desirs déréglés, peut être injuste & méconnoître les droits des autres & leur faire du mal; ainsi pour le bien de tous, la Société l'oblige d'observer la justice envers ses associés, elle regle sa conduite pour la rendre conforme à l'intérêt général.

C'est par les *loix* que la Société peut régler les actions de ses membres, & les empêcher de se nuire réciproquement. Les loix sont les volontés de la Société, ou les regles de conduite qu'elle prescrit à chacun de ses membres pour les obliger d'observer entre eux les devoirs que la justice leur impose, ou pour les empêcher de se troubler les uns les autres dans l'usage de leurs droits.

Les loix sont justes, quand elles maintiennent chaque membre de la Société dans ses droits; quand elles le garantissent de toute violence; quand elles procurent à chacun la jouissance de sa personne & des biens nécessaires à sa conservation propre & à sa félicité. Ce sont là les objets que la Société doit assurer également à tous ses membres: son autorité sur eux n'a pour base que les avantages qu'elle leur procure: cette autorité est juste quand elle est conforme au but de la Société, c'est-à-dire, quand elle contribue au bonheur qu'elle doit à ses membres.

CHAAPITRE V.

De l'Autorité.

L'AUTORITÉ est le pouvoir de régler les actions des hommes. Toute Société, pour le bien de ses membres, doit exercer son pouvoir sur eux; sans cela leurs passions discordantes, leurs volontés & leurs caprices injustes, leurs intérêts divers troubleroient à tout moment & la tranquillité publique, & la félicité particuliere des familles & des Citoyens. Les hommes vivent en société dans la vûe de leur bien-être; chacun d'entre eux trouve dans la vie sociale une sécurité, des avantages, des secours, des plaisirs dont il seroit privé s'il vivoit séparé; conséquemment chaque membre d'une famille, d'un corps, d'une association quelconque, est forcé de dépendre de la Société générale.

DÉPENDRE de quelqu'un, c'est avoir besoin de lui pour se conserver & se rendre heureux. Le besoin est le principe & le motif de la vie sociale; nous dépendons de ceux qui nous procurent des biens que nous serions incapables d'obtenir par nous-mêmes. L'autorité des parents & la dépendance des enfants, ont pour principe le besoin continuel qu'ont ces derniers de l'expérience, des conseils, des secours, des bienfaits, de la protection de leurs parents pour obtenir des avantages qu'ils sont incapables de se procurer. C'est sur les mêmes motifs que se fonde l'autorité de la Société &

de ses loix, qui, pour le bien de tous, doivent commander à tous.

La diversité & l'inégalité que la Nature a mises entre les hommes, donne une supériorité naturelle à ceux qui surpassent les autres par les forces du corps, par les talents de l'esprit, par une grande expérience, par une raison plus éclairée, par des vertus & des qualités utiles à la Société. Il est juste que celui qui se trouve capable de faire jouir les autres de grands biens, soit préféré à celui qui ne leur est bon à rien. La Nature ne soumet les hommes à d'autres hommes que par les besoins qu'elle leur donne & qu'ils ne peuvent satisfaire sans leurs secours.

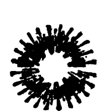
Toute supériorité, pour être juste, doit être fondée sur les avantages réels dont on fait jouir les autres hommes. Voilà les titres légitimes de la Souveraineté, de la grandeur, des richesses, de la noblesse, de toute espece de puissance: voilà la source raisonnable des distinctions & des rangs divers qui s'établissent dans une société. L'obéissance & la subordination consistent à soumettre ses actions à la volonté de ceux que l'on juge capables de procurer les biens que l'on desire, ou d'en priver. L'espérance de quelque bien ou la crainte de quelque mal sont les motifs de l'obéissance du Sujet envers son Prince, du respect du Citoyen pour ses Magistrats, de la déférence du Peuple pour les Grands, de la dépendance où les Pauvres sont des Riches & des puissants, &c.

Mais si la justice approuve la préférence ou la supériorité que les hommes accordent à ceux qui sont les plus utiles à leur bien-être,

la justice cesse d'approuver cette préférence aussi-tôt que ces hommes supérieurs abusent de leur autorité pour nuire. La justice se nomme *équité*, parce que, nonobstant l'inégalité naturelle des hommes, elle veut qu'on respecte également les droits de tous, & défend aux plus forts de se prévaloir de leurs forces contre les plus foibles.

On voit, d'après ces principes, que la Société, ou ceux qu'elle a choisis pour annoncer ses loix, exercent une autorité qui doit être reconnue par tous ceux qui jouissent des avantages de la Société. Si les loix sont justes, c'est-à-dire, conformes à l'utilité générale & au bien des êtres associés, elles les obligent tous également, & punissent très-justement ceux qui les violent. Punir quelqu'un c'est lui causer du mal, c'est le priver des avantages dont il jouissoit, & dont il auroit continué de jouir, s'il eût suivi les regles de la justice indiquées par la prudence de la Société.

Destinée à conserver les droits des hommes & à les garantir de leurs passions mutuelles, la Loi doit punir ceux qui se montrent rebelles aux volontés générales. Elle peut priver du bien-être & réprimer ceux qui troublent la félicité publique, afin de contenir par la crainte ceux que leurs passions empêchent d'entendre la voix publique & qui refusent de remplir les engagemens du *Pacte Social*.



CHAPITRE VI.

Du Pacte Social.

Ce Pacte est la somme des conditions tacites ou exprimées sous lesquelles chaque membre d'une société s'engage envers les autres de contribuer à leur bien-être, & d'observer à leur égard les devoirs de la justice. En un mot, le Pacte Social est la somme des devoirs que la vie sociale impose à ceux qui vivent ensemble pour leur avantage commun.

En se réunissant pour leur bonheur mutuel, les hommes, par le but même qu'ils se proposent, se trouvent évidemment engagés & nécessités de prendre la route capable de les y conduire. Soit que ces engagemens aient été écrits, exprimés, publiés, ou non, ils sont toujours les mêmes; il est facile de les connoître, ils sont indispensables & sacrés, ils sont fondés sur la nécessité d'employer les moyens propres à obtenir la fin qu'on se propose en vivant avec des hommes.

Il suffit de vivre en société pour être obligé de concourir au but de la Société, ou pour se trouver engagé, même sans déclaration formelle, à servir suivant ses talents & ses forces, à secourir, à défendre ses associés, à respecter leurs droits, à se conformer à la justice, à se soumettre aux loix, propres à maintenir l'ordre nécessaire à la conservation de l'ensemble.

En échange la Société tout entiere, ou les dépositaires de son autorité, se trouvent natu-

rellement & nécessairement engagés à secourir, défendre, protéger, maintenir dans ses justes droits celui qui, sous cette garantie, s'oblige à remplir fidelement les devoirs de la vie Sociale.

En conséquence de ces engagemens naturels & réciproques, chaque membre acquiert des droits sur la Société, c'est-à-dire, peut espérer que l'obéissance qu'il lui montre, que l'affection qu'il a pour elle, que les services qu'il lui rend, seront payés par des avantages tels que la protection, la sûreté de sa personne & de ses biens, la portion de félicité dont la vie sociale met à portée de jouir. Chaque membre de la Société est en droit d'exiger un bien-être plus grand que celui dont il jouiroit s'il vivoit isolé; la Société ne peut sans injustice le priver de ce droit; sans cela elle contrarieroit son but, elle nuiroit à sa propre conservation, elle ne feroit que rassembler des êtres injustes, animés d'intérêts personnels, dont les passions seroient continuellement en guerre avec le bien public.

L'amour sincere de la Patrie ne peut être dans les Citoyens que l'effet des avantages que la Patrie leur procure; une Société sans justice, ou gouvernée par des loix iniques & partiales, invite tous ses membres à l'injustice, à la méchanceté, ou les rend indifférents sur les intérêts des autres.

Par l'imprudence & la déraison des Peuples & de ceux qui les gouvernent, les hommes sont très-souvent guidés par des loix injustes, des usages pervers, des opinions erronées, des préjugés capables d'anéantir la félicité publique. Enchaînées par des coutumes ou des habitudes peu raisonnées, les Nations se trouvent malheureuses & se remplissent de mauvais Citoyens,

perpétuellement occupés à se nuire ouvertement ou sourdement, pour des intérêts particuliers toujours opposés à l'intérêt général.

La réunion des intérêts particuliers avec l'intérêt général, ne peut être que l'effet d'une Société fidele à remplir les engagemens du Pacte Social. Des loix impartiales obligeroient tous les Citoyens d'observer les loix de la justice; & tout homme raisonnable se trouveroit dans la nécessité d'être vertueux, c'est-à-dire, seroit dans la disposition habituelle de respecter les droits de ses semblables.

C'est dans la balance de l'équité que l'on doit peser les loix, les coutumes, les institutions humaines : pour distinguer le bien du mal, l'utile du nuisible, le juste de l'injuste, il faut de l'expérience & de la raison. Faute de réfléchir, les hommes pour la plupart regardent comme juste tout ce que les Loix ou les usages ordonnent ou permettent, & regardent comme injuste ce qu'ils défendent. De pareils principes sont faits pour confondre, obscurcir, anéantir toutes les idées de la justice naturelle.

Ce que les loix ou les usages d'un peuple permettent, se nomme *licite*; ce qu'ils défendent se nomme *illicite*. Ce qui est licite ou permis par la loi ou par l'usage, peut être quelquefois très-injuste. Chez les Lacédémoniens le larcin, ou le vol, fait avec adresse, étoit permis ou licite, sans être une action juste pour cela. La moindre réflexion nous prouve que c'est nuire aux droits des hommes, que de leur ravir des biens dont la Société doit être garante. Dans une association de brigands, telle que celle des Romains, ces conquérants du monde, ces fléaux du genre humain, le vol, le meurtre,

la violence, exercés contre les autres Peuples étoient des actions, non seulement permises, mais encore approuvées & louées comme des vertus.

Ce n'est donc pas la volonté souvent déraisonnable d'un peuple, ce ne sont pas ses intérêts particuliers, ce ne sont pas ses loix & ses usages qui rendent juste ce qui ne l'est point par sa nature; il n'y a de vraiment juste que ce qui est conforme aux droits du genre humain. La violence & la conquête peuvent être conformes aux intérêts d'un peuple ambitieux; ceux qui contentent ses passions peuvent être à ses yeux des personnages estimables & vertueux, mais un tel peuple n'est qu'un amas de malfaiteurs & d'assassins pour quiconque a des idées saines du droit des gens insolemment violé par une Nation ennemie de toutes les autres. L'intérêt permanent de l'homme en général, du genre humain, de la grande Société du monde, veut qu'un peuple respecte les droits d'un autre peuple, de même que l'intérêt général de toute Société particuliere veut que chacun des membres respecte les droits de ses associés.

Rien ne peut dispenser les hommes d'être justes: la justice est nécessaire à tous les habitants de la terre; elle est la pierre angulaire de toute association; sans elle il ne peut y avoir de Société, son but n'est que de mettre les hommes à l'abri de leurs injustices mutuelles. Le Gouvernement & les loix ne peuvent avoir pour objet légitime que d'inviter & de forcer les Citoyens à vivre ensemble selon les regles de la justice. La Politique ne peut être que les regles immuables de la justice, fortifiées par les

récompenses & les châtimens de la Société. Obliger les hommes à être justes c'est les obliger à être humains, bienfaisants, paisibles, sociables; c'est les forcer à travailler au bien-être de leurs semblables, afin d'acquérir de justes droits à l'affection, à la bienveillance, à l'assistance, à l'estime, à la protection des autres.

Etre juste, c'est remplir fidélement les devoirs que prescrit la vie sociale; c'est sentir l'intérêt que l'on a de mériter de la part de ses associés les sentimens & les dispositions que l'on reconnoît utiles à son propre bonheur dans toutes les positions où l'on peut se trouver. La justice apprend à l'homme à réprimer ses passions, parce qu'elle lui montre qu'en leur donnant un libre cours, il déchaîneroit contre lui la haine & les passions des autres. La justice fait que l'homme observe la bonne foi dans les traités, modere son amour-propre, se juge impartialement lui-même, ne s'arroge que ce qui lui est dû, rend aux autres ce qu'ils peuvent exiger; l'homme qui se juge ainsi retient les saillies de l'orgueil, de la vanité, de l'envie, de la jalousie, qui produisent à tout moment tant de divisions sur la terre. S'apprécier soi-même, se mettre à sa place dans la Société, montrer des égards, de la politesse, de l'indulgence à tous les hommes, témoigner de la déférence, de la considération, du respect à ceux qui jouissent de la supériorité sur nous par les avantages qu'ils procurent à la Société, montrer de la reconnoissance à ceux dont nous recevons des bienfaits, faire du bien aux autres hommes pour mériter leur amour, ne sont évidemment que des actes de justice.

On ne peut trop insister sur les avantages que la justice procure aux hommes, ni leur trop répéter que cette vertu suffit pour les rendre heureux (6), & que son absence est la cause immédiate de tout le mal moral. Faute de connoître les avantages de l'équité, les Gouvernemens, destinés à maintenir la justice, dégénerent en despotisme & en tyrannie. Pour avoir méconnu les droits de l'équité, les Peuples de tout temps se sont détruits les uns les autres par des guerres fatales, dont l'objet fut communément l'ambition, les prétentions injustes, l'avidité de quelques Souverains. Faute de sentir les devoirs de l'équité, dans la plupart des Nations les puissants oppriment les foibles, & veulent jouir, à l'exclusion des autres Citoyens, des droits que la justice assigne à tous également. C'est l'injustice qui transforme tant de fois les peres de familles, les époux, les maîtres, les riches & les grands, en tyrans détestables qui cependant ont le courage de prétendre à l'affection, à la soumission, aux hommages sinceres de ceux qu'ils rendent continuellement malheureux.

La justice est donc évidemment la base de toutes les vertus, la source commune d'où elles sont émanées, le centre où elles viennent se terminer. Cette vertu renferme toutes les vertus morales ou sociales. La probité, l'intégri-

(6) „ Le juste, dit Epicure, est le seul de tous les hommes „ qui puisse vivre sans trouble & sans désordre: l'injuste au contraire est toujours dans la crainte & dans l'agitation." *Justus a perturbationibus maxime liber est: injustus autem a plurimis perturbationibus obsidetur.*

Voy. Diog. Laert. de. Vit. et. Dogm. Philosoph. Lib. X. Sec. 120.

té, la bonne foi, la fidélité, l'humanité, la bienfaisance, la reconnoissance &c., ne sont, comme nous le verrons bientôt, que des dispositions fondées sur la justice; ou plutôt elles ne sont que la justice même, envisagée sous différents points de vue. Ainsi ne demandons aux hommes que d'être justes, & bientôt ils auront toutes les qualités nécessaires pour rendre la Société constamment agréable & fortunée. L'homme juste peut seul être appellé l'être sociable par excellence.

CHAPITRE VII.

De l'humanité.

L'Humanité est l'affection que nous devons aux êtres de notre espece comme membres de la Société universelle, à qui par conséquent la justice veut que nous montrions de la bienveillance, & que nous donnions les secours que nous exigeons pour nous-mêmes. Avoir de l'humanité, comme le nom même de cette vertu l'indique, c'est connoître ce que tout homme en cette qualité doit à tous les êtres de son espece; c'est la vertu de l'homme par essence (7).

vertu, par sa nature.

Un être sensible qui aime le plaisir & qui fuit la douleur, qui desire d'être secouru dans ses besoins, qui s'aime lui-même & veut être

(7) Séneque dit que la vertu constitue l'homme (*Virtus virum facit*). En effet le mot latin *Virtus*, duquel on a dérivé celui de *Vertu*, vient de *vir*, & indique une qualité essentiellement propre à l'homme & pourroit se traduire par *humanité*. D'où l'on voit que le mot *Virtus*, si indignement appliqué par les Romains à la valeur guerriere, étoit directement opposé à son sens véritable.

aimé des autres, pour peu qu'il réfléchiſſe, reconnoîtra que les autres ſont des hommes comme lui, forment les mêmes vœux, ont les mêmes beſoins; cette analogie ou conformité lui montre l'intérêt qu'il doit prendre à tout être ſon ſemblable ſes devoirs envers lui, ce qu'il doit faire pour ſon bonheur, & les choſes dont l'équité lui ordonne de s'abſtenir à ſon égard.

LA juſtice m'ordonne de montrer de la bienveillance à tout homme qui ſe préſente à mes regards, parce que j'exige des ſentiments de bonté des êtres les plus inconnus parmi leſquels le ſort peut me jeter. Le Chinois, le Mahométan, le Tartare, ont droit à ma juſtice, à mon aſſiſtance, à mon humanité, parce que comme homme j'exigerois leur ſecours ſi je me trouvois moi-même tranſplanté dans leurs pays.

AINSI l'humanité fondée ſur l'équité, condamne ces antipathies nationales, ces haines religieuſes, ces préjugés odieux qui ferment le cœur de l'homme à ſes ſemblables: elle condamne cette affection reſſerrée qui ne ſe porte que ſur les hommes connus; elle proſcrit cette affection excluſive pour les membres d'une même Société, pour les Citoyens d'une même Nation, pour les membres d'un même corps, pour les adhérents d'une même ſecte. L'homme vraiment humain & juſte eſt fait pour s'intéreſſer au bonheur & au malheur de tout être de ſon eſpece. Une ame vraiment grande embraſſe dans ſon affection le genre humain entier, & deſireroit de voir tous les hommes heureux (8).

(8) Homere a bien exprimé le ſentiment de l'humanité dans l'Odyſſée; il fait dire par Eumée à Ulyſſe ſon maître, déguiſé en pauvre mendiant, ,, il ne m'eſt point permis de mépriſer un étran-

Ainsi n'écoutons point les vains propos de ceux qui prétendent qu'aimer tous les hommes soit une chose impossible, & que l'amour du genre humain, si vanté par quelques Sages, est un prétexte pour n'aimer personne. Aimer les hommes, c'est desirer leur bien-être; c'est avoir la volonté d'y contribuer, autant qu'il est en nous. Avoir de l'humanité, c'est être habituellement disposé à montrer de la bienveillance & de l'équité à quiconque se trouve à portée d'avoir besoin de nous. Il est, sans doute, dans nos affections, des degrés fixés par la justice; nous devons plus d'amour à nos parents, à nos amis, à nos concitoyens, à la Société dont nous sommes les membres, à ceux, en un mot, dont nous éprouvons les secours & les bienfaits, dont nous avons un besoin continuel, qu'à des étrangers qui ne nous tiennent par d'autres liens que ceux de l'humanité.

Les besoins plus ou moins pressants rendent les devoirs des hommes plus ou moins indispensables ou sacrés. Pourquoi devons-nous plus d'amour à notre Patrie qu'à un autre Pays? C'est parce que notre Patrie renferme les personnes & les choses les plus utiles à notre propre bonheur. Pourquoi un fils doit-il à son Pere son affection & ses soins préférablement

„ ger ni un indigent, quand même il seroit dans un état plus „ abject que celui où vous me paroissez réduit; car c'est Jupiter „ qui nous envoie l'inconnu & le pauvre".

Honore, dit Phocylide, *également l'étranger & le concitoyen, car nous sommes tous des voyageurs répandus sur la terre.* Voyez Phocylid. carm. Cicéron & Arrien nous proposent l'exemple de Socrate: quelqu'un lui ayant demandé de quel pays il étoit, il répondit *du monde.* Voyez Cicer. Tusculan. Lib. I. Arrian. Lib. I. cap. ix. Antonin dit. „ étant par ma nature un être raisonnable & sociable, quels que soient ma ville ou mon pays, je „ dirai comme Antonin, que je suis de Rome, & je dirai comme „ homme, que je suis du monde." Voyez Antonin. Lib. VI. §. 44.

à tout autre? C'eſt parce que ſon Pere eſt de tous les êtres le plus néceſſaire à ſa propre félicité, celui auquel il ſe trouve attaché par les liens de la plus grande reconnoiſſance.

Le beſoin eſt donc le principe des liens qui uniſſent les hommes & les retiennent en ſociété. C'eſt en raiſon du beſoin qu'ils ont les uns des autres, qu'ils s'attachent réciproquement. Un homme qui n'auroit aucun beſoin de perſonne, ſeroit un être iſolé, immoral, inſociable, dépourvu de juſtice & d'humanité. Celui qui s'imagine pouvoir ſe paſſer des autres, ſe croit communément diſpenſé de leur montrer des ſentimens.

Les Princes & les Grands, ſujets à ſe perſuader qu'ils ſont des êtres d'une eſpece différente des autres, ſont peu tentés de leur montrer de l'humanité. Il faut communément avoir éprouvé le malheur, ou le craindre, pour prendre part aux peines des miſérables. Si l'humanité eſt une diſpoſition diſtinctive des hommes, combien en trouve-t-on peu qui méritent de porter le nom de leur eſpece!

La Morale doit ſe propoſer de réunir d'intérêts tous les individus de l'eſpece humaine, & ſurtout les membres d'une même ſociété. La Politique devroit ſans ceſſe concourir à reſſerrer les liens de l'humanité, ſoit en récompenſant ceux qui montrent cette vertu, ſoit en flétriſſant ceux qui refuſent de l'exercer. En un mot, tout devroit faire ſentir aux mortels qu'ils ont beſoin les uns des autres, & leur prouver que le pouvoir ſuprême, que le rang, la naiſſance, les dignités, les richeſſes, bien loin d'être des titres pour mépriſer ceux qui n'ont pas ces avantages, impoſent à ceux qui les

possedent, le devoir d'être humains, de secourir, de protéger leurs semblables. Le mépris pour la misere, la pauvreté, la foiblesse, est un outrage pour l'espece humaine; au lieu d'exalter celui qui s'en rend coupable, il doit le ravaler, lui faire perdre sa dignité & les droits à l'affection & aux respects de ses concitoyens.

CHAPITRE VIII.

De la Compassion ou de la Pitié.

COMPATIR aux maux des hommes, suivant la force du mot, c'est sentir ce qu'ils sentent, c'est souffrir avec eux, c'est partager leurs peines, c'est, en quelque façon, se mettre dans leur place pour éprouver la situation pénible qui les tourmente. Ainsi la compassion dans l'homme est une disposition habituelle à sentir, plus ou moins vivement, les maux dont les autres sont affligés.

POUR expliquer les causes de cette sensibilité qui intéresse les hommes aux peines de leurs semblables, quelques Moralistes ont eu recours à une certaine *Sympathie*, c'est-à-dire, à une cause occulte & chimérique qui ne peut rien expliquer. C'est dans l'organisation de l'homme, dans sa sensibilité, dans une mémoire fidele, dans une imagination active, qu'il faut chercher la vraie cause de la compassion (9).

(9) On fait le trait d'un Sybarite qui, en voyant des ouvriers travailler dans son jardin, se sentit tellement troublé, qu'il défendit de jamais y rien faire en sa présence.

Celui qui a des organes ſenſibles, ſent vivement la douleur, s'en rappelle exactement l'idée; ſon imagination la lui peint avec force, à la vue de l'homme qui ſouffre; dès-lors il eſt troublé lui-même, il frémit, ſon cœur ſe ſerre, il éprouve une vraie douleur, qui dans les perſonnes très-ſenſibles ſe manifeſte quelquefois par des évanouiſſemens ou des convulſions. L'effet naturel de la douleur qu'éprouve alors la perſonne vivement affectée, eſt de chercher les moyens de faire ceſſer dans les autres, la ſituation pénible qui s'eſt communiquée à elle-même. Du ſoulagement donné à celui qui ſouffre, il en réſulte un ſoulagement réel pour la perſonne qui lui donne du ſecours; plaiſir très-doux, que la réflexion augmente encore par l'idée d'avoir fait du bien à quelqu'un, d'avoir acquis des droits ſur ſon affection, d'avoir mérité ſa reconnoiſſance, d'avoir agi d'une façon qui prouve que l'on poſſede un cœur tendre & ſenſible, diſpoſition que tous les hommes deſirent trouver dans leurs ſemblables, & dont l'abſence feroit croire que l'on eſt mal conformé.

Les hommes étant très-variés pour l'organiſation & la force de l'imagination, ne peuvent être ſuſceptibles de ſentir avec une égale vivacité les maux de leurs ſemblables. Il eſt des êtres pour qui la compaſſion eſt nulle, ou du moins n'eſt pas aſſez forte pour les déterminer à faire ceſſer les peines qu'ils voient ſouffrir aux autres. On ne rencontre que trop ſouvent des hommes que l'habitude du bien-être, la jouiſſance des commodités (10), l'inexpérience

(10) „ Plus on eſt favoriſé des biens de la fortune, dit un „ Moraliſte moderne, moins on eſt diſpoſé à ſoulager ceux qui

du mal, endurcissent sur les maux d'autrui, & empêchent même de s'en faire une idée. Le malheureux est communément bien plus compâtissant que celui qui n'a jamais éprouvé les coups du sort. Celui qui a ressenti les douleurs de la goutte ou de la pierre, est bien plus disposé qu'un autre à plaindre ceux qu'il voit affligés des mêmes maladies. L'indigent qui a souvent éprouvé les horreurs de la faim, connoît toute sa force, & plaint celui qui l'éprouve; tandis que le riche, perpétuellement rassasié, semble ignorer qu'il existe au monde des millions de malheureux privés du nécessaire.

Quelques Moralistes ont cru que la compassion, ou cette disposition à prendre part aux infortunes des autres, qui se trouve dans les personnes sensibles, bien nées, convenablement élevées, devoit être regardée comme la base de toutes les vertus morales & sociales (11). Mais la pitié, comme tout le prouve, est très-rare sur la terre; le monde est rempli d'une foule d'êtres insensibles, dont les cœurs ne sont que peu ou point remués par les infortunes de leurs semblables: dans les uns ce sentiment n'existe pas; dans d'autres, il est si foible que le moindre intérêt, la moindre passion,

„ en sont dénués. Les pauvres tirent plus de secoursde gens pres-
„ que aussi pauvres qu'eux, que des gens riches. Il semble qu'on
„ ne soit compâtissant, que pour les maux qu'on éprouve en partie.
„ Je dis en partie: car un homme accablé de peine, épuise sur
„ lui-même toute sa sensibilité; & l'excès du malheur rend
„ aussi incapable de commisération, que le comble de la pros-
„ périté."

Voyez un livre intitulé LES MOEURS *partie II. chap. IV. art. II.*

(11) Les Stoïciens ont eu une opinion totalement opposée; ils regardoient la pitié comme une foiblesse, au-dessus de laquelle le Sage devoit s'élever.

la plus légere fantaiſie, ſont capables de l'étouffer.

Quoique tous les hommes deſirent de paſſer pour ſenſibles, il en eſt très-peu qui donnent les ſignes d'une ſenſibilité véritable. Si une premiere impulſion les montre vivement touchés, ces ſentimens ſont ſans ſuite, & vont bientôt avorter. Des Princes contemplent d'un œil ſec les malheurs de tout un Peuple, auxquels un mot de leur bouche pourroit ſouvent remédier. Des Peres de famille voient de ſang froid couler les larmes d'une femme, des enfants, des ſerviteurs, dont leur mauvaiſe humeur ou leurs folies cauſent les infortunes. Des hommes avides voient ſans pitié la miſere des Peuples, que leurs extorſions réduiſent à la mendicité. Enfin il eſt très-peu de gens aſſez touchés des malheurs de leurs ſemblables, pour daigner leur donner des conſolations, ou pour leur tendre une main ſecourable (12): on fuit communément le ſpectacle du malheur que l'on trouve fâcheux, & l'on cherche mille prétextes pour ſe diſpenſer de ſecourir le malheureux, que l'on regarde pour l'ordinaire comme un être incommode & totalement inutile.

Que dis-je! les hommes, pour la plupart, ſe croient autoriſés, par la foibleſſe ou l'infortune des autres, à les outrager impunément, & prennent un barbare plaiſir à les affliger, à leur faire ſentir leur ſupériorité, à les traiter cruellement, à les tourner en ridicule. Ainſi des

(12) „ La vue de l'infortuné, dit un Philoſophe célebre, fait „ ſur la plupart des hommes l'effet de la tête de Méduſe: à ſon „ aſpect, les cœurs ſe changent en rochers."

Voyez le livre De l'Esprit *diſc. III. chap XIV. pag 358. édition in-4°.*

êtres exposés eux-mêmes aux caprices de la fortune, loin de s'attendrir sur le sort des malheureux, aggravent encore leurs peines par des airs hautains, des railleries piquantes, des mépris insultants (13). Rien de plus barbare, de plus inhumain, de plus lâche, que d'insulter le foible & le malheureux que l'on voit dénué de secours : rien de plus révoltant pour le cœur de l'homme, que de se voir exposé au mépris, à la dureté de ses semblables.

POUR être habituellement disposé à plaindre & soulager les malheureux, il ne suffit pas d'avoir un cœur sensible qui, comme on a vu, est un don de la Nature (14), il faut encore que cette sensibilité naturelle ait été soigneusement cultivée. L'éducation devroit sans cesse exercer la sensibilité des Princes, des Grands & de ceux qui sont destinés à jouir de l'opulence. On devroit de bonne heure étouffer cet orgueil qui leur persuade qu'ils n'ont besoin de personne, qu'ils sont des êtres d'un ordre plus relevé que le peuple indigent : on devroit leur répéter qu'ils sont des hommes foibles, sujets à mille accidents & que mille circonstances inopinées peuvent à chaque instant plonger dans l'infortune : on devroit attendrir leurs ames endurcies par le spectacle si touchant, & souvent si déchirant, de la misere : on devroit

(13) *Nil habet infelix paupertas durius in se,*
Quàm quod ridiculos homines facit.

JUVENAL. SAT. 3. LIB. I. VERS 152.

(14)...... *Mollissima corda*
Humano generi dare se Natura fatetur
Quæ lacrimas dedit :

JUVENAL. SATYR. XV. VERS. 131.

échauffer leur imagination en leur peignant, ſous les traits les plus forts, la ſituation déplorable à laquelle, pour contenter le luxe & la vanité de quelques favoris du ſort, les autres ſont condamnés pour la vie à manger un pain arroſé de ſueurs & de larmes. A la vue de ces tableaux ſi frappants, quel eſt l'homme dont le cœur ne fût au moins fortement ébranlé! Elevé dans ces idées, quel eſt le Monarque, le Grand ou le Riche, qui ne ſe reprocheroient pas de jouir d'un inutile ſuperflu, tandis que tant de leurs ſemblables languiſſent dans l'infortune, & maudiſſent leur exiſtence.

C'EST ainſi que le ſentiment de la pitié pourroit être développé dans les cœurs que la Nature a doués de ſenſibilité; mais comme cette diſpoſition eſt malheureuſement très-rare, l'équité doit y ſuppléer pour ceux que la Nature en a privés. On leur repréſentera donc qu'ils ſont eux-mêmes expoſés comme les autres à des revers, & que pour acquérir des droits ſur la pitié des autres, ils doivent ſe montrer ſenſibles, prendre part aux miſeres humaines, ou du moins les ſoulager. Le riche dédaigneux doit apprendre qu'un accident imprévu peut, au moment qu'il s'y attend le moins, le réduire au même état que le malheureux dont il détourne les yeux. Enfin tout homme qui ſe dit ſociable, devroit ſavoir qu'étant homme, il eſt obligé de prendre part aux infortunes de ſes ſemblables, & de les ſoulager autant qu'il eſt en ſon pouvoir.

NÉANMOINS très-peu de gens rempliſſent ce devoir ſi ſacré: chacun trouve des prétextes pour ſe diſpenſer de montrer de la pitié à ceux-mêmes qui devroient en exciter la plus forte.

C'est ainsi que l'on trouve souvent dans un saint zêle, un prétexte pour haïr ceux qui sont dans l'erreur, lors-même que l'on croit que leurs égaremens peuvent les conduire à des malheurs infinis; conséquemment on tourmente, on persécute, on extermine quelquefois des hommes que l'on pourroit, peut-être, ramener par la douceur, & pour qui l'on devroit sentir la plus tendre commisération. Pareillement, on n'a guere de pitié pour ceux qui, par leur faute, sont tombés dans l'infortune, tandis qu'on devroit les plaindre d'être ainsi constitués. Les égaremens des hommes viennent de leurs tempéramens, de leur ignorance, de leur éducation, de leurs passions indomtées, de leur inadvertance, de leur étourderie; aux yeux de l'homme de bien le méchant, qu'il est forcé d'éviter, est bien plus digne de pitié que de haine, vu qu'il travaille incessamment à se rendre malheureux.

CHAPITRE IX.

De la bienfaisance.

C'est violer le Pacte Social, c'est être injuste, que de négliger ou de refuser de faire du bien, quand on le peut, aux êtres avec lesquels on vit en société. Tout est échange parmi les hommes; la bienfaisance est le moyen le plus sûr d'enchaîner les cœurs; elle est payée par la tendresse, l'estime, l'admiration de ceux qui en éprouvent les effets.

La bienfaisance est une disposition habituelle à contribuer au bien-être de ceux avec qui notre destin nous lie, en vue de mériter leur bienveillance & leur reconnoissance. Ainsi la bienfaisance ne peut pas être désintéressée ou dépourvue de motifs (15). Si tout homme par sa nature desire l'affection de ses semblables, rien de plus naturel & de plus légitime, que d'en prendre les moyens. Il est vrai que les bienfaits ne sont pas toujours payés des sentimens qu'ils devroient naturellement exciter, mais en dépit des ingrats, un être bienfaisant est toujours estimable aux yeux de la Société; ses heureuses dispositions sont applaudies par tous les cœurs sensibles, dont le jugement équitable le venge de l'injustice des autres.

Celui qui vous donne, vous ôte toujours quelque chose, dit un ancien Arabe (16). Tout bienfait donne à celui qui en est l'auteur une supériorité nécessaire sur celui qui le reçoit: *celui*, dit Aristote, *qui fait du bien à quelqu'un, l'aime mieux qu'il n'en est aimé* (17). Chacun craint de trouver dans un bienfaiteur, un maître orgueilleux qui mette un prix trop grand au bien qu'il a pu faire. Voilà, sans doute, pourquoi les ames nobles & fieres refusent souvent les bienfaits, & sont en garde contre des secours qui peuvent leur devenir onéreux. La bien-

(15) „ Qu'est-ce qu'un bienfait? dit Séneque; c'est un acte de „ bienveillance fait pour donner de la joie & pour en recevoir." *Quid est ergo beneficium? benevola actio, tribuens gaudium, capiensque tribuendo. Voyez* SENEC. DE BENEF. *lib. I. cap.* 5 & 6.

(16) *Voyez Sentent. Arab. in Erpenii grammatica.*

(17) Montagne ajoute que „ celui à qui il est dû, aime mieux „ que celui qui doit; & tout ouvrier aime mieux son ouvrage „ qu'il n'en seroit aimé, si l'ouvrage avoit du senïment." *Voyez Essais de Montagne liv. II. ch.* 8. nous reviendrons sur ce principe, en parlant de l'ingratitude & de l'affection paternelle, qui est plus commune que la piété filiale.

faiſance eſt un art ſouvent très-difficile; il conſiſte à ménager la délicateſſe de ceux qui en ſont les objets: on rougit très-ſouvent des bienfaits qu'on reçoit, parce qu'on les regarde comme des chaînes, comme des engagemens à la ſervitude (18). Les bienfaits accompagnés de hauteur, révoltent ceux qui les reçoivent & ne font que des ingrats. C'eſt très-ſouvent la faute du bienfaiteur, s'il ne trouve pas dans les cœurs les ſentimens qu'il prétend y faire éclore. On ne reçoit un bienfait avec reconnoiſſance, que lorſqu'on a la confiance que le bienfaiteur ne s'en prévaudra pas pour faire ſentir ſa ſupériorité d'une façon incommode à l'amour propre. Les bienfaits dont l'objet eſt d'aſſervir, ſont des inſultes & des outrages, & dès-lors ſont de nature à déplaîre à tout homme qui veut conſerver ſa liberté. Les ames baſſes & vénales ſont prêtes à recevoir à toutes mains; mais l'homme de bien, qui a la conſcience de ſa propre valeur, ne peut conſentir à perdre le droit de s'eſtimer; il ne reçoit des bienfaits, que lorſqu'il eſt aſſuré de pouvoir les payer par ſa reconnoiſſance. Il n'y a que l'homme ſenſible & vertueux qui ſache vraiment obliger; il n'y a que l'homme ſenſible qui ſoit vraiment reconnoiſſant. *Il faut*, diſoit Chilon, *oublier le bien qu'on fait aux autres, & ne ſe reſſouvenir que de celui que l'on reçoit.*

La bienfaiſance exercée ſans choix, eſt ſouvent moins une vertu qu'une foibleſſe; pour être eſtimable, elle doit être réglée par la juſtice & la prudence. Faire du bien aux méchants, c'eſt

(18) *Beneficium accipere, libertatem vendere eſt*, diſoient les Anciens.

c'est être dupe, c'est les confirmer dans leur méchanceté. Faire du bien à des insensés, c'est leur faire un mal réel, c'est les entretenir dans leurs dispositions nuisibles. La bienfaisance de l'homme foible ne fait que des ingrats; on se croit dispensé de lui savoir gré de ce qu'il n'a pas la force de refuser. L'homme bienfaisant par foiblesse, mérite plus la pitié que l'estime des honnêtes gens, & devient la proie des frippons (19).

Pour être juste, la bienfaisance doit se proposer le bien public, & récompenser la vertu: le vice & la méchanceté méritent-ils un salaire? *Ne répands pas*, dit Phocylide, *les bienfaits sur les méchants, car ce seroit de la semence sur la mer.*

Des bienfaits versés sans choix, des faveurs accordées à des hommes indignes, sont des injustices réelles dont l'effet est de décourager le mérite & les talens nécessaires au bonheur de la vie sociale. En comblant de faveurs des hommes vils & rampants, en répandant les trésors de l'Etat sur des Citoyens inutiles ou pervers, un Prince n'est nullement bienfaisant; il est injuste envers son peuple dont il récompense les ennemis à ses dépens.

La bienfaisance doit-elle s'étendre jusqu'à ceux qui nous ont fait du mal à nous-mêmes? La plus noble des vengeances est, sans doute, celle qui nous porte à faire du bien à ceux

(19) Plutarque reproche à Nicias „ d'avoir été toujours prêt à „ donner aux méchants, qui ne songeoient qu'à mal faire, & aux „ bons, qui étoient dignes de ses libéralités. En un mot, sa „ foiblesse étoit un fond sûr pour les méchants, & son humanité „ pour les gens de bien". *Voyez* PLUT. VIE DE NICIAS. Celui à qui un homme foible a fait du bien, se félicite communément d'avoir *attrappé* son bienfaiteur.

dont nous avons lieu de nous plaindre; elle eſt propre à changer le cœur d'un ennemi. Eſt-il rien de plus ſatisfaiſant que d'exercer ſon empire ſur celui même qui nous a marqué du mépris? Eſt-il rien qui marque plus de grandeur & de vraie force dans l'ame, que de montrer à ſon ennemi qu'il n'a pas le pouvoir de la troubler? *Ne point ſe venger d'un ennemi*, dit Plutarque, *quand on en trouve l'occaſion, eſt une preuve d'humanité; mais avoir pitié de lui quand il eſt tombé dans l'adverſité, lui donner les ſecours qu'il demande, eſt la marque la plus grande de bienveillance & de générosité.* (20)

La bienfaiſance n'eſt point l'apanage excluſif de la puiſſance, du crédit, de la grandeur, de l'opulence: tout citoyen vertueux peut être bienfaiſant dans la ſphere où le ſort l'a placé. On ſert utilement la patrie par ſes vertus, par ſes talens, par ſes lumieres, par ſon travail: le Sage qui éclaire ſes concitoyens, le ſavant & l'artiſte habile, le cultivateur laborieux, méritent de l'eſtime & de l'amour; ils peuvent avec juſtice ſe flatter d'être des bienfaiteurs de leur pays.

Ce que l'on nomme *Eſprit Public* eſt la bienfaiſance appliquée à la Société en général. Une ſage politique devroit l'exciter, ſur-tout dans les cœurs des riches & des grands, qui trouveroient dans la gloire & dans des diſtinctions honorables, la récompenſe d'un emploi de leur fortune, préférable, ſans doute, aux folles dépenſes qui n'ont pour objet que le luxe & la vanité. L'eſprit public, ou la bienfai-

(20) *Voyez Plutarque, de l'utilité des ennemis. Releve*, dit Phocylide, *la bête de ſomme de ton ennemi, ſi elle eſt tombée dans le chemin.* Voyez Phocylid. Carm. Vers. 133.

ſance étendue ſur toute une nation, annonce un bon Gouvernement & des Citoyens empreſſés de mériter l'eſtime de leurs concitoyens; ces diſpoſitions font voir que chacun prend à cœur le bien-être de ſon pays.

Mais nous verrons bientôt que la bienfaiſance doit être accompagnée de modeſtie; il vaut mieux, dit-on, donner que recevoir; donner eſt en effet une marque de pouvoir ou de ſupériorité, au lieu que recevoir eſt un ſigne de foibleſſe ou d'infériorité. La reconnoiſſance, ſuivant la force du mot, eſt l'aveu de ſa dépendance & de la puiſſance du bienfaiteur. Il faut donc que le bienfaiteur ménage la délicateſſe des hommes, s'il veut mériter leur affection & leur reconnoiſſance. Quiconque par ſa conduite annonce du mépris à ceux qu'il oblige, ſe paie de ſes propres mains. L'homme arrogant révolte; & dès-lors il n'eſt pas un être bienfaiſant. S'applaudir intérieurement du bien que l'on fait aux hommes, eſt un ſentiment naturel & légitime; mais leur faire ſentir ſa ſupériorité, c'eſt les affliger ſenſiblement.

La libéralité eſt une ſuite de la bienfaiſance; elle conſiſte à faire part des biens de la fortune à ceux qui en ont beſoin. Elle doit être réglée par l'équité, la prudence & la raiſon. Une libéralité ſans choix ſe nomme prodigalité; elle eſt, comme on verra bientôt, un vice & non pas une vertu.

La généroſité eſt encore un effet de la bienfaiſance. Elle conſiſte à faire le ſacrifice d'une partie de nos droits, en vue du bien-être de la Société ou de ceux à qui nous voulons donner des marques de notre bienveillance.

Cette, disposition si noble, qui semble nous détacher de nous-mêmes, de nos intérêts les plus chers, quelquefois même de la vie, a pour motif un grand amour des hommes, un desir ardent de leur plaire, un grand enthousiasme pour la gloire, sans même pouvoir se flatter d'en jouir. Les Codrus, les Curtius, les Decius étoient des hommes généreux, enivrés de l'amour de leur pays, au point de courir à une mort assurée, dans l'espérance d'être admirés & chéris par leurs concitoyens.

On demandera, peut-être, qu'elle est la mesure de la bienfaisance, de la libéralité, de la générosité. Elle est fixée par l'équité, qui nous dit que nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous. Mais d'un autre côté, cette même équité nous montre, que nous ne pouvons justement exiger de la bienfaisance ou de la générosité des autres que les sacrifices que nous ferions pour eux.

La bienfaisance, la libéralité, la générosité, pour être bien réglées, doivent avoir pour objet primitif les personnes qui ont les rapports les plus intimes avec nous; ces dispositions sont des dettes quand il s'agit de la Patrie, de nos Parents, de nos Proches, de nos Amis sinceres; elles sont des actes de bienveillance, d'humanité, de pitié, quand elles nous portent à secourir des indifférents, des inconnus, des personnes avec lesquelles nous ne sommes liés que foiblement; elles sont des marques de grandeur d'ame qnand elles s'étendent à ceux dont nous avons à nous plaindre. „ La méchanceté de „ l'homme, disoit Dion suivant Plutarque, „ quoique difficile à déraciner, n'est pourtant „ d'ordinaire ni si farouche ni si rebelle qu'el-

„ le ne se corrige & ne s'adoucisse enfin, lors-
„ qu'elle est vaincue par des bienfaits réitérés.
„ (21)"

En un mot, la bienfaisance est de toutes les vertus la plus propre à rendre l'homme cher à ses semblables & content de lui-même. Ainsi nous finirons cet article par l'avis de Polybe à Scipion, qu'il exhortoit à ne point rentrer chez lui sans s'être fait un ami par ses bienfaits. „ Par-tout, dit Séneque, où l'on rencontre un „ homme, on peut exercer la bienfaisance". (22)

CHAPITRE X.

De la Modestie. De l'Honneur. De la Gloire.

LA Modestie est une vertu qui consiste à ne point se prévaloir de ses talens & de ses vertus d'une façon désagréable pour ceux avec qui nous vivons. Un jugement trop favorable de nous-mêmes, offense nos semblables qui, voulant juger librement de nos actions, ne souffrent qu'avec peine que l'on s'assigne à soi-même dans leur opinion un rang ou des récompenses qu'ils n'ont point décernés.

POUR sentir que la Modestie est fondée sur la justice, il suffit que chacun ait éprouvé à quel point la Société se trouve fatiguée par ces hommes superbes & vains, qui ne semblent

(21) Voyez. PLUT. DANS LA VIE DE DION.

(22) *Ubicumque Homo est, ibi beneficio locus est.* SENEC. DE VITA BEATA. CAP. 24.

y vivre que pour faire essuyer aux autres leurs mépris insultants; ou par ces personnages ridicules qui, sans cesse occupés de leur mérite réel ou prétendu, font essuyer aux autres l'ennui de leur *Egoïsme* impertinent. D'ailleurs un être sociable doit se connoître, sentir qu'il a des imperfections & des défauts, se juger avec équité, & réprimer par cette considération les mouvemens d'orgueil qui s'élevent en lui lorsqu'il se compare aux autres. La conscience de nos propres défauts est un remede assuré contre la trop haute opinion que nous avons de nous-mêmes.

NUL homme qui a la juste confiance d'avoir de la vertu, de la probité ou des talens, ne peut se mépriser lui-même; ce sentiment, s'il étoit possible, seroit injuste. Toutes les fois que l'homme a la conscience d'avoir bien fait, de posséder des qualités estimables, ou des talens utiles, il acquiert le droit de s'applaudir, & de sentir les droits qu'il a sur l'estime des autres: mais il perdroit ces droits s'il se croyoit autorisé à leur nuire; il déplairoit & blesseroit véritablement, s'il montroit de la hauteur & du mépris à des êtres essentiellement épris d'eux-mêmes, jaloux de leur égalité, & qui jamais ne reconnoissent qu'à regret la supériorité des autres.

LA Modestie seule est capable de désarmer l'envie, qui souvent rend les hommes très injustes. Tout homme vraiment grand, ou qui montre des talens extraordinaires, s'annonce dans la Société comme un Maître dont chacun redoute la supériorité. Voilà, sans doute, la cause de l'aversion & de la jalousie trop communes que font éclore les grands talens, dont

l'éclat offusque les esprits médiocres (23). C'est par la Modestie que l'on peut ramener les hommes à l'équité, & leur faire oublier la disproportion que les vertus ou le génie mettent entre eux & les êtres les plus distingués de leur espece.

L'ON craint naturellement les Princes, les Grands & les Puissants de la terre; pour les aimer on exige qu'ils descendent de leur rang & se mettent à niveau des autres; il est de la nature de l'homme de redouter ceux qui lui semblent plus grands & plus forts que lui, parce qu'ils lui rappellent à tout moment sa bassesse ou sa médiocrité.

TOUT être vraiment sociable doit se prêter à la foiblesse des hommes; s'il veut mériter leur amour & leur estime, il doit être modeste, & résister aux mouvemens d'un amour-propre qui lui attireroit de la haine ou du mépris, au lieu de l'affection & de l'estime qu'il est fait pour attendre. L'homme vertueux doit desirer la bonne opinion de ses semblables, mais la réflexion lui prouve que ses vues seroient frustrées si par son arrogance, son orgueil & sa présomption, il affligeoit les êtres dont il veut mériter l'amour.

ON voit donc que le desir de l'estime & l'amour de la gloire, guidés par la raison, sont compatibles avec la modestie, qui, loin d'ôter leur prix au mérite & à le vertu, les rendent bien plus propres à toucher les cœurs des hommes. Celui qui a la conscience de sa propre

(23) *Urit enim fulgore suo, qui prægravat artes*
Infra se positas.

HORAT. EPIST. I. LIB. II. VERS. 13.

valeur, attend en paix qu'on lui rende justice; celui qui n'est point sûr de son propre mérite, se croit obligé d'en avertir les autres, & par une sotte vanité ne s'attire le plus souvent que des mépris.

Un amour-propre inquiet, un orgueil insensé, une hauteur peu raisonnée, annoncent de la foiblesse & de la défiance de son propre mérite. La vertu réelle, les vrais talens, la grandeur d'ame, l'honneur véritable, sont tranquilles sur leurs droits.

L'*Honneur* est le droit légitime que nous avons acquis par notre conduite & sur l'estime des autres & sur notre propre estime. L'homme n'a le droit de prétendre à l'estime de la Société, que lorsqu'il en est un membre utile. Il n'a le droit de s'estimer ou de s'applaudir lui-même, que lorsqu'il est assuré d'avoir mérité l'estime de ses semblables. Ainsi l'homme d'honneur (qui jamais ne peut être distingué de l'honnête homme) ne peut être déshonoré que lorsque, changeant de conduite, il se prive du droit à l'estime des autres, & à sa propre estime; sans cela il peut bien être noirci par la calomnie & déchiré par l'envie; des circonstances malheureuses pourront pour un temps ternir sa réputation; mais il ne perdra jamais le droit de s'estimer lui-même, que nul pouvoir sur la terre ne pourra lui ravir.

Ce que le préjugé décore du nom d'Honneur, n'est le plus souvent qu'un orgueil inquiet, une vanité chatouilleuse, une présomption de ses droits incertains sur l'estime publique. Des gens d'honneur de cette espece sont toujours *sur le qui vive*; ils craignent qu'un mot, qu'un geste ne leur ravisse un honneur chimérique; & pour montrer leur droit à l'esti-

me publique, vous les verrez ſouvent commettre des crimes & des meurtres pour mettre leur honneur à couvert. C'eſt ſur de pareilles notions que ſe fonde l'uſage barbare des combats ſinguliers qui, bien-loin de déshonorer aux yeux des Nations qui ſe diſent raiſonnables & civiliſées, font eſtimer comme gens d'honneur ceux qui commettent de pareils attentats. Le véritable Honneur ne ſe détruit point par un affront, & ne ſe rétablit point par un aſſaſſinat. Un homme ne peut être bleſſé dans ſon honneur que par lui-même. Le courage eſt une foibleſſe, quand il ne peut rien ſupporter. L'Honneur réel ne peut conſiſter que dans la vertu; la vertu ne peut être ni cruelle ni ſanguinaire; elle eſt paiſible, elle eſt douce, elle eſt juſte, patiente & modeſte; elle n'eſt point arrogante & ſuperbe, parce qu'elle ſe rendroit odieuſe ou mépriſable.

Cicéron nous apprend que Socrate maudiſſoit ceux qui avoient ſéparé l'utile de l'honnête, & regardoit cette diſtinction comme la ſource de tous les maux. (24)

Les anciens Philoſophes appelloient *honnête* ce que nous appellons bon, juſte, louable, utile à la Société. En effet, ce qui porte ces caracteres eſt honnête, ou ſuivant la force du mot, mérite d'être honoré. Cela poſé, la vertu ſeule eſt honorable, & l'honnête homme ne doit jamais être diſtingué de l'homme d'honneur. D'un autre côté, les mêmes Philoſophes appelloient *honteux* ce que nous nommons mauvais ou nuiſible à la Société. D'après ce prin-

(24) Voyez Cicero de legibus lib. I, cap. 12. Idem de officiis lib. III. cap. 3.

cipe une vengeance féroce, un homicide, bien-loin d'être des actions honorables, devroient couvrir de honte & d'infamie celui qui s'en rend coupable.

TACITE remarque que *le mépris de la gloire conduit au mépris de la vertu* (25) Le desir de l'estime & de la réputation est un sentiment naturel que l'on ne peut blâmer sans folie: c'est un motif puissant pour exciter les grandes ames à s'occuper d'objets utiles au genre humain. Cette passion n'est blâmable, que lorsqu'elle est excitée par des objets trompeurs, ou lorsqu'elle emploie des moyens destructeurs de l'ordre social (26).

„ NOUS ne devons pas, dit Antonin, desirer les louanges de la multitude; nous ne „ devons ambitionner que celles des personnes „ qui vivent conformément à la Nature." La Gloire a été bien définie *la Louange des bons*, c'est-à-dire, de ceux qui jugent bien, & qui méritent eux-mêmes d'être loués: il n'y a que la vertu qui mérite l'estime des gens de bien; & la vertu ne consiste que dans des dispositions utiles au bonheur de notre espece. La gloire n'est donc faite que pour ceux qui font de très-grands biens aux hommes; elle n'est aucunement destinée à ceux qui les détruisent. Combien de prétendus grands hommes sont dégradés aux yeux de ceux qui se sont fait des idées vraies de la gloire! Mais les grands crimes en

(25) *Contempta famâ, contemni virtutes.* ANNAL. LIB. IV. CAP. 38. IN FINE.

(26) „ L'Honneur, dit Platon, est une jouissance divine." Voyez PLATO DE LEGIBUS LIB. V. „ La gloire, dit Cicéron, est la vraie „ récompense de la vertu; il n'y a rien de plus propre à exciter „ les hommes d'un génie supérieur aux actions honnêtes." Voyez CICER. IN CONSOL.

imposent tellement à l'imagination du vulgaire, qu'il honore très-souvent des forfaits détestables; il met au rang des Dieux, des monstres qui ne méritent pas d'être regardés comme des hommes! Le préjugé enivre tellement les Peuples, qu'ils admirent ceux même dont ils éprouvent les fureurs. L'admiration que l'on montre à des Héros de cette espece, annonce de la noirceur, de la bassesse ou de la stupidité.

Un Conquérant s'imagine que ses exploits le conduiront à la gloire; il commence par voler des Provinces & des Royaumes, & pour parvenir à un but si honnête, il ruine ses propres Etats; il immole ses propres Sujets, pour avoir l'avantage d'exterminer ceux des autres! Dans un Héros de cette trempe la raison ne peut voir qu'un furieux, un brigand, un malheureux sans honneur & sans gloire. Le sage Plutarque a remarqué très-bien, que le surnom de *Juste*, qu'il appelle *très-royal & très-divin*, donné au bon Aristide, n'a été nullement ambitionné par les grands Rois." Ils ont, dit-il, bien
„ mieux aimé être appellés *poliorcetes*, preneurs
„ de villes; *Cerauni*, foudres de guerre, *Ni-*
„ *canors* ou vainqueurs; quelques-uns même
„ ont pris plaisir à se voir donner les noms
„ *d'aigles* & de *vautours*, préférant ainsi le
„ vain honneur de ces titres, qui ne marquent
„ que la force & la puissance, à la solide gloire
„ de ceux qui marquent la vertu" (27).

Un Conquérant estimable est celui qui se

(27) Voyez PLUTAR. VIE D'ARISTIDE. A ces fléaux de l'antiquité l'histoire moderne peut opposer des Richard *cœur de lion*, des Robert *le diable*, & la troupe des Princes qui ont mérité le surnom de *Grand*, par les grands maux qu'ils ont faits à leurs propres Nations & à celles qui ont eu le malheur d'exercer leurs grandes ames.

dompte lui-même & qui sait mettre un frein à ses passions. On prétend que la Morale n'est point faite pour les Héros. Dans ce cas, un Héros n'est qu'une bête féroce qui n'est faite ni pour vivre avec des hommes ni pour les gouverner. Ceux qui ont la bassesse de louer ces prétendus grands hommes, dont la gloire consiste à écraser les Nations sous le char de la victoire, les encouragent au crime, & méritent d'être, comme eux, dévoués à l'infamie.

CHAPITRE XI.

De la Tempérance. De la Chasteté. De la Pudeur.

Les passions sont des effets naturels de l'organisation des hommes, & des idées qu'ils se font ou qu'on leur donne du bonheur: mais si l'homme est un être raisonnable & sociable, il doit avoir des idées vraies de son bien-être, & tacher de l'obtenir par des voies compatibles avec les intérêts de ceux auxquels la Société l'unit. Un inconsidéré qui suit les impulsions aveugles de ses passions, n'est ni un être intelligent, ni un être sociable & doué de raison. L'être intelligent est celui qui prend de justes mesures pour obtenir son bonheur; l'être sociable est celui qui concilie son bien-être avec celui de ses semblables; l'être raisonnable est celui qui distingue le vrai du faux, l'utile du nuisible, & qui sait qu'il doit mettre un frein à ses desirs. L'homme n'est jamais ce qu'il doit être, s'il ne montre de la retenue dans sa conduite.

La Tempérance est dans l'homme l'habitude de contenir les desirs, les appétits, les passions nuisibles, soit à lui-même soit aux autres. Cette vertu, de même que toutes les autres, est fondée sur l'équité. Que deviendroit une société dans laquelle chacun se permettroit de suivre ses fantaisies les plus déréglées? Si chacun pour son intérêt souhaite que ses associés résistent à leurs caprices, il doit reconnoître que les autres ont droit d'exiger qu'il contienne les siens dans les bornes prescrites par l'intérêt général.

D'un autre côté si, comme on l'a dit plus haut, l'homme isolé lui-même doit, en vue de sa conservation & de son bonheur durable, refuser de satisfaire ses appétits désordonnés, il y est encore plus obligé dans la vie sociale, où ses actions influent sur un grand nombre d'êtres qui réagissent sur lui-même. Si les excès du vin sont capables de nuire à tout homme qui s'y livre, ils lui nuiront encore bien plus dans la Société, où ces excès l'exposent au mépris, & peuvent en troublant sa raison le porter à des actions punissables par les loix.

Quelques Moralistes séveres, pour rendre l'homme tempérant, lui ont prescrit un divorce total avec tous les plaisirs, & même lui ont ordonné de les haïr, de les fuir. Des maximes si dures mettroient l'homme dans une guerre continuelle contre sa propre nature, & sembleroient se proposer d'en faire un Misanthrope ennemi de lui-même, & désagréable à la Société.

Les appétits de l'homme doivent être, sans doute, réglés par la raison; tout lui prouve qu'il est des plaisirs dont il doit se priver pour

ſon propre avantage, & cela par la crainte des conſéquences, ſouvent terribles, qu'ils pourroient avoir pour lui-même & pour ſes aſſociés. C'eſt contre les ſéductions des plaiſirs de cette eſpece, que l'être ſociable doit ſe mettre en garde; c'eſt contre des paſſions injuſtes & criminelles, qu'il doit apprendre à combattre ſans ceſſe, afin de contracter l'habitude d'y réſiſter.

L'Habitude en effet nous rend faciles des choſes qui d'abord nous paroiſſoient impoſſibles (28). Un des principaux objets de l'éducation devroit être d'accoutumer de bonne heure les hommes à réſiſter aux impulſions inconſidérées de leurs deſirs, par la crainte des effets qui peuvent en réſulter.

La Tempérance a pour principe la crainte de déplaire aux autres & de ſe nuire à ſoi-même: cette crainte, rendue habituelle, ſuffit pour contrebalancer les efforts des paſſions qui peuvent nous ſolliciter au mal. Tout homme qui ne ſeroit point ſuſceptible de crainte, ne pourroit guere réprimer les mouvemens de ſon cœur. Nous voyons que les hommes exempts de crainte par le privilege de leur état, ſont communément les plus nuiſibles à la Société. Une crainte juſte & bien fondée des êtres qui nous environnent, & dont nous ſentons le beſoin pour notre propre félicité, conſtitue l'homme vraiment ſociable, & lui fait un devoir de la tempérance. C'eſt par elle qu'il s'habitue à réprimer les effervescences ſubites de la colere ou de la haine pour les objets qui mettent quelques obſtacles à ſes deſirs. C'eſt par elle qu'il

(28) *Graviſſimum eſt imperium conſuetudinis.*

Publius Syrus.

apprend à se refuser aux plaisirs déshonnêtes, c'est-à-dire, qui le rendroient odieux ou méprisable à la Société. C'est par elle qu'il résiste aux séductions de l'amour, cette passion qui produit tant de ravages parmi les hommes.

La Chasteté, qui résiste aux desirs déréglés de l'amour, est une suite de la tempérance ou de la crainte des effets de la volupté. La passion naturelle qui porte un sexe vers l'autre, est une des plus violentes dans un très-grand nombre d'hommes; mais l'expérience & la raison font connoître les dangers de s'y livrer. Les loix de presque toutes les Nations, les opinions de la plupart des Peuples policés, conformes en ce point à la Nature & à la droite Raison, ont mis des entraves à l'amour déréglé, pour prévenir les désordres qu'il causeroit dans la Société. C'est d'après les mêmes idées que la continence absolue, le célibat, le renoncement total aux plaisirs même légitimes de l'amour, ont été admirés comme des perfections, comme les efforts d'une vertu surnaturelle.

Les pensées enflamment les desirs, échauffent l'imagination, donnent de l'activité à nos passions. D'où il suit que la tempérance nous prescrit de mettre un frein même à nos pensées, de bannir de notre esprit celles qui peuvent nous rappeller des idées déshonnêtes, capables d'irriter nos passions pour les objets dont l'usage nous est interdit. Il est certain qu'en méditant sans cesse le plaisir qu'un objet peut nous causer ou que l'imagination nous exagere, nous ne faisons qu'attiser nos desirs, leur donner de nouvelles forces, les rendre habituels, les changer en des besoins impérieux

que l'on ne peut domter. *La Tempérance*, dit Démophile, *est la vigueur de l'ame.* Elle suppose la force, qui mérita toujours la considération des hommes.

Ces réflexions, confirmées par l'expérience, nous doivent découvrir l'utilité de la *Pudeur*. On peut la définir, la crainte d'allumer en soi-même ou dans les autres des passions dangereuses, par la vue des objets capables de les exciter.

Quelques penseurs ont cru que le sentiment de la pudeur n'avoit pour base que le préjugé, les conventions des hommes, les usages des peuples policés. Mais en regardant la chose de près, on sera forcé de reconnoître que la pudeur est fondée sur la raison naturelle, qui nous montre que si la volupté & la débauche sont capables de produire des ravages dans la Société, il est évidemment démontré que l'intérêt de la Société demande que l'on voile avec soin les objets faits pour éveiller des desirs criminels. Si l'on nous cite l'exemple des Sauvages qui vont tout nuds, & qui n'ont aucune idée de la pudeur, nous dirons que les Sauvages sont des hommes que leur raison peu cultivée ne doit aucunement faire prendre pour modeles. L'impudent Diogene lui-même disoit que *la pudeur est la couleur de la vertu.*

Par la même raison la Tempérance, qui met un frein à nos pensées & à nos actions, nous prescrit d'en mettre à nos paroles, nous interdit les discours déshonnêtes, condamne ces écrits obscenes dont l'effet nécessaire est d'allarmer la pudeur, de présenter des images lascives, capables d'allumer les passions des hommes.

Ce

Ce fut évidemment pour habituer les hommes à la tempérance que le Cynisme & le Stoïcisme ont engagé leur sectateurs à se priver des plaisirs & des commodités de la vie. Sur le même principe Pythagore prescrivit un silence rigoureux à ses disciples. Enfin c'est pour affoiblir les passions des hommes que quelques Religions ont prescrit des abstinences, des jeûnes, des mortifications, dont le but étoit visiblement d'habituer à la tempérance, d'accoutumer à se priver des choses capables d'enflammer les passions. Si ces préceptes ont été quelquefois outrés par quelques Législateurs bizarres, ils partoient au moins d'un principe raisonnable. La Médecine ne nous montre-t-elle pas dans la diete ou le jeûne, le remede le plus sûr contre un grand nombre de maladies ? L'abstinence totale du vin, ordonnée par l'Alcoran, si elle étoit plus fidelement observée, exempteroit les Musulmans d'un grand nombre d'accidens auxquels l'ivrognerie si commune expose les habitants de nos contrées.

Les vertus portées à l'excès cessent d'être des vertus, & deviennent des folies : les idées de perfection, poussées trop loin, sont fausses dès qu'elles nous invitent à nous détruire; elles sont alors des effets de l'orgueil qui prétend s'élever au dessus de la nature humaine, ou d'une imagination en délire. La vraie Tempérance est accompagnée de la *modération* qui nous fait éviter les excès en tous genres. La vraie Morale, toujours guidée par la raison & la prudence, prescrit à l'homme de vivre suivant sa nature & de ne point prétendre s'élever au dessus d'elle: elle sait que des préceptes trop rigoureux sont inutiles pour le

plus grand nombre des mortels, & ne tendent qu'à faire des enthousiastes orgueilleux ou des fourbes hyprocrites. Les Joghis ou pénitents de l'Inde sont des fourbes, & non des hommes tempérants. Le fanatique qui fait consister la perfection à s'affoiblir, ou à se détruire peu-à-peu, devient un membre inutile de la Société.

CHAPITRE XII.

De la Prudence.

L'HOMME en Société est obligé de concerter ses mouvemens avec ceux des êtres qui l'entourent; il a besoin de leur assistance, de leur affection, de leur estime, & il doit prendre les moyens de se les concilier. Voilà ce qui constitue la *Prudence*, que l'on met communément au nombre des vertus. La Prudence n'est que l'expérience & la raison appliquées à la conduite de la vie. On peut la définir, l'habitude de choisir les moyens les plus propres à nous concilier la bienveillance & les secours des autres, & de nous abstenir de ce qui peut les indisposer. L'expérience, fondée sur la connoissance des hommes, nous rend prudents, c'est-à-dire, nous indique comment il faut agir pour leur plaire, & ce qu'il faut éviter pour ne pas perdre leur attachement ou leur estime, dont nous avons un besoin continuel.

LA justice est la base de la Prudence, comme de toutes les autres vertus; perpétuellement exposés à souffrir impatiemment des imprudences, des étourderies, des défauts & des capri-

ces des autres, nous sommes forcés d'en conclure qu'une conduite qui nous déplait en eux, doit nécessairement leur déplaire en nous, & nuire aux sentimens que nous voulons éprouver de leur part.

La circonspection qui, suivant la force du mot, consiste à *regarder autour de soi*, à faire attention aux êtres qui nous environnent, est une qualité nécessaire à quiconque veut vivre en Société. L'étourdi semble oublier qu'il est avec d'autres hommes dont il doit respecter les droits, ménager l'amour-propre, mériter la bienveillance; il agit comme un insensé qui, les yeux fermés, se précipiteroit dans une foule où il heurteroit tous ceux qu'il trouveroit sur son chemin, sans songer qu'il est lui-même exposé aux coups de ceux dont il provoque la colere.

Telle est communément la position du méchant; armé contre tous, il s'expose aux coups de tous. L'imprudence, l'inadvertence, l'étourderie, fruits ordinaires de la légéreté, de la dissipation, de la frivolité, sont des sources de désagrémens.

L'Homme sociable est fait pour réfléchir, pour s'observer lui-même & pour songer aux autres. Si le bonheur est un objet qui mérite notre attention, il suit que chacun de nous a le plus grand intérêt d'être à ce qu'il fait, de penser ses démarches, d'examiner si la route qu'il tient peut le conduire au but qu'il se propose. Le tumulte des plaisirs, la dissipation continuelle, une vie trop agitée, sont des obstacles au développement de la raison humaine. La frivolité, la légéreté, l'incurie, sont des dispositions fâcheuses en ce qu'elles nous empêchent

d'accorder aux objets les plus intéressants pour nous, des momens que nous ne croyons dus qu'au plaisir. Voilà la source véritable de la plupart des maux qui troublent notre vie. Beaucoup d'hommes demeurent dans une enfance perpétuelle, & meurent sans être jamais parvenus à l'âge de maturité; la gravité des mœurs y paroît ridicule & déplacée; personne n'est sérieusement occupé de ce qu'il fait; personne ne s'embarrasse des objets les plus nécessaires à sa félicité durable; chacun ne songe qu'à se procurer des amusemens passagers, sans travailler à fonder un bien-être solide.

„ LA gravité, dit un illustre Philosophe, „ est le rempart de l'honnêteté publique; aussi „ le vice commence par déconcerter celle-là, „ afin de renverser plus sûrement celle-ci." (29) La gravité dans les mœurs est une attention sur soi, fondée sur la crainte de faire par inadvertence des actions capables d'indisposer les êtres avec qui nous vivons. Cette sorte de gravité est le fruit de l'expérience, ou d'une raison exercée; elle convient à tout être vraiment sociable qui, pour mériter la bienveillance des autres, doit mesurer sa conduite, ses discours, & montrer par son maintien même qu'il prête l'attention nécessaire aux objets qui le méritent. La gravité devient ridicule & se change en pédanterie quand, fondée sur une vanité puérile, elle n'a pour objet que des minuties qu'elle traite avec importance; alors elle est méprisable, parce qu'elle exige du respect pour des choses peu dignes d'occuper des êtres raisonnables. La gravité décente &

(29) Mr. Diderot. Encyclopédie, art. *Gravité*.

convenable est celle qui fait respecter des objets vraiment importants pour la Société, & qui montre que nous nous respectons nous-mêmes ainsi que nos associés; elle est alors fondée sur la prudence, ou sur la juste crainte de perdre la bonne opinion de ceux avec qui nous avons des rapports.

DANS le langage ordinaire rien de plus commun que de confondre la prudence avec la finesse; la ruse, avec l'art, souvent blâmable, de parvenir à ses fins. La vraie Prudence est le choix des moyens nécessaires pour nous rendre heureux dans le monde. Ulysse étoit un fourbe, sans être un homme prudent.

CHAPITRE XIII.

De la Force, de la Grandeur d'Ame, de la Patience.

LES Moralistes, tant anciens que modernes, ont fait une Vertu de *la Force*. Les uns ont désigné sous ce nom la valeur guerriere, le courage qui fait braver les dangers & la mort quand il s'agit des intérêts de la Patrie. Cette disposition est, sans doute, utile & nécessaire; par conséquent elle est une vertu, quand elle a véritablement pour but la justice, la conservation des droits de la Société, la défense de la félicité publique. Mais la Force n'est plus une vertu quand elle cesse d'avoir la justice pour base, quand elle nous fait violer les droits des hommes, quand elle se prête à l'injustice. Le courage ou la force d'un Romain

que nous trouvons qualifié de vertu par excellence, n'étoit qu'un attentat contre les droits les plus ſaints de tous les Peuples de la terre. C'eſt ſous ce point de vue qu'un Ecrivain célebre a dit avec raiſon, que *le courage n'eſt point une vertu, mais une qualité heureuſe commune aux ſcélérats & aux grands hommes* (30). Caton a dit dans le même eſprit *qu'il y a bien de la différence entre eſtimer la vertu & mépriſer la vie* (31).

La Force eſt, ſuivant les Stoïciens, la vertu qui combat pour la juſtice. D'où l'on voit qu'elle n'eſt aucunement la vertu des Conquérants & de tant de Héros célébrés dans l'hiſtoire. La Force de l'homme de bien eſt la vigueur de l'ame affermie dans l'amour de ſes devoirs, & inviolablement attachée à la vertu. C'eſt une diſpoſition habituelle & raiſonnée à défendre les droits de la Société & à lui ſacrifier ſes intérêts les plus chers. Les ames bien pénétrées de l'amour du bien public, ſont ſuſceptibles d'un enthouſiaſme heureux, d'une paſſion ſi forte, qu'elle les tranſporte au point de s'oublier elles-mêmes: des cœurs bien épris du deſir de la gloire ne voient rien que cet objet, & s'immolent pour l'obtenir; la crainte de l'ignominie a ſouvent plus de pouvoir que la crainte de la mort. Ces diſpoſitions ſont rendues habituelles par l'exemple, par l'opinion publique qui, prêtant des forces continuelles aux

(30) Mr. De Voltaire.

(31) *Voyez Plutarque dans la vie de Pélopidas.* — *Ne tire point l'épée*, dit Phocylide, *pour tuer, mais pour défendre.* Voyez PHOCYLID. CARM. VERS. 29. Plutarque rapporte dans la vie du même Pélopidas, une belle Epitaphe faite en l'honneur de quelques Lacédémoniens qui avoient péri dans un combat: *ceux-ci ſont morts, perſuadés que le bonheur ne conſiſte ni à vivre ni à mourir, mais à faire l'un & l'autre avec gloire.*

imaginations ardentes, les déterminent à des actions qui souvent paroissent surnaturelles.

DANS une Société tous ses membres ne sont point susceptibles de cette ardeur louable & de cette Grandeur d'Ame qui raisonne: la valeur militaire n'est dans le plus grand nombre des soldats que l'effet de l'imprudence, de la légéreté, de la témérité, de la routine. Les idées de bien public, de justice, de Patrie, sont nulles pour la plupart des guerriers; ils sont peu accoutumés à réfléchir sur ces objets trop vastes pour leurs esprits frivoles; ils combattent soit par la crainte du châtiment, soit par la crainte de se déshonorer aux yeux de leur camarades, dont l'exemple les entraîne.

SI la valeur guerriere n'est pas également nécessaire à tous les membres d'une Société, la fermeté, le courage, sont des qualités très-utiles dans tous les états de la vie: la Force morale est une disposition avantageuse & pour nous-mêmes & pour les autres; elle produit *la constance*, *la fermete*, *la grandeur d'ame*, *la patience*. La tempérance, comme on a vu, suppose la force de résister à nos passions, de réprimer les impulsions de nos desirs déréglés. Il faut de la Force pour persévérer dans la vertu qui, dans mille circonstances, semble contraire à nos intérêts du moment.

LA Force, la constance, la fermeté, seront toujours regardées comme des dispositions louables dans les êtres de notre espece. Les femmes elles-mêmes haïssent les lâches, parce qu'elles ont besoin de protecteurs. Nous admirons la force de l'ame quand elle porte à de grands sacrifices; nous n'aimons que les hommes sur la constance & la fermeté desquels nous croyons

pouvoir compter. Par la même raison, la pusillanimité, la foiblesse, l'inconstance nous déplaisent; nous n'aimons à traiter qu'avec des hommes en qui nous supposons un caractere solide, capable de résister aux séductions momentanées qui détournent les autres du but qu'ils se proposent.

Les hommes ont une telle estime pour la Force, qu'ils l'admirent même dans le crime; c'est-là, comme on a vu plus haut, la source de l'admiration que les Peuples ont souvent pour les destructeurs du genre humain. En général, tout ce qui annonce une grande vigueur, une grande fermeté, une grande opiniâtreté, paroît surnaturel au vulgaire qui s'en trouve incapable. Voilà, sans doute, le principe de la vénération qu'excitent en lui les grandes austérités, les genres de vie extraordinaires, les singularités par lesquelles des fanatiques ou des imposteurs s'attirent quelquefois les regards. En un mot, tout ce qui marque de la Force, tant au physique qu'au moral, en impose toujours. *Le monde*, dit Montagne, *ne pense rien utile qui ne soit pénible, la facilité lui est suspecte.* Voilà pourquoi souvent il admire des tours de force qui ne prouvent aucunement la vertu: tels sont, peut-être, les fondemens de la vénération que les anciens & les modernes ont eu pour la Morale austere, & souvent insociable, des Stoïciens.

La Force n'est une vertu que lorsqu'elle est utile, ou lorsqu'elle donne de la consistance aux autres vertus. La Force & la fermeté dans les choses qui ne sont d'aucune utilité, ne prouvent qu'une vanité puérile; la fermeté dans des choses nuisibles ou désagréables aux autres,

vient d'un orgueil coupable & doit attirer le mépris. La vraie Force est la fermeté dans le bien; l'opiniâtreté est la fermeté dans le mal. L'obstination, la roideur dans le caractere, la dureté, une humeur implacable, le défaut d'indulgence, l'impolitesse, sont des vices réels par lesquels des hommes bornés s'imaginent quelquefois se rendre très-estimables: ces dispositions, qui causent & des ravages & des désagrémens dans le monde, partent pour l'ordinaire de présomption & de petitesse. Se rendre à la raison, ne jamais résister à l'équité ou à la sensibilité de son cœur, avoir égard aux conventions & aux usages raisonnables, faire céder son amour-propre à celui des autres, sont des qualités qui nous rendent aimables, & qui montrent bien plus de noblesse & de force qu'une inflexibilité farouche ou qu'une sotte vanité. La vraie Force est celle qui rend inflexible toutes les fois qu'il s'agit de la vertu; pour être louable, elle doit toujours être accompagnée d'une timidité, qui fait craindre de déplaire aux autres, de les blesser, de perdre ses droits sur leur estime & leur amour. Cette sorte de timidité est très-compatible avec le Courage, la Grandeur d'Ame & la Force; elle est, comme celle-ci, la gardienne des vertus (32).

(32) Plutarque dit que „ ceux qui sont les plus craintifs & „ les plus timides pour les loix, sont ordinairement les plus „ vaillants & les plus intrépides contre les ennemis; & ceux „ qui craignent le plus la mauvaise réputation, craignent le „ moins les douleurs, les peines & les blessures. C'est pourquoi „ celui-là a eu grande raison qui a dit, *là où est la peur, là est* „ *aussi la honte.*" Il avoit dit auparavant que les Lacédémoniens avoient des chapelles consacrées *à la peur*, persuadés que la peur est le lien de toute bonne police. Voyez PLUTAR. DANS LA VIE D'AGIS ET DE CLÉOMENE.

La Grandeur d'Ame véritable suppose de la vertu ; sans cela elle ne seroit qu'une vaine présomption. Ce n'est que la juste confiance dans ses facultés qui permet d'entreprendre de grandes choses, sans s'étonner des obstacles si effrayants pour le commun des hommes. La Grandeur d'Ame, fondée sur la conscience de sa propre dignité, met l'homme vertueux au dessus des injures, des affronts & des discours qui troublent & flétrissent tant de cœurs pusillanimes. Suivant Plutarque les Spartiates, si fameux par leur courage, demandoient aux Dieux dans leurs prieres *la force de supporter les injures :* la Grandeur d'Ame les fait pardonner ; supérieure à l'envie, à la médisance, à la calomnie, elle méprise leurs traits impuissants qu'elle sait incapables de la blesser ou de troubler sa sérénité. La Grandeur d'Ame est franche & vraie, parce que fortifiée par la conscience de son mérite, elle ne sent pas le besoin de tromper & de séduire par des ruses ; ce sont de vils moyens qu'elle abandonne à la foiblesse. La Grandeur d'Ame est bienfaisante & généreuse, parce qu'il faut de l'énergie pour sacrifier ses intérêts à ceux des autres.

La Grandeur d'Ame donne aux actions de l'homme inviolablement attaché à la vertu, cette vigueur que l'on regarde comme un désintéressement héroïque. Par elle, comme dit Séneque, „ la mauvaise opinion qu'on donne „ de soi, cause souvent du plaisir, quand c'est „ par une bonne action": La conscience assurée de l'homme de bien le met alors au dessus des jugemens du public, & le dédommage de ses iniquités. Il n'est personne à qui l'homme vertueux ne paroisse plus grand lorsqu'il sup-

Contradiction avec la page 59 définition fausse de la conscience.

porte avec courage les injustices du sort; il semble alors mesurer ses forces contre celles du Destin, & lutter avec lui corps-à-corps. Séneque dit „ qu'il n'est pas de spectacle plus „ grand pour les Dieux & les hommes, que de „ voir l'homme de bien aux prises avec la for- „ tune". Mais ce spectacle (indigne, sans doute, des Dieux, maîtres de la fortune) est fait pour intéresser & toucher vivement les mortels qui sont eux-mêmes en butte aux coups du sort.

C'est à la Grandeur d'Ame ou à la Force qu'est due la patience, cette qualité que tant de braves prétendus regardent comme une marque de petitesse & de lâcheté. Il est important pour les hommes de fortifier leurs ames, & de se préparer d'avance à supporter tant de maux dont la vie est à tout moment assiégée. Que deviendroit la Société, si ceux qui la composent ne pouvoient consentir à se tolérer les uns les autres? La patience est donc une vertu sociale; elle nous met en état de soutenir les disgraces de la fortune, les défauts & les infirmités des hommes, les malheurs de la vie. Rien de plus nécessaire dans les vicissitudes continuelles auxquelles les choses humaines sont sujettes, que d'être prêt à les soutenir avec fermeté. *C'est*, dit Anacharsis, *un grand mal que de ne pouvoir souffrir aucun mal; il faut souffrir, afin de moins souffrir.* Se livrer en effet à des mouvemens continuels d'impatience, s'irriter de tout ce qui nous contrarie, ce n'est pas soulager sa peine, c'est la redoubler sans cesse, c'est envenimer à tout moment des plaies que le temps pourroit guérir. L'homme impatient est très-malheureux dans la Société qui lui fournit in-

cessamment des causes de trouble & de mauvaise humeur. Celui qui est privé de patience, est un homme foible dont le bien-être dépend de quiconque veut le tourmenter.

La patience est la mere de l'indulgence, si nécessaire, comme nous le verrons bientôt, dans toutes les positions de la vie. Une sotte vanité persuade à quelques gens qu'il y va de leur gloire de ne rien endurer; mais l'expérience journaliere nous montre que l'homme doux & patient intéresse tout le monde, & qu'on l'estime bien plus que celui qui se laisse emporter par la colere. Il seroit essentiel d'accoutumer la jeunesse bouillante à calmer l'impatience, à se soumettre à la nécessité, contre laquelle il est toujours inutile de se révolter, & de la prémunir ainsi contre les adversités dont personne ne peut se flatter d'être toujours exempt.

En un mot, la Force est une vertu qui sert d'appui à toutes les autres; il faut de la fermeté dans un monde corrompu; des hommes lâches & pusillanimes ne font que chanceler dans le chemin de la vie. Sans une audace généreuse, il ne se trouveroit personne qui eût le courage d'annoncer la vérité; elle ne trouve communément que des ennemis implacables dans ceux qui devroient l'aimer & la prendre pour guide.



CHAPITRE XIV.

De la Véracité.

SOCRATE disoit que la vertu & la vérité étoient la même chose (33). En effet, si la vérité, comme tout le prouve, est un besoin pressant pour l'homme; si elle est de la plus grande utilité à tout le genre humain, si elle est l'objet des recherches de l'être raisonnable, il semble que les Moralistes auroient dû placer la *Véracité* au nombre des vertus sociales. Nous la définirons, une disposition habituelle à manifester aux hommes les choses utiles & nécessaires à leur félicité.

CETTE vertu, comme toutes les autres, est visiblement dérivée de la justice, puisqu'elle est fondée sur le Pacte Social qui nous oblige de contribuer au bien-être de nos semblables; objet que nous ne pouvons remplir qu'en les assistant de nos conseils, de nos expériences, de nos lumieres. Tout homme sociable doit la vérité à ses associés, par la même raison qu'il leur doit ses secours afin d'acquérir le droit de compter sur les leurs.

CELUI qui trompe ressemble à ceux qui répandent de la fausse monnoie dans le public; celui qui refuse de communiquer à ses semblables des vérités utiles à leur bonheur, peut

(33) Wollaston réduit toutes les notions du bien & du mal moral à celles de la vérité & du mensonge. Mais cette idée paroît être plus subtile que vraie. Séneque disoit pareillement que, *Le bien est toujours joint au vrai; car s'il n'étoit pas vrai, il ne seroit pas bien, il n'en auroit que l'apparence.* „ La vérité, „ dit Pindare, est le fondement de la vertu la plus sublime."

être comparé à l'avare qui ne fait part de son trésor à personne. Les hommes n'aiment la vérité que parce qu'elle leur est utile; ils cessent de l'aimer lorsqu'ils la croient contraire à leurs intérêts. Mais nos égaremens viennent pour l'ordinaire de ce que nous attachons l'idée d'utilité à des choses nuisibles, & ensuite l'idée de vérité à ce que nous avons jugé faussement être utile. Dire la vérité aux hommes, c'est leur apprendre ce qui est réellement & constamment utile à leur bien-être, & non ce qui n'est utile que d'après leurs préjugés.

Les vérités que l'on nomme *dangereuses*, sont celles qui contrarient les préjugés publics; mais ces vérités n'en sont pas moins utiles pour cela, puisque les plus grandes calamités des Nations sont dues à des opinions fausses, à des préjugés dangereux dont elles sont les victimes. Quiconque eût dit à Rome qu'un peuple conquérant n'est qu'une troupe de brigands détestables, eût passé pour un insensé; & le Sénat ambitieux n'eût pas manqué de le punir comme un perturbateur du repos public, comme un ennemi de la Patrie. Cependant, aux yeux de tout homme vertueux, ce Citoyen courageux auroit paru très-sage, très-ami de la paix, très-ami du genre humain, très-ami des Romains même qu'il eût cherché à détromper de leurs préjugés injustes & barbares, auxquels ils se sacrifioient tous les jours.

Les Magistrats des Amycléens, fatigués des fausses nouvelles qui plusieurs fois avoient menacé leur ville d'un siege, défendirent sous peine de mort qu'on en parlât davantage. En conséquence du silence imposé par cette loi, les ennemis vinrent tout de bon, la ville fut prise &

ſes habitants furent égorgés; il ne ſe trouva pas de Citoyen aſſez généreux pour avertir ſa Patrie du péril auquel elle ſe trouvoit expoſée; un Amycléen courageux eût-il donc été coupable ſi, mépriſant une Loi extravagante, il eût annoncé hardiment une vérité dangereuſe, mais néceſſaire au ſalut de tous ſes concitoyens?

La Véracité n'eſt une vertu que lorſqu'elle découvre aux hommes des objets néceſſaires à leur bonheur, à leur conſervation, à leur félicité permanente; elle ceſſe d'être utile, & devient même un mal, quand elle les afflige ſans profit, ou lorſqu'elle nuit à leurs intérêts réels. Si j'annonce bruſquement à une mere tendre, ſenſible, accablée par la maladie, que ſon enfant chéri eſt en danger de mourir, tandis qu'elle eſt dans l'impoſſibilité de ſauver ſes jours, je lui dis une vérité inutile & nuiſible, je lui cauſe un mal réel, je lui porte le coup de la mort. Si un Tyran envoie des aſſaſſins pour égorger mon ami vertueux, ſuis-je obligé de leur découvrir que cet ami s'eſt réfugié chez moi? Non, ſans doute; je me rendrois criminel en découvrant la vérité à des hommes aſſez pervers pour ſe rendre les miniſtres de l'ennemi de la Société. Je ne dois la vérité que lorſqu'elle eſt utile; elle eſt toujours inutile aux méchants.

C'est donc à la prudence, à la raiſon, à la juſtice qu'il appartient de diſtinguer les vérités qu'il faut dire, de celles qu'il faut taire ou diſſimuler; les vérités vraiment utiles, de celles qui ſont inutiles ou dangereuſes. Toute vérité qui tend évidemment au bien de la Société, ne peut être cachée ſans crime; toute vérité

qui, sans profit pour la Société, peut nuire à quelques-uns de ses membres, est une vérité nuisible.

La vérité dans la conduite se nomme *droiture*, *bonne-foi*, *franchise*, *naïveté*, *candeur*, *fidélité*. Toutes ces dispositions sont desirables dans la vie sociale: l'homme droit peut prétendre à l'estime & à la confiance de tous ceux qui ont des rapports avec lui. Les fourbes les plus décidés desirent de trouver dans les autres les qualités dont ils sont eux-mêmes dépourvus. Vouloir connoître les hommes, c'est desirer de savoir leurs dispositions véritables; ceux qui montrent de la candeur, de la simplicité, ou qui ont, comme on dit, *le cœur sur les levres*, sont des êtres précieux dans le commerce de la vie. Nous craignons tout homme sombre & caché, parce que nous ignorons les moyens de traiter avec lui; nous aimons un caractere ouvert, & souvent, en faveur sa franchise, nous fermons les yeux sur ses défauts. La bonne-foi & la Véracité sont si rares, parce que, dès la plus tendre enfance, on s'accoutume au mensonge, à la dissimulation, à la fausseté; ensuite les vices & les mauvaises dispositions du cœur semblent forcer les hommes à ne se montrer que masqués; il n'y a que l'homme de bien qui n'ait pas à craindre de se montrer à visage découvert. *Celui*, dit le Sage, *qui marche avec simplicité, marche avec confiance.*

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

De l'Activité.

La vertu doit être agissante ; les vertus contemplatives sont inutiles à la Société lorsqu'elle n'en peut pas ressentir les effets. De l'aveu de tous les Moralistes, l'oisiveté & la paresse sont des dispositions méprisables & qui conduisent infailliblement au vice ; l'intérêt de la Société demande que chacun de ses membres contribue selon son pouvoir à la prospérité du corps ; il sembleroit donc qu'on auroit dû faire une vertu de *l'Activité*, de l'occupation, de l'amour du travail, dans lequel on peut trouver le moyen le plus juste & le plus honnête de subsister ou du moins de se soustraire à l'ennui, cet impitoyable tyran de tous les désœuvrés.

Cela posé, nous définirons l'Activité, une disposition habituelle à contribuer par notre travail au bien de la Société. Séneque compare très-justement la Société à une voûte, soutenue par la pression réciproque des pierres qui la composent (34). Chaque corps, chaque ordre de Citoyens, chaque famille, chaque individu doit à sa maniere contribuer au soutien de l'ensemble, ou, pour suivre la comparaison de Séneque, il ne doit point y avoir de pierres détachées ; le Législateur est la clé destinée à les contenir chacune dans leur place. Le

(34) *Societas nostra lapidum fornicationi simillima est ; quæ casura, nisi invicem obstarent ; hoc ipso sustinetur.* Senec. Epist. 95. pag. 471. tom. 2. Edit. varior. Je cite la page, parce que cette Epitre est fort longue.

Souverain doit veiller à tout, ses Ministres sont faits pour seconder ses vues, les Magistrats doivent s'occuper à faire observer les loix, les grands & les puissants doivent soutenir les foibles, les riches doivent assister les pauvres, le cultivateur doit nourrir la Société, le savant & l'artiste doivent l'éclairer & rendre ses travaux plus faciles, le soldat doit défendre ceux qui le font subsister.

L'Homme désœuvré qui ne fait rien pour la Société en est un membre inutile, & ne peut sans injustice prétendre aux avantages de la vie sociale, à l'estime, aux honneurs, aux distinctions; ces récompenses ne sont dues qu'à ceux dont la Patrie peut tirer des secours. Voilà comment les intérêts particuliers se trouvent nécessairement unis à l'intérêt public, & ne peuvent en être aucunement séparés.

Ces réflexions naturelles peuvent faire voir ce que nous devons penser de ces Moralistes inconsidérés qui conseillent à des êtres sociables de se rendre sauvages, de se détacher de la Société, de s'occuper uniquement d'eux-mêmes, sans prendre aucune part à l'intérêt général. Une Morale plus sensée fait un devoir à tout Citoyen de contribuer suivant ses forces à l'utilité publique. Une sage Politique doit appeller tous les Citoyens au service de l'Etat, & guidée par la justice elle devroit ne préférer à tous les autres, que ceux qui se distinguent par leur Activité, leurs talents & leur mérite personnel.

Dans une Société juste & bien constituée il ne doit être permis à personne de s'isoler ou de vivre inutile: ce n'est que dans une Société corrompue, que l'homme de bien, écarté par

l'injuſtice, eſt forcé de ſe concentrer en lui-même. Toute Nation ſoumiſe à la tyrannie peut être comparée à une voute écraſée par le poids de ſa clef, dont toutes les pierres ſont disjointes. Dans cet édifice ruineux l'on ne trouve nulle liaiſon, nul enſemble; les corps ſont ennemis des corps, chacun ne vit que pour ſoi, les Citoyens ſe diſperſent, il n'eſt plus d'eſprit public, une profonde indifférence s'empare de tous les cœurs; le Sage, obligé de s'envelopper triſtement du manteau philoſophique, eſt réduit à jouir dans le cercle étroit de ſes pareils, du bien-être qu'il chercheroit vainement au dehors.

L'AMBITION eſt une paſſion louable, noble & juſte quand elle eſt excitée par l'idée de la conſidération attachée aux ſervices que l'on peut rendre à ſon pays; cette paſſion eſt légitime, quand elle eſt accompagnée de la volonté & de la capacité de faire un grand nombre d'heureux; mais elle eſt très-condamnable quand elle ne ſe propoſe que l'exercice d'un pouvoir injuſte; elle eſt baſſe, quand elle ne veut exercer ſon empire que ſur des malheureux, ou profiter des débris du naufrage de la Patrie. Le déſœuvrement, l'inaction, la retraite ſont des devoirs pour l'homme honnête, toutes les fois qu'il ſe voit dans l'impoſſibilité de faire le bien; l'Activité n'eſt une vertu que lorſqu'elle contribue à l'utilité générale.

EN réfléchiſſant à ces principes, on pourra facilement découvrir les cauſes de la plupart des déſordres que l'on voit régner dans les Sociétés. Par une ſuite néceſſaire de l'injuſtice des Politiques qui ne ſe propoſent que leurs vils intérêts, l'Activité de tous ceux qui parti-

cipent au pouvoir, n'a pour objet que leur intérêt personnel; la vertu & les talens, exclus des places, sont forcés de languir dans l'inaction. La Société se remplit de méchants qui ne sont actifs que pour lui faire du mal, ou de désœuvrés, perpétuellement occupés à tromper leurs ennuis soit par des amusemens frivoles, soit par des vices honteux. C'est ainsi que le miel est continuellement dévoré par des frêlons mal-faisants, très-peu disposés à contribuer au bien d'une Société pour laquelle ils n'ont aucun attachement.

Exciter au travail les Citoyens, les employer suivant leurs talens, les empêcher d'être oisifs, ou de profiter sans rien faire des travaux de la Société, devroit être l'objet des soins continuels d'une sage Politique. Tout homme qui travaille est un Citoyen estimable; tout homme qui vit dans l'inaction est un membre inutile, que ses vices ne tarderont point à rendre incommode pour ses associés. Il faut avoir travaillé pour être en droit de goûter les douceurs du repos; le repos continuel est de tous les états le plus fatiguant pour l'homme (35). L'inaction rend l'esprit malade, de même que le défaut d'exercice remplit le corps d'infirmités (36).

(35) Un grand Seigneur disoit un jour en présence de son fermier *qu'il s'ennuyoit à la mort*; le fermier lui répondit *c'est qu'il est toujours Dimanche pour vous.*

(36) „ L'inaction, dit l'auteur du livre sur *les Mœurs* déjà „ cité., est une sorte de léthargie également pernicieuse à l'ame „ & au corps." Part. II. Chap. II. Art. II. §. I.

CHAPITRE XVI.

De la Douceur. De l'Indulgence. De la Tolérance. De la Complaisance. De la Politesse, ou des Qualités agréables dans la vie sociale.

DES vertus sociales qui viennent d'être examinées, il découle des qualités propres à nous rendre chers ceux qui les possèdent, & dont l'absence devient souvent très-fatale à l'harmonie sociale & à la douceur de la vie. Ces qualités sont vraiment utiles à la Société, puisqu'elles tendent à rapprocher ses membres; sans être des vertus, elles en dérivent; toutes, comme elles, se fondent sur la justice, qui nous apprend que nous devons nous rendre aimables, si nous voulons acquérir le droit d'être aimés. Un être vraiment sociable doit, pour son intérêt, posséder ou acquérir les dispositions propres à lui concilier l'attachement de ceux dont les sentimens favorables contribuent à sa félicité. Tout homme qui s'aime véritablement doit desirer de voir ce sentiment si naturel partagé par les autres. L'homme le plus vain, le plus présomptueux, est affligé lorsqu'il se voit privé des suffrages de ceux même qu'il paroît mépriser.

L'INDULGENCE & la douceur sont des dispositions très-nécessaires dans la vie sociale, qui nous font supporter les défauts & les foiblesses des autres: elles se fondent sur l'équité, qui nous fait sentir que, pour obtenir grace pour les défauts ou foiblesses auxquels nous sommes sujets, nous devons pardonner & souffrir les infirmités que nous voyons dans ceux avec qui nous vivons. L'Indulgence est le

fruit d'une patience raisonnée, d'une grande habitude de nous vaincre nous-mêmes, de résister à la colere qui trop souvent nous souleve contre les personnes ou les choses dont nous sommes choqués.

Cette disposition est visibement émanée de l'humanité, vertu qui, comme on a vu, nous fait aimer les hommes tels qu'ils sont. La Compassion nous fait plaindre les méchants même, parce que tout nous montre qu'ils sont les premieres victimes de leurs folies criminelles.

La Douceur & l'Indulgence véritables sont les fruits rares de la réflexion, de l'expérience & de la raison: on peut les regarder dans les hommes vifs & sensibles comme le plus grand effort de la raison humaine. Ces dispositions ne se trouvent naturelles que dans un petit nombre d'ames fortes & tendres à la fois, dont la Nature a pris soin de tempérer les passions. Les imaginations vives, les esprits impétueux, trouvent dans leur tempérament des obstacles invincibles à l'Indulgence. La Douceur a des droits sur tous les cœurs; les hommes les plus emportés lui rendent hommage & se laissent désarmer par elle.

Plus l'homme est éclairé, & plus il sent le besoin d'Indulgence (37). Rien de moins indulgent que les ignorants & les sots. Le grand homme devroit être trop fort pour être blessé par des minuties indignes de l'occuper; il ne s'apperçoit presque point des ridicules ou

(37) „ L'Indulgence, dit un Philosophe célebre, est une justice que la foible humanité est en droit d'exiger de la Sagesse. „ Or, rien de plus propre à nous porter à l'Indulgence, à fermer nos yeux à la haine, à les ouvrir aux principes d'une Morale humaine & douce, que la connoissance profonde du cœur „ humain: aussi les hommes les plus éclairés ont-ils presque „ toujours été les plus indulgents." *Voyez le livre* DE L'ESPRIT. „ *Discours I. chap. IV. pag.* 35. *édit. in*-4o.

des défauts si frappants pour la malignité vulgaire. Les ignorants sont privés d'Indulgence, parce qu'ils n'ont jamais réfléchi à la fragilité humaine; les sots manquent d'Indulgence, parce que les sottises des autres, & sur-tout des gens d'esprit, semblent dégrader ceux-ci & les rapprocher des sots. Il faut être né sensible & doux, il faut avoir de l'humanité, il faut s'être habitué à la modération, à la tempérance, à l'équité, pour avoir ou pour acquérir cette Indulgence si nécessaire & si rare dans la vie sociale.

L'INDULGENCE que nous avons pour les opinions & les erreurs des hommes, est appellée *Tolérance*. Pour peu que l'on consultât l'expérience, la raison, l'équité, l'humanité, on reconnoîtroit que rien n'est plus nécessaire que cette disposition; que rien n'est à la fois plus tyrannique & plus insensé que de haïr ou tourmenter nos semblables, parce qu'ils ne pensent pas comme nous. Les hommes sont-ils donc les maîtres d'avoir, ou de ne point avoir les opinions qui leur ont été inculquées dès l'enfance, & qu'on leur a fait regarder comme essentielles à leur bonheur? Est-il moins déraisonnable de détester un homme pour ses erreurs, que pour n'être pas né des mêmes parents, pour n'avoir pas reçu les mêmes idées, pour n'avoir point appris la même langue que nous? Les opinions vraies ou fausses sont des habitudes contractées dès l'âge le plus tendre, & tellement identifiées avec celui qui les a reçues, qu'il est communément impossible de les déraciner (38).

(38) Montagne dit avec grande raison „ & ne fut jamais au „ monde deux opinions pareilles, non plus que deux poils, ou „ deux grains. Leur plus universelle qualité, c'est la diversité.

VOYEZ ESSAIS LIV. II. CH. 37. A LA FIN DU CHAPITRE.

Le Docteur Swift a très-bien remarqué que *les hommes ont communément assez de religion pour se haïr, mais qu'ils en ont rarement assez pour s'aimer les uns les autres.*

Il eſt auſſi peu juſte de haïr quelqu'un parce qu'il ſe trompe, que de le haïr pour n'avoir pas d'auſſi bons yeux, autant de dextérité, autant d'eſprit que nous. Les erreurs des hommes ſur des objets qu'ils jugent très-importants pour eux, ſont toujours involontaires; ils ne ſont opiniâtres dans leurs idées, que parce qu'ils croient très-dangereux d'en changer; vouloir les leur arracher, c'eſt vouloir qu'ils renoncent à leur bonheur par complaiſance pour nous. Tout homme qui, ſe trouvant le plus fort, fait violence à un autre pour lui faire adopter ſes propres opinions, met évidemment cet autre en droit de le violenter à ſon tour lorſqu'il ſera le plus fort. Le Mahométan qui, ayant la force de ſon côté, ſe croit en droit de tourmenter le Bramine, le Parſis, ou le Chrétien, donne évidemment à ceux-ci le droit de le tourmenter quand ils en auront le pouvoir.

En un mot, rien de plus injuſte, de plus inhumain, de plus extravagant, de plus contraire au repos de la Société, que de haïr & de perſécuter ſes ſemblables pour des opinions. Mais, dira-t-on, ſi ces opinions ſont dangereuſes, ne faut-il pas les étouffer? Les opinions ne ſont dangereuſes que lorſqu'on veut les faire adopter par force à d'autres; le crime eſt toujours du côté de celui qui le premier emploie la violence. Quiconque veut tyranniſer, mérite qu'on lui oppoſe la force, & n'a pas droit de ſe plaindre quand on ſe ſert des mêmes armes contre lui. Des aggreſſeurs injuſtes peuvent être juſtement punis ou repouſſés. On nous dira, peut-être, que celui qui a des opinions vraies, eſt en droit d'uſer de la force pour ramener à la vérité ceux qui s'en ſont écartés. Mais, en matiere d'opinions, chacun ſe tient

assuré d'avoir la vérité pour lui; & si d'après cette présomption l'on est autorisé à contraindre ou persécuter les autres, il est évident que tous les Peuples de la terre, dont chacun croit jouir exclusivement de la vérité, seront autorisés à s'exterminer les uns les autres pour leurs systêmes divers. D'où l'on voit que rien n'est plus propre à rendre les hommes insociables, que le défaut d'Indulgence en matiere d'opinions. Si quelqu'un méritoit d'être privé des droits de l'humanité, ce seroit évidemment celui qui voudroit que l'on égorgeât sans pitié tous ceux qui ne penseroient pas comme lui.

L'Homme en société devant, pour son propre intérêt, chercher à se rendre agréable, la *Complaisance* honnête doit être regardée comme une qualité louable. On peut la définir, une disposition habituelle de se conformer aux volontés justes & aux goûts raisonnables des êtres avec qui nous vivons. Quiconque refuse de se prêter aux desirs & aux plaisirs légitimes des autres, montre de la présomption, annonce une humeur peu sociable, & perd le droit d'exiger la Complaisance de ses associés. La Complaisance est un des liens les plus doux de la vie, elle suppose la douceur du caractère, une facilité, une flexibilité propres à nous faire aimer. On ne doit pas la confondre avec une lâche condescendance pour les vices, ni avec une basse flatterie dont l'effet est de nourrir les dispositions les plus criminelles. Les bornes de la Complaisance, ainsi que celles de toutes les autres qualités sociales, sont évidemment fixées par l'équité, qui défend de se conformer à des goûts vicieux & pervers. La Complaisance devient coupable, quand elle nuit soit à ceux à qui nous la montrons, soit à la Société; elle n'est

pour lors qu'une bassesse digne de tous nos mépris.

La Complaisance juste, humaine, sociable, est l'ame de la vie; elle resserre les liens de l'union conjugale, elle entretient l'amitié, elle nous habitue à contenter tous les êtres avec lesquels nous avons des rapports. La complaisance retenue dans ses justes limites, nous rend chers à tout le monde; mais lorsqu'elle est excessive elle nous fait mépriser de ceux même à qui nous la témoignons. Elle doit être fondée sur la bonté, sur la philanthropie, sur un desir de plaire par des moyens équitables: elle dégoûte & nous avilit, dès qu'elle ne se propose qu'un intérêt sordide. La Complaisance du courtisan, du parasite, du flatteur, n'indique que la bassesse de leurs ames, & les rend méprisables à ceux même qui se repaissent de leur encens. Le véritable ami estime celui qu'il aime, & ne lui demande que des choses incapables de le dégrader; en exigeant une Complaisance lâche, l'ami seroit un vrai tyran.

Toutes les qualités sociales dont on vient de parler ne peuvent être sincere ou solidement établies que sur la Bonté, la Douceur de caractere; don précieux de la Nature que l'on ne rencontre guere dans les ames impétueuses, dans les esprits hautains, dans les personnes privées d'éducation & de l'usage du monde; l'homme du peuple n'a point appris à se vaincre. Cependant la Morale fournit à ceux qui voudront la consulter, des motifs pour combattre les impulsions de l'orgueil & d'un tempérament trop irascible: elle nous rappelle à l'équité; elle nous montre que les êtres dépourvus de Douceur, d'Indulgence, de Complaisance, révoltent tout le monde, & sur-tout les per-

ſonnes les plus emportées ; elle nous prouve que la Douceur au contraire vient à bout de la violence, & réuſſit bien plus ſûrement que la force ou la ruſe. En rentrant ſouvent en lui-même, tout homme raiſonnable peut parvenir à domter ſon caractere & à donner à ſa conduite le ton néceſſaire pour plaire à la Société. L'exemple des courtiſans ne nous prouve-t-il pas à quel point le caractere peut être modifié ? L'on voit à la Cour les hommes les plus fiers, les plus coleres, les plus vains, ſupporter avec patience les affronts les plus cruels, & n'oppoſer qu'un ſilence reſpectueux aux diſcours les plus offenſants de leurs maîtres.

L'Homme ſociable eſt fait pour s'obſerver, pour ſe réprimer, pour travailler ſur lui-même, lorſque la Nature ne lui a point accordé les diſpoſitions néceſſaires pour ſe rendre agréable. Sous peine d'être puni par l'averſion de tous ceux qui l'entourent, un être ſuſceptible de raiſon & de réflexion eſt obligé de ſe replier ſur lui-même, de juger ſes actions, de ſe condamner quand il a tort, de ſe corriger de ſes défauts. Quiconque refuſe de réprimer ſes paſſions & ſon humeur, fait néceſſairement ſouffrir les autres, & ne peut guère ſe flatter de s'attirer leur affection.

Il eſt encore d'autres qualités qui contribuent à rendre l'homme agréable dans le commerce de la vie ; telle eſt ſur-tout la *Politeſſe*, que l'on peut définir l'habitude de montrer aux perſonnes avec qui nous vivons les ſentimens & les égards que ſe doivent réciproquement des êtres réunis en ſociété. Telle eſt encore le ſoin de ſe conformer aux regles de la décence. Enfin on doit mettre au nombre des diſpoſi-

tions faites pour contribuer à l'agrément de la vie, l'esprit, l'enjouement, la gaieté, les connoissances soit utiles soit agréables, les sciences, le goût, les talens, &c. mais nous nous promettons d'entrer dans quelques détails sur ces qualités dans la suite de cet ouvrage (39).

En général la Vie Sociale exige une attention sur nous-mêmes, un desir de plaire aux autres, une timidité raisonnable qui doit nous faire écarter de nos discours & de nos manieres tout ce qui peut indisposer: sans cette timidité louable, la Société seroit incommode & fâcheuse. Si la justice prescrit à tout homme de respecter son semblable, l'humanité lui fait un devoir de ménager ses foiblesses. Quiconque est trop altier pour plier son caractere & pour domter son humeur, doit vivre seul, & se montre peu fait pour le commerce des hommes.

Tout homme qui veut vivre agréablement, ne doit jamais perdre de vue ses associés. Suivant un Moraliste moderne très-sensé, toute la vie de l'homme ne doit être qu'*un enchaînement d'attention sur le présent, de prévoyance pour l'avenir, & de retour sur le passé* (40). Ainsi, comme nous allons le prouver, le méchant n'est jamais qu'un imprudent, un insensé, un étourdi qui, dans son ivresse ou sa folie, travaille continuellement à détruire le bonheur qu'il croit trouver en commettant le mal. Nul homme ne se suffit à lui-même; nul homme en société ne peut se rendre heureux aux dépens de tous les autres; d'où il suit que, par la nature même des choses, nul homme ne peut nuire à ses semblables sans se nuire à lui-même.

(39) Voyez la seconde partie, Section II, chap. VII.
(40) Voyez les *leçons de la Sagesse.*

MORALE UNIVERSELLE.

SECTION TROISIEME.

Du Mal Moral, où des Crimes, des Vices & des Défauts des hommes.

CHAPITRE I.

Des Crimes, de l'Injustice, de l'Homicide, du Vol, de la Cruauté.

L'EXAMEN qui vient d'être fait des vertus sociales, ainsi que des qualités desirables qui en sont dérivées ou qui les accompagnent, nous prouve que ce n'est qu'en les pratiquant que l'homme en société peut obtenir l'affection, l'estime, le bien-être vers lequel il ne cesse de soupirer : des intérêts si évidents devroient être des motifs assez puissants pour déterminer tout être raisonnable, soit à cultiver les dispositions heureuses qu'il a reçues de la Nature, soit à tâcher de les acquérir & de se les rendre habituelles & familieres en vue des récompenses qu'il y voit attachées, soit enfin à combattre, réprimer, anéantir, s'il est possible, les penchants déréglés, les passions dangereuses, les Vices & les Défauts dont l'effet infaillible seroit de le rendre odieux, méprisable, punissable, malheureux. Montrons donc à tout homme

Contradiction avec la page 30

de la façon la plus claire, qu'il n'est point de Vice qui ne soit sévérement châtié & par la nature même des choses & par la Société, & que toute conduite nuisible aux autres finit toujours par retomber sur celui qui la tient. *La peine*, dit Platon, *suit toujours le vice*; Hésiode dit *qu'elle naît avec lui*. L'homme cesse d'être heureux dès qu'il devient coupable.

Si, comme on l'a tant prouvé, la vertu est l'habitude de contribuer au bien-être de la Vie Sociale, le *Vice* doit être défini, l'habitude de nuire au bonheur de la Société, dont étant nous-mêmes les membres, nous éprouvons la réaction nécessaire. Si la vertu seule mérite l'affection, l'estime, la vénération des hommes, le Vice mérite leur haine, leur mépris, leurs châtimens. Si c'est dans la vertu seule que consiste la vraie gloire & l'honneur véritable, le Vice ne peut attirer que la honte & l'ignominie. Si la bonne conscience, ou l'estime méritée de soi, est un bien réservé à l'innocence & à la vertu; la crainte, l'opprobre, le remords, le mépris de soi, doivent être le partage du Crime. Si l'homme vertueux peut seul passer pour véritablement sage, raisonnable, éclairé; le vicieux n'est qu'un aveugle, un insensé, un enfant dépourvu d'expérience & de raison qui méconnoit ses intérêts les plus chers. Si l'homme qui pratique la vertu est l'être vraiment sociable, tout nous montre que le méchant est un furieux qui s'occupe à briser les liens de la Société, qui démolit la maison faite pour lui servir d'asyle. Enfin si toutes les vertus sont dérivées de la justice, tous les Crimes, les Vices & les Défauts des hommes sont des violations plus ou moins marquées de l'é-

quité, des droits de l'homme, de ce que l'être ſociable ſe doit à lui-même & aux autres.

C'EST être injuſte que de nuire à ſes aſſociés, parce que nul homme n'a le droit de faire du mal à ſes ſemblables: c'eſt ſe nuire à ſoi-même, que de s'attirer par ſa conduite le mépris ou le reſſentiment de la Société, qui pour ſa propre conſervation eſt obligée de punir ceux qui l'outragent. L'on nomme *crimes*, *forfaits*, *attentats*, les actions qui troublent évidemment la Société. Le meurtre, l'oppreſſion, la violence, l'adultere, le vol, ſont des crimes ou des violations graves de la juſtice, faites pour inſpirer la terreur à tous les Citoyens: il n'eſt pas de membre de la Société qui ne ſoit intéreſſé au châtiment de pareils excès, dont chacun peut craindre de devenir la victime: tout homme qui s'y livre ſe déclare l'ennemi de tous; par-là même il les avertit qu'il renonce à l'aſſociation, & par conſéquent à la protection & au bien-être que la Société ne s'eſt engagée de lui procurer, que ſous la condition expreſſe d'être juſte, de contribuer à ſa félicité, ou du moins de n'y mettre aucun obſtacle. Le méchant déchaîne tous les hommes contre lui, il anéantit ſes propres droits, il s'expoſe au reſſentiment de ceux dont il a beſoin pour ſa félicité.

SI chez les hommes la vie eſt réputée le plus grand des biens, il n'en eſt pas que la Société ſoit plus intéreſſée à défendre; l'Homicide eſt donc très-juſtement regardé comme l'attentat le plus noir que l'on puiſſe commettre. Celui qui arrache la vie à ſon ſemblable, paroît dépourvu de juſtice, d'humanité, de pitié, & par conſéquent eſt un monſtre contre lequel la So-

ciété doit s'armer. Celui qui tue son bienfaiteur, à ces dispositions si criminelles joint encore l'ingratitude la plus atroce. Celui qui tue son pere doit inspirer une horreur particuliere; il paroît avoir foulé aux pieds des sentimens que l'habitude devroit avoir identifiés en lui: on suppose qu'après avoir franchi les obstacles & brisé les liens qui auroient dû l'empêcher de commettre un tel forfait, le parricide doit s'être familiarisé avec le crime au point de ne se faire plus qu'un jeu de la vie des autres hommes.

Les Crimes en effet, de même que les vertus, sont souvent des effets de l'habitude; c'est peu-à-peu que les hommes deviennent méchants (1). Le Crime réfléchi paroît bien plus odieux que celui qui n'est que l'effet de l'effervescence passagere de quelque passion subite qui a pu produire dans l'homme une folie momentanée: celui qui a commis un crime de cette maniere devient un objet de pitié; un crime unique n'annonce pas toujours un cœur totalement dépravé; mais le crime prémédité ou réitéré indique un naturel endurci dans le mal, pour qui la méchanceté est un besoin, & qui dès-lors est indigne de toute compassion. Les grands Crimes annoncent un tempérament indomté, une sorte de délire, ou bien des dispositions funestes enracinées par l'habitude qui rendent souvent l'homme capable de commettre les actions les plus atroces de sang froid. Les Caligulas, les Nérons, les Commmodes, paroissent avoir été des fous très-dangereux, sans

(1) *Nemo repentè fuit turpissimus.* JUVENAL. SATYR. II. VERS. 83.

ſans doute, mais beaucoup moins odieux qu'un Tibere, dont la cruauté fut toujours tranquille & réfléchie.

Penser avec plaiſir aux avantages qui peuvent réſulter d'un crime, s'occuper ſans relâche de l'intérêt qu'on peut trouver à le commettre, échauffer inceſſamment ſon imagination par la peinture du profit qui peut en revenir, voilà les degrés qui conduiſent les hommes au crime; ils s'enivrent au point de n'en plus voir les conſéquences. Tout homme ſujet à la colere ſouhaiteroit dans le moment la deſtruction de celui qui l'irrite; mais accoutumé à réfléchir aux ſuites de ſes actions, il friſſonne à la vue du danger où pouvoit l'expoſer l'impulſion d'une paſſion téméraire; s'il a de la grandeur d'ame, il oublie l'offenſe qu'il a reçue, & ne ſonge plus à s'en venger.

Les grands crimes annoncent communément le défaut d'une éducation propre à modifier les hommes, c'eſt-à-dire, à les habituer à réſiſter à leurs penchants aveugles. Les perſonnes bien élevées ſont accoutumées à ne penſer au crime qu'avec horreur; l'idée ſeule d'un Aſſaſſinat les fait trembler; le Vol ne ſe montre à leurs yeux qu'accompagné d'infamie: mais ces mêmes perſonnes ceſſeront de regarder l'homicide ſous le même point de vue, quand le préjugé leur aura perſuadé qu'un Duel eſt une choſe néceſſaire à leur honneur. D'autres ſe permettront le vol & la rapine, parce qu'ils s'y croiront autoriſés par la loi, par l'uſage & l'opinion: combien de gens qui s'imaginent que la permiſſion du Prince les autoriſe à dépouiller les Citoyens!

Pour fixer nos idées ſur les actions des hommes, il eſt utile de les définir avec préciſion. Cela poſé, le *Vol* eſt toute action qui prive un homme injuſtement & contre ſon gré de ce qu'il a droit de poſſéder: c'eſt une violation de la propriété que toute Société s'engage de conſerver à chacun de ſes membres. Nulle loi ne peut autoriſer des actions contraires au but de la Société. Ainſi tout homme juſte ne ſe prêtera jamais à des opinions introduites par la tyrannie, & contredites hautement par l'équité naturelle; celle-ci défend à tous les hommes de s'emparer du bien des autres, & fait un crime du Vol ſous quelque nom que l'on cherche à le couvrir. Elle montre que les conquêtes ſont des vols de royaumes & de provinces, & que les guerres injuſtes ſont des aſſaſſinats. Elle montre que les impôts qui n'ont pas pour objet l'utilité publique, ſont des Vols avérés: que les profits illicites, les émolumens injuſtes, le refus de payer ſes dettes, les extorſions, les rapines & les concuſſions du Deſpotiſme, ſont des Vols auſſi criminels que ceux qui ſe font ſur les grands chemins (2). Les voleurs ordinaires peuvent du moins rejetter leurs crimes ſur la miſere, ſur le beſoin, ſur la néceſſité qui ne connoît point de loix; au lieu que les Tyrans & leurs ſuppôts ne volent ſou-

(2) Les frippons ſe ſoucient fort peu d'appeller les choſes par leur vrai nom. Quand les Arabes Bédouins ont pillé une caravane, ou détrouſſé des voyageurs, ils diſent *qu'ils ont gagné* ce qu'ils ont pris. Les Traitans appellent leur métier *travail*, & donnent le nom de *profits* au fruits de leurs extorſions, qu'ils déſignent ſous le nom d'une *bonne affaire*. En bonne Morale, tout homme qui s'empare du bien des autres, ou qui jouit du ſalaire & des récompenſes de la Société, ſans aucun profit pour elle, eſt un voleur.

vent que pour acquérir du ſuperflu, dont ils ne ſont qu'un uſage évidemment contraire au bonheur & de la Société particuliere & de tout le genre humain.

Lorsque les Nations ſont corrompues, elles s'apprivoiſent aiſément avec les actions les plus criminelles. D'ailleurs le nombre & le rang des coupables ſemble ennoblir la conduite la plus déshonorante; & la négligence des Légiſlateurs paroît en quelque façon l'abſoudre. Un Grand qui emprunte de tous cotés, un Prodigue qui, après avoir follement diſſipé ſa fortune, ruine ſes créanciers, un Commerçant qui, abuſant de la confiance qu'on lui montre, dérange par ſon inconduite ou ſes entrepriſes hazardeuſes ſes affaires propres, & fait banqueroute aux autres, ne ſont le plus ſouvent ni punis ni déshonorés; ils ſe montrent effrontément dans le monde, & quelquefois même y font trophée de leurs eſcroqueries. Mais aux yeux de l'homme juſte ces différens perſonnages ne ſont que d'infâmes voleurs que les loix devroient punir, ou du moins qu'à leur défaut la bonne compagnie devroit exclure ſans pitié. Si ceux qui vivent aux dépens des autres ſont des voleurs, les adhérents & les paraſites du prodigue ou du frippon endetté ſont de vrais receleurs.

La Morale nous fait porter un même jugement de tous ces vendeurs de mauvaiſe foi, qui ſans pudeur & ſans remors profitent de la ſimplicité, du peu de connoiſſance, ou du beſoin des autres pour les tromper indignement.

Bien des Marchands ſe perſuadent que leur profeſſion les met en droit de ſaiſir toutes les occaſions de gagner, que tout gain eſt légitime; & ceux même qui en toute autre choſe crain-

droient de violer les regles de la probité la plus févere & de bleffer leur confcience, n'ont plus ni probité ni confcience dès qu'il s'agit de leur métier. Bien plus, il eft des hommes affez pervers pour fe vanter ouvertement de l'abus honteux qu'ils ont fait de la crédulité des autres. L'ignorance trop commune où vit le peuple des vrais principes de la juftice, fait que, fur tout dans les grandes villes, prefque tous les petits Marchands font voleurs & frippons. Ce n'eft que chez les Commerçants d'un ordre plus relevé qu'on trouve de l'honneur & de la bonne foi, fentimens que la bonne éducation peut feule infpirer.

L'INDIGENCE, la pareffe, le vice, pouffent communément au crime. Les hommes qui jouiffent du néceffaire, ou qui l'obtiennent par leur travail, qui n'ont point de vices à fatisfaire, ne font guere tentés de voler ni de troubler la Société. Les vices font commettre des crimes, pour contenter des vices dont on a contracté la malheureufe habitude. L'homme du peuple, dès qu'il eft fans rien faire, devient néceffairement vicieux, & fe livre à toutes fortes de crimes pour affouvir fes nouveaux befoins. L'homme opulent & puiffant eft communément rempli de vices & de befoins, parce qu'il eft défœuvré; la fortune la plus ample fuffifant à peine pour raffafier fa cupidité, il fe croit forcé de recourir au crime, dans l'efpoir frivole de fe rendre plus heureux

L'Injuftice peut fe définir en général, une difpofition à violer les droits des autres en faveur de notre intérêt perfonnel. La *Tyrannie* eft l'injuftice exercée contre toute la Société par ceux qui la gouvernent. Toute autorité légiti-

me n'étant fondée que sur les avantages que l'on procure à ceux sur qui elle est exercée, cette autorité devient une tyrannie dès qu'on en abuse contre eux; elle n'est alors qu'une usurpation odieuse. Comme ce n'est qu'en vue de jouir des avantages de la justice que les hommes vivent en Société, on voit très-clairement que l'injustice anéantit le Pacte Social, & que pour lors la Société ne rassemble plus que des ennemis toujours prêts à se nuire, des oppresseurs & des opprimés.

L'INJUSTICE relâche & dissout les liens de la Société conjugale: un mari, devenu tyran, n'est pas en droit d'attendre de sa femme des sentimens d'amour; un pere injuste ne trouve que des ennemis dans ses propres enfants; un maître injuste ne doit pas compter sur l'attachement de ses serviteurs: tout homme injuste semble par sa conduite annoncer à tous ceux qui ont des rapports avec lui, qu'il renonce à leur affection, qu'il consent à leur haine, qu'il n'a besoin de personne, qu'il ne songe qu'à lui. En un mot, la justice est le soutien du monde, & l'injustice est la source de toutes les calamités dont il est affligé.

SI l'humanité, la compassion, la sensibilité, sont des vertus nécessaires à la Société, l'absence de ces dispositions doit être regardée comme odieuse & criminelle. Un homme qui n'aime personne, qui refuse ses secours à ses semblables, qui se montre insensible à leurs peines, qui se plait à les voir souffrir au lieu d'être touché de leurs miseres, est un monstre indigne de vivre en Société, & que son affreux caractere condamne à rester dans un désert avec les bêtes qui lui ressemblent. Etre inhumain,

c'est cesser d'être un homme; être insensible, c'est avoir reçu de la Nature une organisation incompatible avec la Vie Sociale; ou bien, c'est avoir contracté l'habitude de s'endurcir sur les maux que l'on devroit soulager. Etre cruel, c'est trouver du plaisir dans les souffrances des autres; disposition qui ravale l'homme au dessous de la brute: le loup déchire sa proie, mais c'est pour la dévorer, c'est-à-dire, pour satisfaire le besoin pressant de la faim; au lieu que l'homme cruel se repaît agréablement l'imagination par l'idée des tourmens de ses semblables, se plait à les faire durer, cherche des manieres ingénieuses de rendre plus piquants les aiguillons de la douleur, & se fait un spectacle, une jouissance des maux qu'il voit souffrir aux autres.

Pour peu qu'on réfléchisse, on a lieu d'être consterné en voyant le penchant que les hommes, pour la plupart, ont à la cruauté. Tout un peuple accourt en foule pour jouir du supplice des victimes que les loix condamnent à la mort; nous le voyons contempler d'un œil avide les convulsions & les angoisses du malheureux qu'on abandonne à la fureur des bourreaux; plus ses tourmens sont cruels, plus ils excitent les desirs d'une populace inhumaine, sur le visage de laquelle on voit pourtant bientôt l'horreur se peindre. Une conduite si bizarre & si contradictoire est due à la curiosité, c'est-à-dire, au besoin d'être fortement remué, effet que rien ne produit aussi vivement sur l'homme que la vue de son semblable en proie à la douleur & luttant contre sa destruction. Cette curiosité contentée fait place à la pitié, c'est-à-dire, à la réflexion, au retour que chacun fait sur lui-même, à l'imagination qui le met en quelque

façon à la place du malheureux qu'il voit souffrir. Au commencement de cette affreuse tragédie, attiré par sa curiosité, le spectateur est quelque temps soutenu par l'idée de sa propre sûreté, par la comparaison avantageuse de sa situation avec celle du criminel, par l'indignation & la haine que causent les crimes dont ce malheureux va subir le châtiment, par l'esprit de vengeance que la sentence du juge lui inspire: mais à la fin ces motifs cessant, lui permettent de s'intéresser au sort d'un être de son espece, que la réflexion lui montre sensible & déchiré par la douleur.

C'est ainsi que l'on peut expliquer ces alternatives de cruauté & de pitié si communes parmi les gens du peuple. Les personnes bien élevées sont pour l'ordinaire exemptes de cette curiosité barbare; plus accoutumées à penser, elles en deviennent plus sensibles, & leurs organes moins forts auroient peine à résister au spectacle d'un homme cruellement tourmenté. D'où l'on peut conclure, comme on l'a dit ailleurs, que la pitié est le fruit d'un esprit exercé, dans lequel l'éducation, l'expérience, la raison, ont amorti cette curiosité cruelle qui pousse le commun des hommes aux pieds des échafauds.

Les enfants sont communément cruels, comme on peut en juger par la maniere dont ils traitent les oiseaux & les animaux qu'ils tiennent en leur puissance: on les voit pleurer ensuite lorsqu'ils les ont fait périr, parce qu'ils en sont privés: leur cruauté a pour motif la curiosité, à laquelle vient se joindre le desir d'essayer leurs forces ou d'exercer leur pouvoir. Un enfant n'écoute que les impulsions subites de ses desirs & de ses craintes; s'il en avoit la force, il ex-

termineroit tous ceux qui s'oppofent à fes fantaifies. C'eft dans l'âge le plus tendre que l'on droit réprimer les paffions de l'homme; c'eft alors qu'il faudroit foigneufement étouffer toutes les difpofitions cruelles, l'accoutumer à s'attendrir fur les peines des autres, l'exercer à la pitié, fi néceffaire & fi rare dans la Vie Sociale (3).

L'Histoire nous montre les trônes fouvent remplis par des tyrans farouches & cruels; rien de plus rare que des Princes à qui l'on ait appris dans l'enfance à réprimer leurs mouvemens déréglés; on leur donne au contraire une fi haute idée d'eux-mêmes, une idée fi baffe du refte des humains, qu'ils regardent les Peuples comme deftinés par la Nature à leur fervir de jouets. C'eft ainfi que l'on forma tant de monstres, qui fe firent un amufement de facrifier des millions d'hommes à leurs paffions indomtées & même à leurs fantaifies paffageres. En mettant Rome en feu, Néron ne chercha qu'à fatisfaire fa curiofité; il voulut voir un incendie immenfe, & repaître fon orgueil de l'idée de fon pouvoir fans bornes, qui lui permettoit de tout ofer contre un peuple afservi. L'orgueil fut toujours un des principaux mobiles de la cruauté & de l'oubli de ce qu'on doit aux hommes.

Loin de donner aux puiffants de la terre un cœur fenfible & tendre, tout concourt à leur infpirer des fentimens féroces: en excitant leur ardeur guerriere, on les familiarife avec le fang,

(3) On dit qu'une nation fage refufa une charge de Magiftrature à un homme confidérable, parce qu'on avoit remarqué que dans fa jeuneffe il prenoit plaifir à déchirer des oifeaux. Dans un autre pays, un homme fut chaffé du Sénat pour avoir écrafé un oifeau qui étoit venu fe réfugier dans fon fein. *Voyez Addiffon. Mentor moderne No. 61.*

tu si nécessaire pour amener les hommes à reconnoître la supériorité que l'on a sur eux, dont ils ont toujours tant de peine à convenir.

Tout homme s'aime, sans doute, & se préfere aux autres; mais tout homme desire de voir ces sentimens confirmés par les autres. Pour avoir le droit de s'estimer & de voir son amour propre étayé des suffrages publics, il faut montrer des talens, des vertus, des dispositions vraiment utiles, des qualités que l'on puisse sincérement considérer. L'amour légitime de soi, l'estime fondée sur la juste confiance que l'on mérite la tendresse & la bienveillance des autres, n'est point un vice, c'est un acte de justice, qui doit être ratifié par la Société, & auquel, sans être injuste, elle ne peut refuser de souscrire.

Défendre à l'homme de bien de s'aimer, de s'estimer, de se rendre justice, de sentir son mérite & son prix, c'est lui défendre de jouir des avantages & des douceurs d'une bonne conscience qui, comme on l'a fait voir, n'est que la connoissance des sentimens favorables qu'une conduite louable doit exciter. Le sentiment de sa propre dignité est fait pour soutenir l'homme de bien contre l'ingratitude, qui souvent lui refuse les récompenses auxquelles il a droit de prétendre. La confiance que donne le vrai mérite permet en effet au sage cette ambition légitime, qui suppose la volonté & le pouvoir de faire du bien à ses semblables. Où en seroit la Société, s'il n'étoit jamais permis aux ames honnêtes d'aspirer aux honneurs, aux dignités, aux places dans lesquelles un grand cœur peut exercer sa bienfaisance? Enfin c'est

le sentiment de l'honneur, c'est le respect pour lui-même, c'est une noble fierté qui empêche l'homme vertueux de s'avilir, de se prêter à des bassesses & aux moyens honteux par lesquels tant de gens s'efforcent de parvenir en sacrifiant leur honneur à la fortune. Les ames basses & rampantes n'ont rien à perdre; elles sont accoutumées aux mépris des autres, & à s'estimer très-foiblement elles-mêmes.

Ainsi ne défendons pas à l'homme vertueux, bienfaisant, éclairé, de s'estimer lui-même, puisqu'il en a le droit; mais défendons à tout homme qui veut plaire à la Société, de s'exagérer son propre mérite, ou de l'étaler avec faste d'une façon humiliante pour les autres; il perdroit dès-lors l'estime de ses concitoyens: disons-lui que la présomption, ou la confiance peu fondée sur des talens & des vertus qu'on n'a pas, est un Orgueil très-ridicule & ne peut être le partage que d'un sot, dont la folie est de se croire un mérite qu'il n'a point. Craignons de nous rendre méprisables par une fatuité, qui fait que l'on ne se montre occupé que de soi-même & des qualités que l'on croit posséder. Si ces qualités sont réellement en nous, nous fatiguons les autres à force de les leur présenter: sont-elles fausses? nous leur paroissons impertinents & ridicules, dès qu'ils ont une fois démêlé l'imposture ou l'erreur. Evitons l'arrogance & la hauteur, dont l'effet est de repousser & de blesser; rejettons comme une folie toute insolence, qui consiste à faire sentir son Orgueil à ceux même à qui l'on doit de la soumission & du respect: la grossiéreté, la brutalité, l'impoli-

tesse, sont des effets ordinaires d'un Orgueil qui se met au-dessus des égards, qui refuse de se conformer aux usages, & de montrer les déférences & les attentions que des êtres sociables se doivent les uns aux autres. Tout orgueilleux semble croire qu'il existe tout seul dans la Société.

L'IMPUDENCE peut être définie, l'Orgueil du vice; l'effronterie est le courage de la honte: il n'y a que la corruption la plus complette qui puisse rendre fier de ce qui devroit faire rougir aux yeux de ses concitoyens. Tout esclave, tout homme bas ou corrompu qui se glorifie, doit être regardé comme un impudent, un effronté.

LA Vanité est un orgueil fondé sur des avantages qui ne sont d'aucune utilité pour les autres. *La Vanité est*, dit-on, *la gloire des petites ames.* Un grand homme ne peut être flatté de la possession des choses qu'il reconnoît inutiles à la Société. L'Orgueil de la naissance est une pure Vanité, puisqu'il se fonde sur une circonstance du hazard, qui ne dépend aucunement de notre propre mérite, dont il ne résulte aucun bien pour le reste des hommes. L'ostentation, le faste, la parure, sont des marques de Vanité; elles annoncent qu'un homme s'estime, & veut être estimé des autres par des endroits qui ne sont aucunement intéressants pour le Public. Quel avantage résulte-t-il qu'un homme étale aux yeux des passants des équipages dorés, des livrées magnifiques, des coursiers d'un grand prix? Les repas somptueux du Prodigue ne sont utiles qu'à quelques parasites, qui paient en flatteries le sot qui les régale.

Le Luxe eſt une émulation de Vanité qu'on voit éclore parmi les citoyens des nations opulentes. Cette Vanité, alimentée par l'exemple, devient pour les riches le plus preſſant des beſoins, auquel par conſéquent tout eſt ſacrifié. A la vue des forfaits & des crimes que cette Vanité épidémique fait commettre chaque jour, il eſt impoſſible de ſouſcrire au jugement que des Ecrivains, d'ailleurs bien intentionnés, ont porté du Luxe. Il eſt vrai qu'il attire des richeſſes dans un Etat; mais ces richeſſes tendent-elles à ſoulager la miſere du plus grand nombre? Non, ſans doute; l'argent attiré par le luxe ſe concentre bientôt dans un petit nombre de mains, & n'en ſort que pour alimenter le Luxe des richeſſes, ſans porter le moindre ſecours aux cultivateurs, aux citoyens laborieux, aux arts vraiment utiles que le Luxe dédaigne. Les tréſors de l'homme vain ſont réſervés pour entretenir ſon faſte, ſa molleſſe, ſes voluptés. Il les répand à pleines mains ſur des flatteurs, des proxénetes, des courtiſanes, des frippons de toute eſpece; le plaiſir de la bienfaiſance étant ignoré de lui, il n'a jamais dequoi encourager ni conſoler les talents affligés; les dépenſes néceſſaires à ſon Luxe ne lui laiſſent jamais les moyens de faire du bien. La Vanité endurcit l'ame & ferme le cœur à la bienveillance. Enfin, comme de petites cauſes multipliées produiſent les plus grands effets, c'eſt la Vanité puérile du Luxe qui produiſit toujours la ruine des plus grands Etats. Une Vanité nationale eſt toujours l'effet d'un Gouvernement injuſte & vain: chacun mécontent de ſa place, veut ſe mettre au-deſſus de ſon niveau.

Il eſt donc également de l'intérêt de la Politique & de la ſaine Morale de réprimer, de décrier le Luxe, & de guérir les hommes de la fatale vanité qui le fait naître. Pour cet effet il eſt utile de ſe faire des idées préciſes de ce mal contagieux, ſi funeſte aux Sociétés & aux Individus. Il ſemble que l'on doit appeller *Luxe*, toute dépenſe qui n'a pour objet que la vanité, que le deſir d'égaler ou de ſurpaſſer les autres, que le deſſein de faire de ſes richeſſes une parade inutile; de plus on doit appeller *dépenſes de Luxe*, toutes celles qui excedent nos facultés, ou qui devroient être employées à des uſages plus néceſſaires & plus conformes aux principes de la Morale. Le Souverain d'une nation opulente ne peut être accuſé de Luxe quand, ſans opprimer ſes ſujets, il fait élever un Palais ſomptueux dont la magnificence annonce aux Citoyens la réſidence d'un chef occupé de leur bien-être, & qu'ils doivent reſpecter. Ce Souverain peut ſans blâme donner à ſa demeure tous les ornemens que ſon goût lui ſuggere, tant qu'ils ne ſont point achetés aux dépens de la félicité publique. Mais un Monarque qui, pour contenter ſon orgueil, écraſe ſon peuple d'impôts, le plonge dans l'indigence, & l'inſulte enſuite par des monumens ſuperbes: un tel Monarque eſt un Tyran coupable du Luxe le plus criminel, & dont les travaux couteux doivent être déteſtés par toutes les ames honnêtes.

Qu'un Prince, animé par ſa reconnoiſſance, bâtiſſe un aſyle ample & commode pour les guerriers qui l'ont ſervi, on ne pourra l'accuſer de Luxe ou de vanité; mais ſi, ne conſultant que ſon goût pour le faſte, il fait de cette re-

traite de l'indigence un ſuperbe Palais onéreux pour ſon peuple, il n'eſt plus bienfaiſant, il repaît ſon orgueil en étalant un Luxe très-inutile; il auroit bien mieux employé ſon argent s'il avoit épargné de vains ornemens pour nourrir un plus grand nombre d'infortunés.

Un Grand, un Particulier opulent, peuvent ſans Luxe ſe conſtruire une habitation agréable, ornée de meubles commodes; mais ils ſont des inſenſés, s'ils ſe propoſent de copier la magnificence d'un Roi; ils deviennent criminels, s'ils bâtiſſent aux dépens de leurs concitoyens; ils ſe rendent coupables de la folie la plus condamnable, s'ils contentent leur vanité en ruinant leur poſtérité.

Tout homme qui jouit de l'aiſance peut s'habiller d'une façon qui le diſtingue de l'indigent; il peut ſans Luxe ſe procurer des voitures & des ſerviteurs; mais s'il lui faut chaque jour des vêtemens riches & nouveaux, des équipages brillants, des Bijoux précieux, s'il peuple ſa maiſon de valets inutiles, il fait tort à tous ceux qu'il devroit ſoulager; il enrichit des tailleurs, des bijoutiers, des ſelliers, mais il prive les campagnes de cultivateurs, il multiplie les fainéants & les vices; il nuit à la Société; & s'il dérange ſes affaires, il ſe nuit à lui-même & vole ſes créanciers. Enfin il fait tort à l'homme moins aiſé, dont ſon exemple anime la vanité, mais pour qui les commodités & la parure du riche ſont un Luxe deſtructeur.

Des riches & des grands peuvent ſe procurer les plaiſirs de la table, raſſembler des amis, leur faire très-bonne chere, mettre du choix dans les mêts qu'ils leur préſentent. Mais n'y a-t-il pas une vanité extravagante à ne pouvoir

se contenter des denrées & des mêts que fournit le climat qu'on habite? il y a de la folie à vouloir, aux dépens de sa fortune, joûter contre les banquets des Souverains; il y a de la dureté à sacrifier à sa vanité chimérique ce qui feroit subsister bien des familles honnêtes, qui souvent n'ont pas du pain.

Le nécessaire du riche devient Luxe pour le pauvre. L'homme opulent contracte mille besoins que l'indigent devroit toujours ignorer. L'usage du tabac est un Luxe ruineux pour le manœuvre qui gagne à peine de quoi vivre. Le riche sans se déranger peut aller au Spectacle; l'artisan est perdu dès qu'il en a pris le goût.

Le Luxe enfin pousse tous les hommes hors de leur sphere; il les enivre de mille besoins imaginaires auxquels ils ont souvent la folie de sacrifier les besoins les plus réels, les devoirs les plus sacrés. Dans un pays de Luxe, l'agréable l'emporte toujours sur l'utile; la vanité de paroître fait que personne ne se sent à son aise; depuis le Souverain jusqu'aux moindres des sujets chacun excede ses forces, & personne n'est content de son sort. Chacun est tourmenté d'une vanité inquiete & jalouse qui le fait rougir de se voir surpassé par les autres; il se croit méprisable dès qu'il ne peut les égaler. Cette vanité dégénere en une telle manie, que le suicide n'est point rare dans les villes dont le Luxe s'est emparé: la honte d'être déchu réduit l'homme au désespoir.

L'AMBITION que, par les ravages qu'elle produit sur la terre, on nomme la passion des grandes ames, n'est communément l'effet que d'une vanité remuante ou mécontente de son sort: cette faim excessive de la domination &

de la gloire eſt une folie qui, au lieu de conduire à la vraie gloire, devroit conduire à l'exécration publique. Un Conquérant eſt communément un génie rétréci qui, très-peu capable de bien gouverner les anciens ſujets que le deſtin lui avoit ſoumis, a la préſomption de croire qu'il gouvernera bien mieux les nouveaux qu'il va ſubjuguer. Si par la ſageſſe de ſa conduite & de ſes loix, Alexandre eût fait le bonheur des Etats qu'il avoit hérités de ſes peres, on lui pardonneroit, peut-être, ſes conquêtes en Aſie; mais ce Héros, gonflé de ſes victoires, a la ſotte vanité de ſe faire paſſer pour fils de Jupiter; il meurt ſans avoir donné à l'univers la moindre marque de ſageſſe, de lumieres, de vertu, ſans leſquelles pourtant il n'exiſte ni honneur ni gloire.

Ce que vulgairement on nomme *honneur* dans la plupart des nations, n'eſt, comme on l'a fait remarquer, qu'une vanité chatouilleuſe, qui toujours inquiétée par la conſcience de ſon peu de mérite, & craignant d'être abaiſſée dans l'opinion des autres, eſt capable de porter les hommes aux plus affreux excès. En vertu des préjugés ſur leſquels cet honneur ſe fonde, l'homme coupable d'un aſſaſſinat, d'un crime, leve ſa tête altiere au milieu de la Société; ſa vanité féroce lui perſuade qu'il a droit à l'eſtime publique pour avoir eu le courage de tuer de ſang froid un Citoyen, & de braver les loix.

Enfin de tous les vices des hommes il n'en eſt peut-être pas qui faſſe commettre un plus grand nombre de crimes que la vanité; ſans compter les folies & les travers dans leſquels elle les précipite à chaque pas. Cette vanité perſuade aux puiſſants de la terre, que c'eſt par

un faste ruineux pour les peuples qu'il faut s'attirer les regards des imbécilles mortels: d'après ces vaines idées, les Nations sont forcées d'arroser la terre de sang & de sueur pour mettre leurs vains tyrans en état de paroître avec éclat, d'élever des édifices pompeux, de soutenir la splendeur de leur thrône. Princes! laissez-là votre faste; gouvernez vos sujets avec justice; occupez-vous du soin de leur procurer le bonheur; & vous n'aurez pas besoin de les éblouir par un vain appareil, qui décele toujours une ame rétrécie qui s'efforce de se cacher sous le masque d'une grandeur empruntée.

Les Grands, les Nobles, les Citoyens les plus distingués des Nations, par un effet de leurs préjugés, sacrifient continuellement leur bonheur permanent & durable aux besoins imaginaires que leur crée la vanité. On les voit échanger leur temps, leur liberté, leur honneur, leur fortune & leur vie, contre des titres, des sons, des ornemens, des rubans; marques futiles dont, au défaut de mérite & de vertus, tant de gens ont besoin pour s'illustrer aux yeux de leurs concitoyens! Des privileges injustes, des préséances vaines, des prérogatives idéales, sont communément les causes des querelles, des divisions, des cabales qui déchirent les cours, qui mettent les Nations en guerre, qui finissent quelquefois par embraser l'univers!

La Morale ne peut donc, au risque même de ne parler qu'à des sourds, assez répéter aux hommes de cultiver leur raison, de peser les conséquences de leurs folles vanités, de sentir que c'est dans la vertu seule que consiste la gloire, l'honneur, la noblesse, la grandeur vérita-

table. Que les hommes les plus grands sont petits aux yeux de ceux qui réfléchissent, & qui voient la foiblesse des ressorts dont souvent la machine du monde est ébranlée! Des disputes minutieuses, des opinions frivoles, des hypotheses puériles, soutenues obstinément par des hommes bouffis de la plus sotte vanité, suffisent pour allumer des haines immortelles & pour troubler le repos des Nations!

L'OPINIÂTRETÉ, que l'on confond si souvent avec la fermeté, avec l'amour de la vérité, avec le zele pour la justice, n'est le plus communément que l'effet d'une vanité méprisable qui se fait un point d'honneur de ne jamais se rendre. L'homme opiniâtre a la folie de croire que sa raison supérieure ne peut nullement l'égarer; son amour-propre lui permet rarement d'être juste; il persiste dans l'injustice, il s'imagine qu'il y va de sa gloire de ne jamais se rétracter. Est-il un égarement plus commun & plus funeste? Tout ne concourt-il pas à prouver que rien n'est plus honorable & plus noble qu'un aveu franc de son erreur, qu'un hommage sincere rendu à la vérité? Nous trouvons toujours de la grandeur d'ame & de la force dans celui qui sait dompter sa vanité, & nous méprisons les obstinés dont l'orgueil inflexible ne veut jamais plier. De combien de flots de sang la terre fut-elle mille fois inondée par l'opiniâtreté de quelques spéculateurs, qui voulurent faire adopter aux Nations leurs opinions comme des oracles infaillibles! Quels ravages n'a pas causé la maxime hautaine & pernicieuse de tant de Souverains à qui l'on persuada que *l'autorité ne doit jamais réculer!* Un Prince n'est jamais plus grand & plus cher à son peuple

que lorsque, reconnoissant qu'il s'est trompé, il remédie aux maux que ses erreurs ont pu causer.

L'on aime les personnes timides, & qui ne résistent point, parce qu'on se promet d'en disposer à son gré; cependant la timidité que d'ordinaire on aime & que l'on prend souvent pour de la modestie, n'est quelquefois l'effet que d'une vanité secrete qui craint de n'être point autant considérée qu'elle croit le mériter: cet amour-propre délicat ne veut pas s'exposer à des assauts qu'il se sent incapable de soutenir.

En un mot il n'est point de formes que l'amour-propre n'emprunte pour se masquer. Cette passion, hypocrite quand elle n'a pas le courage de se montrer à découvert, prend des détours que les observateurs les plus attentifs peuvent à peine démêler. Mais on ne se trompera guere, quand on dira qu'une vanité couverte ou visible est le mobile universel de la conduite du plus grand nombre des hommes: souvent sa marche est si secrete qu'elle se dérobe à nous-mêmes; elle nous donne le change à tout moment; elle nous trompe &, quelquefois à notre insu, elle nous conduit peu-à-peu à des actions très-brusques & très-criminelles suivies de longs regrets.

Des intérêts mal-entendus, un amour-propre inconsidéré, une vanité puérile, voilà les vrais fléaux & des Nations & des Sociétés particulieres; elles deviennent des arenes où chacun vient, pour ainsi dire, faire assaut de vanité; chacun y veut *primer*, *dominer* les autres, jouer un rôle distingué. Parmi des êtres qui se disent sociables, il faut une circonspection incommode, une crainte continuelle de blesser les

prétentions impertinentes de tous ceux que l'on rencontre. Les amis les plus intimes & les plus familiers sont prêts à se brouiller, à se séparer pour toujours, à s'égorger pour une parole indiscrete que ne peut endurer une vanité soupçonneuse. Rien de plus difficile & de plus périlleux que de vivre avec des hommes qui ne placent leur honneur & leur gloire que dans des puérilités; elles rendent souvent les Citoyens d'une nation civilisée aussi coleres, aussi vindicatifs, aussi cruels que les Sauvages les plus inconsidérés. En voyant les objets dans lesquels la plupart des hommes font consister leur vanité ou leurs prétentions, on seroit tenté de les regarder comme des enfans, incapables de jamais parvenir à maturité (6). On ne voit dans le monde que des gens dont l'amour-propre est continuellement blessé de celui des autres: on n'y rencontre que des insensés qui ont la folie d'exiger ce qu'ils ne rendent à personne.

C'est en effet à l'orgueil, à la présomption, à une folle vanité que l'on doit attribuer le défaut de ces Tyrans de la Société que l'on nomme *exigeants*. Une arrogance très-injuste leur persuade qu'on leur manque sans cesse, que l'on n'a pas pour eux les attentions qu'ils méritent; tandis qu'ils manquent souvent eux-mêmes à leurs amis, à tout le monde. Rien de plus incommode dans le commerce de la vie que des hommes de ce caractere; rien de plus injuste que des orgueilleux qui veulent

(6) Le chevalier Digby remarque „ que les hommes ont un „ tel desir de paroître supérieurs aux autres, qu'ils vont jusqu'à „ se vanter d'avoir vu ce qu'ils n'ont jamais vu". Delà les menteries des voyageurs, les exagérations des conteurs, &c. &c.

être aimés, sans montrer aucune affection pour les autres; rien de plus commun que des êtres qui veulent être considérés de ceux même qu'ils méprisent, & à qui souvent ils témoignent sans détour le peu de cas qu'ils en font. Rien de plus insociable qu'un amour-propre qui rapporte tout à lui-même, sans jamais avoir égard à l'amour-propre des autres. Ce sont communément les hommes les plus exigeants qui ont les droits les moins fondés sur l'estime de ceux dont ils exigent le dévouement le plus complet.

En considérant la conduite de la plupart des hommes que l'on voit sans cesse occupés de leurs vanités puériles, on seroit tenté de croire qu'ils ne sont que des enfans, que la raison ne pourra jamais guérir de leurs folies. Une sotte vanité, un orgueil méprisable, percent dans toutes les actions & semblent être les leviers qui font mouvoir le monde.

D'un autre côté, celui qui se mépriseroit totalement lui-même, seroit peu curieux de mériter l'estime de ses semblables, dont tout homme doit être jaloux. Tous ceux qui ont la conscience d'être peu dignes de considération, s'abandonnent, pour ainsi dire, eux-mêmes, & finissent par des bassesses dont leur amour-propre flétri ne fait plus rougir: s'il leur reste encore quelque énergie, ils deviennent impudents, & bravent insolemment le *qu'en dira-t-on*. Rien de plus dangereux que les hommes avilis qui ont totalement renoncé à l'estime publique (7).

(7) „ Dire moins de soi qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie: se payer de moins qu'on ne vaut, c'est lâcheté & pusillanimité selon Aristote. "

Voyez Essais de Montagne liv. II. ch. 6.

En se rendant justice, en rentrant quelquefois dans le fond de son propre cœur, on pourra modérer peu-à-peu les saillies d'une vanité qui semble tenir si fortement à la nature humaine. L'équité nous apprend à ne point nous surfaire les qualités que nous pouvons posséder. Si chaque homme, de bonne foi avec lui-même, se demandoit en quoi consiste donc cette prééminence qu'il s'arroge sur les autres; s'il examinoit de sang froid les titres d'après lesquels il exige les égards des autres, & qu'à leur défaut il s'adjuge de sa propre autorité; il y a tout lieu de croire que cet examen habituel le rendroit plus réservé, & dès-lors plus agréable à la Société, qui lui sauroit gré des sacrifices qu'il consentiroit à lui faire. Rendons-nous vraiment estimables, & nous n'aurons pas besoin de manege pour nous faire estimer. Combien les hommes s'épargneroient de soucis & de peines s'ils consentoient à être ce qu'ils sont!

Faute de faire des réflexions si simples, une vanité désagréable empoisonne toutes les actions; elle peuple la Société d'une foule de gens assez insensés pour préférer le sot plaisir de paroître heureux, à celui de l'être réellement: elle remplit les compagnies de *Petits-maîtres*, de fats, d'impertinents, *d'avantageux*, *d'importans*, d'étourdis qui font des dépenses & des efforts incroyables pour se rendre ridicules, & même insupportables. Une portion du genre humain est continuellement occupée à se moquer de l'autre, pour se venger des blessures que se font leurs vanités réciproques. Chacun s'efforce de briller au dehors, de s'attirer tous les regards, d'en imposer par les qualités fictives qu'il croit

propres à lui faire obtenir la préférence qu'il ambitionne; mais personne ne descend en lui-même (8), personne ne s'embarasse d'acquérir des qualités auxquelles le public ne pourroit refuser son hommage. Enfin personne ne songe à montrer dans sa conduite cette modestie, qui lui plait toutes les fois qu'il la rencontre dans les autres. Pour tâcher d'obtenir une place distinguée dans l'opinion publique, la plupart des hommes se donnent des tourmens continuels, qui se terminent d'ordinaire par les rendre incommodes & méprisables aux yeux de ceux dont ils prétendent se faire considérer. Le chemin le plus sûr à l'estime, c'est de la mériter par des vertus réelles. Tout homme qui se surfait, finit communément par être mis au-dessous même de sa juste valeur.

CHAPITRE III.

De la Colere, de la Vengeance, de l'Humeur, de la Misantropie.

La Colere est une haine subite, plus ou moins permanente, contre les objets que nous jugeons contraires à notre bien-être. Rien de plus naturel que cette passion dans un être perpétuellement occupé de sa propre conservation & de sa félicité; mais rien de plus nécessaire à un être raisonnable & sociable que de réprimer des mouvemens impétueux, aussi dangereux pour lui-même que pour ceux avec lesquels

(8) *At nemo in sese tentat descendre, nemo.*
PERS. SATYR. 4. VERS. 23.

ſon deſtin eſt de vivre. En général la raiſon prouve que, pour ſon propre intérêt, tout homme vivant en Société doit être en garde contre toutes les impulſions qui le troublent & l'empêchent de faire uſage de ſon jugement, de ſa réflexion, de l'expérience deſtinée à lui ſervir de guide. „ Le Sage, dit Epicure, peut être „ outragé par la haine, par l'envie, & par le „ mépris des hommes; mais il croit qu'il dé- „ pend de lui de ſe mettre au-deſſus de tout „ préjudice par la force de la raiſon. La ſageſſe „ eſt un bien ſi ſolide, qu'elle ôte à celui qui „ l'a en partage, toute diſpoſition à ſortir de „ ſon état naturel, & l'empêche de changer „ par la Colere, de caractere, quand même il „ en auroit la volonté." (9).

De même que toutes les paſſions, la Colere peut être retenue, balancée, comprimée par la crainte des ſuites fâcheuſes qu'elle peut avoir & pour nous-mêmes & pour les autres. Tout homme ſociable doit être raiſonnable, c'eſt-à-dire, doit diſtinguer les mouvemens naturels qu'il peut ſuivre ſans danger, de ceux auxquels il doit prudemment réſiſter. Il doit être modifié de maniere à régler ces mouvemens de la façon qui convient à la Vie Sociale; il doit avoir de bonne heure contracté l'habitude de ſe vaincre, & l'exercice doit lui procurer la force néceſſaire pour y parvenir. On ne peut trop le répéter, tout homme qui n'a point appris à réſiſter aux penchants de ſa nature, ne peut être qu'un membre nuiſible dans la Société.

(9) *Detrimenta quæ ex hominibus, ſive odii, ſive invidiæ, ſive contemptûs cauſa fiunt, ſapientem autumat ratione ſuperare. Eum vero qui ſemel fuerit ſapiens, in contrarium habitum tranſire non poſſe nec ſponte variare.*

Voyez DIOGEN. LAERT. DE VITIS ET DOGMATIBUS PHILOSOPHORUM LIB. X. SEG. 117.

Les Princes, les Grands, les Riches, ainſi que les gens du peuple, ſont les plus ſujets à la Colere, parce que leurs paſſions dans l'enfance ont été ou flattées ou négligées. Il ſeroit inutile de parler ici des effets redoutables de la Colere des Rois; tout l'univers a retenti dans tous les temps des affreux rugiſſemens de ces lions déchaînés, ou des cris des Nations déſolées par leurs fureurs.

QUOIQU'AU premier coup-d'œil les emportemens de la Colere ſemblent annoncer un grand reſſort, une force, une énergie dans l'ame, les Moraliſtes pour la plupart ont attribué cette paſſion à la foibleſſe: elle ſuppoſe en effet une mobilité dans les organes qui les rend ſuſceptibles d'être aiſément affectés; cette décompoſition ſi facile de la machine, ou cette *irritabilité*, ſe remarque ſur-tout dans les femmes, que la Nature a rendues communément plus ſenſibles, plus foibles, & dès-lors plus ſujettes à la colere que les hommes. Pareillement les enfans, dès l'âge le plus tendre, donnent par leurs cris, leurs larmes, leurs trépignemens & leurs convulſions, des ſignes peu équivoques de la Colere dont ils ſont agités toutes les fois qu'on ne ſe rend pas à leurs caprices: ſi les forces répondoient à ſes fureurs, un enfant ſeroit capable d'exterminer ſa nourrice ou ſa mere ſur le refus d'un *bonbon*: peu-à-peu ſes organes ſe fortifient, il devient plus tranquille, on le châtie de ſes emportemens qui mettroient quelquefois ſa ſanté ou ſa vie en danger; la crainte lui apprend à ſe contenir; de cette maniere il acquiert de la raiſon par degrés, & ſe trouve inſenſiblement modifié de façon à pouvoir vivre en Societé.

Tout homme vivant avec des hommes doit savoir qu'il est entouré d'êtres qui, comme lui, sont remplis de défauts, de passions, de vanités, de foiblesses: il doit donc en conclure que son propre intérêt lui fait un devoir de les supporter, & qu'une Colere continuelle le mettroit dans un état de guerre continuelle avec tous ceux qu'il fréquente. Celui qui est sujet à la Colere, est habituellement malheureux; tout le blesse, la haine est perpétuellement dans son cœur, & il excite ce sentiment fâcheux dans tous les êtres que ses emportemens effraient & rendent très-misérables. L'homme colere ne peut jamais jouir d'un bonheur durable, vu que la moindre chose est capable de le troubler. Mécontent de tout le monde, il ne rend personne heureux; il est comme un Tyran au milieu des esclaves dont il soupçonne l'aversion; il est forcé de lire la terreur qu'il inspire sur le visage de sa femme, de ses enfants, de ses valets, qui ne respirent qu'en son absence.

La douceur est un moyen assez sûr de désarmer la Colere: néanmoins il est des hommes tellement dominés par cette passion, que la douceur même les irrite encore plus & les jette dans une sorte de désespoir & de rage; alors la honte d'avoir tort ou la vanité, se joignant à la Colere, semble lui rendre de nouvelles forces, & la porte jusqu'au délire. Ce phénomene en Morale nous prouve évidemment que l'homme doux jouit d'une supériorité que, même dans sa folie, l'homme colere est contraint de sentir.

En effet la Colere est dans quelques personnes une phrénésie, une courte rage, une véritable folie. Sans cela comment expliquer la con-

duite de quelques emportés; de ceux qui dans les accès de leur aveugle furie s'en prennent aux objets inanimés, frappent avec violence une table, une muraille, se blessent souvent griévement & vont jusqu'à braver la mort?

On voit donc que l'homme livré à la Colere, redoutable à tout le monde, doit se craindre lui-même, & ne peut jamais prévoir jusqu'où ses emportemens le pousseront. Même étant tout seul s'il est capable de se nuire, que fera-ce lorsqu'il se trouvera dans la compagnie des autres? Il n'est jamais assuré de revoir sa maison; incapable de rien endurer, il peut à chaque instant rencontrer des hommes aussi dangereux que lui, qui le puniront de son humeur insociable. *La Colere*, dit un sage d'Orient, *commence par la folie, & finit par le regret.*

Aristote a prétendu que la Colere pouvoit quelquefois servir d'arme à la vertu; mais nous dirons avec Séneque & Montagne qu'en tout cas „ c'est une arme de nouvel usage, car, „ dit-il, nous remuons les autres armes, cette-„ ci nous remue; notre main ne la guide pas, „ c'est elle qui guide notre main, nous ne la „ tenons pas " (10).

Quoique la Colere soit une passion dangereuse, il en est cependant une que nous devons approuver. C'est cette Colere Sociale que doivent nécessairement exciter dans toutes les ames honnêtes le crime, l'injustice, la tyrannie, sur lesquels il n'est point permis d'être indifférent, & qui doivent irriter tout bon Citoyen, ou faire naître dans son cœur une indignation durable. Cette Colere légitime, appellée par Cicéron une

(10) Voyez Essais. liv. 2. chap. 31. vers la fin.

haine civile, eſt un ſentiment fait pour animer tous ceux qui s'intéreſſent fortement au bien-être du genre humain. Tout homme qui n'eſt pas troublé à la vue des injuſtices & des oppreſſions que l'on fait éprouver à ſes ſemblables, eſt un lâche, un mauvais Citoyen. C'eſt diſent les Arabes, *dans ſa Colere qu'on reconnoît le Sage* (11)

La Colere cachée, nourrie au fond du cœur & long-temps retenue, n'eſt pas moins cruelle dans ſes effets; c'eſt elle qui produit la *vengeance*. Cette paſſion redoutable, couvée par la penſée, attiſée par l'imagination, fortifiée par réflexion, devient encore plus dangereuſe que la Colere la plus vive, qui bientôt s'exhale. La Violence ouverte mérite plus d'indulgence, elle eſt bien moins à craindre que la fureur cachée de ces hommes aſſez maîtres d'eux-mêmes pour diſſimuler leurs ſentimens juſqu'au moment qui leur procure l'occaſion de ſe venger à leur aiſe. On peut ſouvent compter ſur la bonté du cœur & ſur la généroſité de celui qui eſt prompt à s'irriter; plus ſes emportemens ſont vifs, moins ils ont de durée; au lieu que l'on ne peut jamais compter ſur la réconciliation ſincere d'un homme aſſez diſſimulé pour cacher & comprimer long-temps dans ſon cœur la colere excitée par un outrage. Le ſentiment de la Colere eſt d'autant plus incommode qu'on a plus de peine à l'empêcher d'éclater; ainſi le vindicatif eſt le bourreau de lui même, en même temps qu'il épie les occaſions de faire éprouver ſa cruauté aux autres.

La

(11) Voyez *Sentent. Arab. in Erpenii grammat.*

La Vengeance a toujours l'orgueil ou la vanité pour mobile. Se venger, c'eſt punir celui qui a excité notre colere; c'eſt trouver du plaiſir à lui faire ſentir que l'on a le pouvoir de le rendre malheureux. La Vengeance eſt communément cruelle, parce que l'imagination & la penſée exagerent l'outrage qu'on a reçu. Le Vindicatif croit que ſa Vengeance eſt incomplete, ſi celui dont il ſe venge ignore de quelle main partent les coups qu'il reçoit. Voilà, ſans doute, pourquoi Caligula prenoit un grand plaiſir à faire venir en ſa préſence les victimes qu'il deſtinoit à périr dans les tourmens; voilà pourquoi il diſoit à ſes Satellites, de les *frapper de maniere à leur faire ſentir les horreurs de la mort.* (13)

Comme les hommes ſont toujours des juges ſuſpects & récuſables dans leur propre cauſe, les Loix, dans tous les pays policés, ſe ſont réſervé le droit de venger les Citoyens; elles ont ôté à ceux-ci le droit de punir les outrages qu'on leur a faits: ces loix ſont en cela très-conformes à l'intérêt de la Société & des Individus; elles ſont juſtes, en ce qu'elles empêchent les hommes d'être injuſtes & cruels; elles ſont ſociables, puiſque par-là elles indiquent que des êtres, perpétuellement expoſés à s'irriter réciproquement, doivent réflechir aux conſéquences de leurs actions, & mettre en oubli

(13) L'Italie nous fournit l'exemple d'une Vengeance bien atroce, & ſi étrange qu'on a cru pouvoir la rapporter. Une femme de mauvaiſe vie, irritée de l'infidélité de ſon amant, diſſimule le deſir de ſe venger pendant deux ans que dura la nouvelle paſſion de ſon perfide; au bout de ce temps, celui-ci revient à ſa premiere maîtreſſe, qui le reçoit avec ardeur, ne lui fait aucun reproche, mais lui plonge un poignard dans le cœur, immédiatement après lui avoir permis un péché pour lequel elle préſumoit qu'il devoit être éternellement damné.

des offenſes qui ne ſont le plus ſouvent que des minuties & des effets de la foibleſſe humaine. La nature, la juſtice, l'humanité, la grandeur d'ame, la philoſophie, s'accordent à proſcrire la Vengeance & à nous faire un devoir du pardon des injures. (14)

On a dit que la Vengeance étoit *le mets des Dieux*, c'eſt-à-dire, un plaiſir ſi grand, qu'ils l'envioient aux mortels. Mais quels Dieux que ces êtres vindicatifs de la Mythologie, qui, ſenſibles aux mépris des hommes, ne different de les punir, que pour en tirer une vengeance plus éclatante & plus capable d'effrayer! Ces Dieux coleres, cachés dans leurs vengeances, implacables, inſociables, ne ſont pas faits pour ſervir de modeles à des êtres qui vivent en Société: tout prouve que la vanité eſt une vraie petiteſſe, que l'indulgence & l'humanité ſont des vertus aimables & néceſſaires, que la vraie force ſuppoſe de la patience. N'eſt-ce pas ſe rendre ſoi-même très-malheureux, que de porter ſans ceſſe la haine & la rage au fond du cœur? La Vengeance n'eſt propre qu'à éterniſer les inimitiés dans le monde; le plaiſir futile qu'elle donne, eſt toujours ſuivi de repentirs

(14) La Philoſophie avoit enſeigné de bonne heure aux hommes la doctrine du pardon des injures. Plutarque nous apprend que les Pythagoriciens ſe faiſoient toujours un devoir de ſe donner la main en ſigne de réconciliation avant le coucher du Soleil, lorſqu'ils s'étoient réciproquement offenſés. *Celui-là*, dit Ménandre, *eſt le plus vertueux entre les mortels, qui ſait le mieux ſupporter les injures avec patience.* Juvénal a dit depuis, que la vengeance n'eſt un plaiſir que pour les ames rétrécies.

. . . . . . minuti
Semper & infirmi eſt animi, exiguique voluptas
Ultio . . . .

Voyez JUVENAL. SAT. XIII. VERS. 189.

durables; elle nous montre à la Société comme des membres dangereux; *celui*, dit Philémon, *qui pardonne une injure, force son ennemi à s'injurier lui-même*. Tout doit nous convaincre que l'homme qui sait pardonner, paroît aux yeux de tous les êtres sociables & raisonnables beaucoup plus estimable, plus fort, & plus grand que l'insensé qui l'a blessé, ou que le lâche qui ne peut rien supporter. „ Un lâche, dit „ un Moderne, peut combattre; un lâche peut „ vaincre; mais un lâche ne peut jamais par- „ donner". (15)

La générosité qui fait pardonner les injures, est un sentiment inconnu des petites ames, des gens du peuple, des hommes du commun. Les Sauvages, suivant les relations des voyageurs, sont implacables dans leurs Vengeances, qui chez eux se perpétuent de races en races, & finissent par amener la destruction totale de leurs diverses hordes. L'esprit vindicatif, qui subsiste encore dans un grand nombre de peuples que l'on croit policés, & l'idée qui fait croire qu'un homme de cœur ne doit jamais endurer un affront, sont visiblement des restes de la barbarie répandue en Europe par les nations féroces & guerrieres, qui jadis ont subjugué le vaste Empire des Romains. Mais des hommes de cette trempe, des soldats farouches & déraisonnables, ne sont pas des modeles à suivre par des hommes devenus plus sages, c'est-à-dire, plus instruits des intérêts de la Société, & de ce qui constitue la grandeur d'ame, la gloire véritable. L'homme inculte & sauvage ne réfléchit point; il suit en aveugle les impulsions

(15) Voyez *Addisson dans le Mentor moderne. No. 20.*

momentanéés de ſa fureur : l'homme policé eſt vraiment ſociable, & s'accoutume à contenir ſes paſſions, parce qu'il en connoît les ſuites dangereuſes. Ce n'eſt que par l'expérience que l'homme raiſonnable differe de l'enfant, du Sauvage, de l'inſenſé (16).

Il eſt encore une diſpoſition qui, ſans avoir les effets impétueux de la colere ou les cruautés lentes & réfléchies de la Vengeance, ne laiſſe pas de rendre bien des gens incommodes à la Société. Je veux parler de *l'Humeur*; c'eſt une diſpoſition habituelle à s'irriter : elle dérive communément d'un tempérament vicié; elle influe d'une façon très-fâcheuſe ſur le caractere, à moins que ce vice de l'organiſation n'ait été ſoigneuſement prévenu ou rectifié par l'éducation, par l'habitude, par l'uſage du monde, par la réflexion. Il eſt des perſonnes tellement dominées par l'humeur, ou dont la bile eſt ſi facile à émouvoir, que les moindres choſes les irritent; elles ne ſemblent jamais jouir d'aucune ſérénité ; on diroit qu'elles ſe nourriſſent d'amertume & de fiel, & que, ne trouvant de plaiſir qu'à ſe tourmenter elles-mêmes, elles ne peuvent ſouffrir la paix & le contentement des autres. Tout homme ſujet à cette colere habituelle, eſt auſſi malheureux qu'inſociable. Il eſt bien difficile que celui qui eſt mécontent de tout le monde, ſoit capable de ſe concilier l'amitié de perſonne.

(16) Dans tous les pays, où la juſtice ne ſe rend point fidelement, on voit communément régner les vengeances les plus cruelles. Lorſque la loi ne venge pas l'homme, il ſe venge lui-même, ſouvent outre meſure. Voilà la cauſe à laquelle on peut attribuer les fréquents aſſaſſinats qui ſe commettent dans les pays deſpotiques, où la juſtice eſt toujours très-mal adminiſtrée. Rien n'eſt plus capable de pouſſer les hommes au déſeſpoir, que le déni de juſtice.

Faute de vouloir faire des réflexions si naturelles, bien des atrabilaires se rendent les fléaux de leurs familles & de la Société. Combien d'époux, sans motifs valables, vivent en vrais ennemis, & semblent ne pouvoir s'envisager de sang froid, ou se parler sans colere? Combien de peres chagrins qui ne peuvent, sans s'irriter, considérer les jeux les plus innocents de leurs enfans? Combien de maîtres qui croiroient se dégrader, s'ils ne parloient avec aigreur à leurs domestiques tremblants? Il est des hommes qui ne paroissent avoir des amis, que pour leur faire à tout moment essuyer les effets de leur mauvaise humeur. Enfin il est des gens tellement remplis de bile, qu'ils ne se montrent dans le monde que pour avoir occasion de la répandre. Tout révolte ces Misantropes, aux yeux desquels la Nature entiere paroît défigurée.

Les personnes qu'une humeur noire domine, ignorent-elles donc que dans toutes les positions de la vie l'homme doit aimer pour être aimé? Est-il un état plus cruel, que celui d'une femme condamnée pour la vie à souffrir les caprices d'un mari, dont ses caresses ne peuvent adoucir l'humeur invétérée? Des enfans repoussés par le front austere d'un pere, pourront-ils avoir une tendresse véritable pour ce Tyran qui ne leur sourit jamais? Un maître grondeur & que tout mécontente, sera-t-il servi avec zele par des serviteurs perpétuellement intimidés? Quels amis peut mériter un homme insociable & brutal, dont le commerce les afflige & les humilie? N'y-a-t-il pas une présomption bien ridicule à croire que tout le monde, & ceux même qui ne dépendent aucunement de lui, sont faits

O 3

pour ſupporter l'humeur d'un homme qui ne veut rien ſupporter?

COMMUNÉMENT un ſot orgueil, joint à la bile, conſtitue le caractere de ces hommes farouches & chagrins, qui trop ſouvent empoiſonnent le commerce de la vie. Qu'ils ne nous diſent pas, que *l'on ne peut ſe refondre*, que leur humeur eſt l'effet de leur tempérament. C'eſt en travaillant ſur nous-mêmes, en nous obſervant avec ſoin, en combattant les défauts de notre organiſation, que nous pouvons devenir des êtres vraiment ſociables: la conſcience de nos propres défauts devroit ſans ceſſe nous ramener à l'indulgence pour ceux des autres; d'ailleurs ſouvent la mauvaiſe humeur nous les exagere, & quelquefois même leurs torts n'exiſtent que dans notre imagination malade. Que dans les accès de ſon mal, l'homme bilieux ſe ſépare, s'il le faut, pour quelque temps, de la Société qui le fatigue & qu'il afflige; que dans des intervalles plus calmes il ſe demande raiſon de ſa mauvaiſe humeur; le plus ſouvent il trouvera que ſon chagrin n'a point de motifs, & qu'il a tort de s'irriter contre les autres, ou de ſe tourmenter lui-même.

L'INDULGENCE, la patience, la douceur, le deſir de plaire, ſont les ſeuls liens qui puiſſent unir entre eux des êtres imparfaits. La colere & la mauvaiſe humeur, loin de remédier à quelque choſe, ne peuvent que troubler & diſſoudre la Société.

LA Miſantropie ou l'averſion pour les hommes, eſt une humeur habituelle & continue, qui nous fait haïr les êtres avec leſquels nous devons vivre en Société. Cette diſpoſition vraiment inhumaine & ſauvage, paroît venir de

plusieurs causes que tout homme raisonnable devroit soigneusement combattre: elle est due à un orgueil très irascible, qui, nous fermant les yeux sur nos propres défauts, nous exagere ceux des autres, & nous les fait juger avec trop de rigueur. Le Misantrope ne connoît ni l'indulgence ni la pitié. L'envie & la jalousie, passions toujours mécontentes, ont communément beaucoup de part à l'humeur que l'on éprouve contre le genre humain. La bile est sur-tout remuée à la vue de la prospérité de ceux que l'on en suppose moins dignes que soi. L'envie fait la philosophie de bien des courtisans; leurs mauvais succès les rendent souvent caustiques & misantropes.

CEPENDANT il peut se faire, que l'éloignement pour les hommes parte quelquefois d'une source moins impure. Un homme honnête & sensible peut à la fin s'indigner d'avoir été longtemps le spectateur ou le jouet, soit de la méchanceté, soit de la folie de ses semblables, & concevoir dès-lors beaucoup d'aversion ou de mépris pour eux. Quoique cette misantropie, fondée sur une expérience fâcheuse, paroisse moins blâmable que celle qui naît de l'envie, elle décele néanmoins un défaut de justice, en ce qu'elle enveloppe tous les hommes dans la même condamnation.

LA vraie Sagesse, toujours exempte de préjugés, ne peut approuver la haine des hommes dans un être fait pour vivre avec eux: elle approuve la prudence, qui nous fait éviter la société des insensés & des méchants, mais elle blâme une humeur sombre qui ne s'accommode avec personne; elle condamne une haine opiniâ-

tre qui dispose très-peu à se rendre utile aux autres, ou qui bannit la bienveillance universelle. Le Misantrope est très souvent un méchant, qui, ne sachant se faire aimer de personne, prend le parti de haïr tout le monde.

La Morale doit travailler à rendre l'homme sociable; elle doit lui montrer ses intérêts toujours liés à ceux de ses pareils: la raison, guidée par l'expérience, lui fera voir que son destin est de vivre dans une foule où il sera nécessairement poussé, tantôt par des méchants, & tantôt par des étourdis, bien plus communs encore; il s'armera donc de patience, de courage & d'indulgence, afin de fournir tranquillement sa carriere; il tâchera de contenir son indignation & sa colere, qui l'agitant lui-même d'une façon très incommode, le rendroient sans cesse mécontent de son sort, & le mettroient dans un état de guerre continuelle avec ceux qui l'entourent.

L'Humeur, l'insociabilité, la misantropie, sont des vices réels. Les Moralistes qui en font des perfections, des vertus, qui persuadent à l'homme qu'il y a du mérite à se séparer de ses semblables, à s'isoler, à vivre inutiles à la Société, ont visiblement ignoré que la vertu doit être toujours utile & bienfaisante.



CHAPITRE IV.

De l'Avarice & de la Prodigalité.

POUR peu que l'on se soit fait une idée des intérêts de la Société, & du mérite attaché à l'humanité, à la bienfaisance, la compassion, la libéralité, on reconnoîtra que l'Avarice est une disposition inhumaine & méprisable, puisqu'elle est incompatible avec toutes ces vertus. Cette passion consiste dans une soif inextinguible des richesses pour elles-mêmes, sans jamais en faire usage ni pour son propre bien-être, ni pour celui des autres. Les richesses ne sont point le bonheur entre les mains de l'homme sensé; elles ne sont que des moyens de l'obtenir, parce qu'elles le mettent à portée de faire concourir un grand nombre d'hommes à sa propre félicité. L'Avare est un homme isolé, concentré en lui-même, dont le cœur ne s'ouvre point à ses semblables. Accoutumé à se priver de tout, comment seroit-il tenté d'entrer dans les besoins des autres, ou de leur tendre une main secourable? Il ne vit qu'avec son or; cette idole inanimée est l'objet unique de son culte & de ses soins; il l'adore en secret, & lui sacrifie à chaque instant toutes ses autres passions, ainsi que toutes les vertus sociales; il se refuse tout, & s'applaudit de ses privations même, qui deviennent pour lui des jouissances continuelles, puisqu'elles le menent au but qu'il se propose, qui est uniquement d'amasser.

Les Moraliſtes ont avec raiſon condamné l'Avarice; les Poëtes ont jetté à pleines mains les traits de la ſatyre ſur elle; il ne paroît cependant pas qu'ils aient ſuffiſamment analyſé les motifs cachés & puiſſants qui ſervent à nourrir dans quelques hommes cette paſſion inſociable, & qui les y attachent par des liens impoſſibles à briſer. On nous dépeint l'Avare comme un être malheureux, parce qu'il ſe refuſe des plaiſirs que nous jugeons dignes d'envie: mais l'Avare eſt peu ſenſible à ces plaiſirs; il s'eſt fait un contentement à part, qui, dans ſon imagination, l'emporte ſur tout, ou plutôt qui lui préſente tous les plaiſirs réunis. Pourquoi va-t-il tout ſeul contempler ſon tréſor? C'eſt que ſon tréſor peint à ſon eſprit toutes les jouiſſances du monde; ce tréſor lui repréſente le pouvoir d'acquérir des honneurs, des palais, des terres, des poſſeſſions, des bijoux rares, des femmes, s'il a quelques ſentimens de volupté. En un mot, dans ſon coffre l'Avare voit tout, c'eſt-à-dire, la facilité de ſe procurer, s'il vouloit, tout ce qui fait l'objet des deſirs des autres; cette poſſibilité lui ſuffit, il ne va point au-delà; en employant ſon argent à l'acquiſition de quelque objet particulier, ſon illuſion ceſſeroit; il ne lui reſteroit que la choſe acquiſe, ou le ſouvenir de quelque plaiſir paſſé; il ne verroit plus en imagination, la faculté d'avoir tout ce que l'on peut ſe procurer avec l'argent.

L'Avare ſe refuſe tout, il eſt vrai, mais chaque privation devient un bien pour lui; il lui fait des ſacrifices ſouvent coûteux, peut-être; mais c'eſt le propre de toute paſſion dominante, d'immoler toutes les autres à l'objet

qu'elle chérit: il sait bien qu'on le méprise (17); mais il s'estime assez à la vue de son coffre qu'il regarde comme sa force, comme son ami le plus sûr, comme renfermant ce qui peut lui procurer des avantages qu'il ne pourroit attendre du reste de la Société. Il est sans compassion, parce qu'il est sans besoins, ou du moins, parce qu'il a le pouvoir de leur imposer silence; il n'aime personne, parce que son argent absorbe toutes ses affections; il refuse le nécessaire à sa femme, à ses enfans, à son domestique, parce que le nécessaire lui paroît du superflu; il est tourmenté par des inquiétudes, mais toute passion n'est-elle pas agitée par la crainte de perdre l'objet qu'elle chérit le plus? Il n'est ni plus heureux ni plus malheureux, que l'ambitieux qui se tourmente & qui craint de pérdre son pouvoir, que l'amant jaloux qui soupçonne la fidélité de sa maîtresse, que l'enthousiaste de la gloire qui craint qu'elle ne lui échappe: il n'est point de passion forte qui ne soit agitée, & qui n'excite par intervalles de la honte & des remords; mais ces sentimens pénibles sont bientôt effacés par les illusions que présente à l'imagination l'objet dont on est bien fortement enflammé.

Ainsi l'Avare est malheureux, sans doute, & par les tourmens de sa propre passion, & par l'idée des effets qu'elle produit sur les autres: non seulement il les prive de tout, mais encore il est capable des actions les plus basses pour assouvir la soif qui le brûle sans relâche; enfin, dans l'excès de sa folie, il est capable de

(17) ...... *Populus me sibilat, at mihi plaudo*
Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arcâ.
HORAT. SATYR. I. LIB. I. VERS. 66. ET. SEQQ.

se prendre après avoir perdu son or, parce que cette perte le prive du seul objet qui l'attache à la vie.

L'Avarice est, comme beaucoup d'autres, une passion exclusive, qui sépare l'homme de la Société. Ce seroit une erreur de croire que l'on est avare pour d'autres: un pere de famille prudent & sage est économe, sans être avare; il résiste à ses goûts, à ses fantaisies, il se prive des choses inutiles, il diminue ses dépenses pour faire un sort agréable à ses enfants; mais l'avare est *personnel*; ce n'est jamais par l'affection pour d'autres que l'on se charge d'une passion, insupportable pour ceux qui n'en sont pas pleinement infectés. Nous voyons tous les jours des hommes qui, sans avoir d'héritiers, sans aimer leurs parents, sans dessein de faire jamais le moindre bien à personne, ne se permettent pas d'user de leur fortune immense, vivent dans une véritable indigence, &, jusqu'au bord du tombeau, ne cessent d'accumuler des trésors dont ils ne feront aucun usage (18). Les vrais Avares aiment l'argent & pour lui-même & pour eux seuls; ils le regardent comme un bien réel, & non comme la représentation du bonheur, ou comme un moyen de l'obtenir. L'homme sociable & raisonnable regarde l'argent uniquement comme le moyen d'obtenir des jouissances honnêtes, & l'homme vertueux ne connoît pas de jouissance plus vraie que de faire des heureux: il est bienfaisant & libéral, parce qu'il sait que c'est dans l'exercice de la bienfaisance

(18) *Non propter vitam faciunt patrimonia quidam,*
Sed vitio caeci propter patrimonia vivunt.

JUVENAL. SATYR. XII. VERS. 50. 51.

que consiste tout l'avantage de la richesse sur l'indigence ou sur la médiocrité.

Le fils d'un Avare est communément prodigue; il a beaucoup souffert du vice de son pere, & dès-lors il se jette dans l'extrêmité contraire: d'ailleurs ce Pere, en lui refusant tout, ne lui a pas permis d'apprendre le bon usage qu'on peut faire de son bien. Le Prodigue se croit estimable en se livrant à une autre folie.

La Prodigalité est le vice opposé à l'Avarice. Cette passion, fondée sur la vanité, consiste à répandre sans mesure & sans choix les biens de la fortune, ou à faire de ses richesses un usage peu utile & pour soi-même & pour la Société. Le Prodigue n'est point un être bienfaisant, c'est un insensé qui ne connoît pas le véritable usage de l'argent, qui ne refuse rien à ses desirs les plus déréglés, qui veut s'illustrer par des dépenses dépourvues d'utilité, ou par une sorte de mépris affecté pour les richesses, dont l'emploi devroit faire tout le prix (19). César donnoit au peuple Romain des fêtes qui lui coûtoient des millions de sesterces; ces prodigalités, faites pour servir son ambition, n'avoient pour but que de corrompre de plus en plus un peuple déjà vicieux & corrompu. Les prodigalités de Marc Antoine & de Cléopatre, qui faisoient dissoudre des perles d'un prix immense pour les avaler dans un repas, étoient de vraies folies produites par l'ivresse de l'opulence.

La Prodigalité dans les Princes, que l'on décore souvent du nom de bienfaisance, n'est qu'une foiblesse très-criminelle: les Peuples sont forcés de gémir pour les mettre en état de la satisfaire. Un Souverain prodigue est bientôt

(19) *Nescit quo valeat nummus? Quem præbeat usum?*
HORAT. SATYR. I. LIB. I. VERS. 73.

obligé de devenir un Tyran; il eſt cruel pour ſon peuple, parce qu'il veut contenter les courtiſans qui l'entourent & qu'il voit, tandis qu'il ne voit pas ſon peuple, & ne s'en ſoucie guere; on a ſoin de l'empêcher d'entendre les murmures du vulgaire mépriſé.

Est-ce donc être bienfaiſant que de piller la Société toute entiere pour enrichir les plus inutiles ou les plus nuiſibles de ſes membres? Les prodigalités de Néron & d'Héliogabale étoient des outrages impudents faits à la miſere publique.

Le Prodigue ſe fait tort à lui-même; parvenu à ruiner ſa fortune, il ne lui reſte guere de reſſources chez ſes amis; inconſidéré dans ſon choix, il n'a communément répandu ſes largeſſes que ſur des flatteurs, des paraſites, des hommes dépourvus de mœurs & de ſentimens, ſur des ingrats qui croient l'avoir ſuffiſamment payé par leur baſſe complaiſance & leurs lâches flatteries. Il n'y a que l'homme ſage qui ſache uſer de la fortune; l'homme vicieux, vain & frivole, ne ſait qu'en abuſer.

L'Avare & le Prodigue ont celà de commun, que ni l'un ni l'autre ne connoiſſent l'uſage des richeſſes qu'ils deſirent également. L'un eſt avide pour amaſſer, l'autre eſt avide pour dépenſer: tous deux, quand ils le peuvent, montrent une égale rapacité qui les rend injuſtes & criminels: tous deux ne ſont ni aimés ni eſtimés, parce que l'Avare ne fait du bien à perſonne, & que le Prodigue n'oblige que des ingrats. L'Avare pille pour s'enrichir lui-même; le Prodigue vole & fraude ſes créanciers, il ſe ruine & n'enrichit que des frippons & des gens mépriſables, qui ſeuls ſavent mettre ſon extravagance à profit.

CHAPITRE V.

De l'Ingratitude.

„ RIEN, a dit un Ancien, ne vieillit plus „ promptement qu'un bienfait " (20). Il n'eſt pas de vice plus déteſtable, & pourtant plus commun, que l'Ingratitude. Platon le regarde comme renfermant tous les autres : il conſiſte dans l'oubli des bienfaits, & quelquefois il va juſqu'à faire haïr le bienfaiteur. Rien de plus odieux, de plus injuſte, de plus inſociable, que cette diſpoſition criminelle ; elle rend celui qui s'en trouve coupable en quelque façon l'ennemi de lui-même ; d'ailleurs elle ne peut manquer de lui attirer la haine de toute la Société : chacun ſent en effet que l'Ingratitude tend à décourager les ames bienfaiſantes, à bannir du commerce de la vie la compaſſion, la bonté, la libéralité, le deſir d'obliger, qui ſont ſes plus doux liens. Il n'eſt donc point d'homme qui ne ſoit perſonnellement intéreſſé à partager l'inimitié que l'on doit aux ingrats. Méconnoître les bienfaits qu'on a reçus, annonce une inſenſibilité, une injuſtice, une folie, une lâcheté ſurprenantes ; haïr celui qui nous a fait du bien, indique une étrange férocité. Si les hommes réunis doivent ſe prêter des ſecours mutuels, quels motifs leur reſtera-t-il pour exercer leur bienveillance, lorſqu'ils auront tout lieu de

(20) Un Eſpagnol a dit auſſi „ celui à qui vous donnez, l'écrit „ ſur le ſable ; & celui à qui vous ôtez, l'écrit ſur l'acier. "

craindre qu'elle ne soit payée que par l'Ingratitude & la haine?

Quelque désintéressées que l'on suppose la bienveillance, la générosité, la libéralité, ces vertus ont nécessairement pour but d'acquérir des droits sur les cœurs de ceux que l'on oblige. Nul homme ne fait du bien à son semblable en vue d'en faire un ennemi: le Citoyen généreux, en servant sa Patrie, ne peut avoir le dessein de se rendre haïssable ou méprisable à ses yeux; quiconque fait du bien, s'attend avec raison à la reconnoissance, à la tendresse ou du moins à l'équité de ceux qu'il distingue. Lors même que la bienfaisance s'étend jusqu'aux ennemis, celui qui l'exerce a lieu de se flatter qu'il désarmera leur haine, & qu'il en fera des amis. Les prétentions à l'affection & à la gratitude sont donc justes & fondées; elles sont les motifs naturels de la bienfaisance, & ces mêmes prétentions ne peuvent être frustrées sans injustice & sans folie; l'Ingratitude est si révoltante qu'elle est capable d'anéantir l'humanité au fond des cœurs les plus honnêtes.

Obliger des Ingrats, faire du bien à des êtres injustes, seroit, dit-on, la preuve de la vertu la plus robuste, de la magnanimité la plus merveilleuse, de la générosité la plus rare, & peut-être souvent de la plus grande foiblesse. Mais peu d'hommes sont capables d'un désintéressement si parfait; il supposeroit un enthousiasme peu commun, une imagination assez féconde pour se dédommager par elle-même de l'injustice des autres. Tout homme qui nous oblige, annonce qu'il veut acquérir sur notre affection & notre estime des droits que nous ne pouvons lui refuser sans crime; il nous montre évidemment

évidemment qu'il nous veut du bien, qu'il s'intéresse à nous, qu'il est à notre égard dans les dispositions que nous desirons naturellement de rencontrer. Ainsi quels que soient ses motifs, nous ne pouvons nous dispenser d'accorder du retour à quiconque nous témoigne de l'intérêt, de la bonne volonté.

D'APRÈS des vérités si faciles à sentir, n'est-il pas surprenant de rencontrer tant d'ingrats sur la terre? Néanmoins plusieurs causes semblent concourir pour les multiplier. L'orgueil & la vanité paroissent être en général les vraies sources de l'ingratitude. On surfait son propre mérite, & chacun alors regarde les bienfaits qu'il reçoit comme des dettes; chacun croit trouver en soi la raison suffisante des services qu'on lui rend, & n'en veut avoir obligation qu'à lui-même. D'ailleurs on craint les avantages que l'on peut donner à ceux de qui l'on reçoit des bienfaits; on appréhende qu'ils ne soient tentés d'abuser de la supériorité ou des droits qu'ils acquierent; on a honte d'avouer que l'on dépend d'eux, ou que l'on a besoin de leurs secours pour sa propre félicité. Enfin on craint qu'ils ne mettent à leurs bienfaits un si haut prix, qu'on ne puisse les payer. On a très-bien comparé les ingrats aux mauvais débiteurs, qui redoutent la rencontre de leurs créanciers. Enfin l'envie, cette passion fatale qui s'irrite même des bienfaits qu'elle reçoit, & qui rend injuste & cruel envers ceux que l'on devroit chérir & considérer, devient souvent la cause de la plus noire Ingratitude.

D'UN autre côté, l'art de faire du bien, comme on l'a fait remarquer en parlant de la bienfaisance, est inconnu du plus grand nombre des

hommes; il exige une modestie, une délicatesse, un tact fin, qui puissent rassurer l'amour-propre de ceux que l'on oblige, & dont on veut mériter la gratitude; cet amour-propre est si prompt à s'allumer, que le bienfaiteur a besoin de toutes les ressources de l'esprit pour ne point offenser les personnes qu'il a dessein d'obliger. Les orgueilleux, les hommes vains, impérieux, fastueux & prodigues, ne connoissent aucunement l'art de faire du bien; aussi sont-ils communément des ingrats: il n'y a que les personnes sensibles qui sachent obliger. En faisant du bien, l'orgueilleux ne veut qu'étendre son Empire, augmenter le nombre de ses esclaves, leur montrer à chaque instant son pouvoir & sa supériorité. L'homme fastueux ne veut que faire parade de ses richesses ou de son crédit, & répand indistinctement ses faveurs pour augmenter sa Cour. Tous ceux qui, en faisant du bien, ne cherchent qu'à multiplier autour d'eux des flatteurs, des esclaves, des jouets de leurs fantaisies, ne doivent guere s'attendre à beaucoup de reconnoissance; ces hommes abjects croiront toujours s'être pleinement acquittés par leur bassesses & leurs viles complaisances. Il n'y a que la vertu modeste qui puisse s'attirer la confiance des ames honnêtes & vertueuses; il n'y a que les ames de cette trempe qui soient véritablement reconnoissantes.

Il est rare que les grands sachent véritablement obliger ou faire du bien: peu habitués à se contraindre, ils obligent avec hauteur, & demandent souvent des sacrifices trop coûteux en échange de leurs faveurs. Rien de plus cruel pour une ame honnête, que de ne pouvoir aimer ni estimer ceux qui lui font du bien, & que

d'être intérieurement forcé de les haïr ou de les mépriser. Comment s'attacher sincerement à des hommes qui, par leur conduite altiere & leurs procédés humiliants, prennent soin de dispenser d'avance tous ceux qu'ils obligent de la reconnoissance que ceux-ci voudroient sentir pour eux? Est-il une position plus affreuse, que celle d'un fils bien né que la tyrannie d'un Pere force à ne point aimer l'auteur de ses jours; celui à qui son cœur voudroit pouvoir montrer la gratitude la plus tendre, l'attachement le plus vrai? Les Tyrans de toute espece ne peuvent faire que des ingrats.

D'UN autre côté les Princes, les Riches & les Grands de la terre se rendent ordinairement coupables de la plus noire Ingratitude; élevés au-dessus des autres, ils s'imaginent que personne ne peut les obliger, que nul homme n'est en droit de penser qu'il a pu leur rendre des services assez grands pour mériter de leur part de la reconnoissance. Entourés de sycophantes & de flatteurs, vous les voyez disposés à croire que tout leur est dû, qu'ils ne sont jamais en reste avec ceux qui les servent, qu'ils ne doivent rien à personne, que l'avantage de les servir est un honneur assez grand, pour les dispenser des sentimens qu'ils exigent des autres Les tyrans, toujours inquiets & lâches, sont prêts, sur les moindres soupçons, à payer les services par la disgrace & souvent par la mort (21). D'ailleurs les services éclatants donnent

(21) Le Sultan Bajazet II. fit mourir Acomath son Visir, qui avoit assuré son trône & considérablement étendu son Empire, parce que, comme ce Prince en convenoit lui-même, *il se trouvoit dans l'impossibilité de reconnoître dignement les services qu'il en avoit reçus.* Par un motif semblable, Caligula fit périr Macron à qu'il étoit redevable de l'Empire. Tibere ayant appris que l'em-

à ceux qui les rendent un lustre capable d'allumer les ames rétrécies de ces orgueilleux Potentats; ils sont communément assez petits pour être jaloux de la gloire acquise par des Citoyens que leurs grandes actions semblent mettre au niveau de leurs superbes Maîtres : l'envie ne permet jamais aux tyrans d'aimer sincerement les hommes qui les effacent.

C'est, comme nous verrons bientôt, à la crainte de la supériorité, & à l'envie qu'excitent les grands talents, que sont dues ces marques révoltantes de la plus noire Ingratitude, dont des peuples entiers se sont rendus coupables envers les Magistrats & les Chefs qui les avoient servi le plus utilement. Les Républiques d'Athenes & de Rome nous fournissent des exemples mémorables de l'injustice des Nations envers leurs plus grands bienfaiteurs. Les hommes en corps ne semblent jamais rougir de leur ingratitude. Celui qui fait du bien au public, n'est souvent récompensé par personne.

C'est à l'envie toujours subsistante que l'on doit attribuer les injustices si fréquentes du public, pour ceux qui lui ont autrefois procuré les plaisirs les plus grands, les découvertes les plus intéressantes; voilà pourquoi les hommes de génie furent en tout temps persécutés, punis des services qu'ils avoient rendus à leurs contemporains, forcés d'attendre de la postérité, plus équitable, la récompense & la gloire que méritoient leurs talens. Le public est composé d'un petit nombre de personnes justes & d'une foule

gure Lentulus l'avoit par son Testament institué son héritier, lui envoya des satellites pour le tuer, afin de jouir de sa succession. Louis XI, qui s'y connoissoit, avoit coutume de dire que *les grands bienfaits faisoient les grands ingrats.*

immense d'êtres injustes, lâches, envieux, que les grands hommes offusquent, & qui font tout leurs efforts pour les déprimer.

FAUT-IL obliger des ingrats? oui; il est grand de mépriser l'envie; il faut faire du bien aux hommes en dépit d'eux: il faut se contenter des suffrages des gens de bien; il faut en appeller de ses contemporains ingrats à la postérité, toujours favorable aux bienfaiteurs du genre humain. Enfin, au défaut des applaudissemens & des récompenses qu'il mérite, tout homme vraiment utile à ses semblables, tout homme généreux, trouvera dans les applaudissemens de sa propre conscience le salaire le plus doux des services qu'il rend à la Société. L'injustice & l'Ingratitude des hommes réduit souvent la vertu à se payer de ses propres mains.

CHAPITRE VI.

De l'Envie. De la Jalousie. De la Médisance.

L'ENVIE, ce tyran acharné du mérite, des talens, de la vertu, est une disposition insociable qui fait haïr tous ceux qui possedent des avantages & des qualités estimables.

LA Jalousie, qui tient beaucoup à l'Envie, est l'inquiétude produite en nous par l'idée d'un bonheur dont nous supposons que les autres jouissent, tandis que nous en sommes privés nous-mêmes.

L'ORGUEIL est la source de l'Envie; l'amour de préférence que chaque homme a pour

soi, lui fait haïr dans les autres les avantages capables de leur donner dans la Société une supériorité que chacun desireroit pour lui-même, „ Ceux, dit Sophocle, qui insultent les grands „ hommes, semblent ne point faire du mal; ils „ sont sûrs de s'entendre applaudir." Tout mortel qui se fait remarquer par des talens, du mérite, du bonheur, du crédit, des richesses, devient l'objet de l'envie publique; chacun voudroit jouir préférablement à lui de tous ces avantages. On porte envie aux Princes, aux Grands, aux Riches, parce qu'on sait que leur pouvoir & leur fortune les mettent à portée d'exercer un empire que l'on voudroit exercer en leur place, & dont on se flatte que l'on feroit un bien meilleur usage.

La Jalousie, au contraire, suppose une idée basse de soi-même, une absence des avantages ou qualités que l'on voit, ou que l'on suppose, exister dans ceux dont on est jaloux. Un Amant est jaloux de son rival, parce qu'il craint de n'avoir pas aux yeux de sa maîtresse autant d'agrémens que celui qui cause ses inquiétudes. Les pauvres sont jaloux des riches, parce qu'ils se sentent dépourvus des moyens que ceux-ci peuvent employer pour obtenir tous les plaisirs, dont les premiers sont privés.

L'Envie & la Jalousie sont des sentimens naturels à tous les hommes, mais que, pour son propre repos & pour le bien de la Société, un être sociable doit soigneusement réprimer. L'envieux est celui qui n'a point appris à combattre & à vaincre une passion aveugle, aussi funeste à lui-même qu'aux autres. La vie sociale devient un tourment continuel pour un être affligé de cette passion malheureuse; tout

devient à ses yeux un spectacle déchirant; il n'est point d'avantages obtenus par quelqu'un, qui ne portent un coup mortel à l'envieux. L'opulence de ses concitoyens le désole; leur élévation l'irrite; leur réputation le blesse; les éloges qu'on leur donne sont des coups de poignard; la gloire qu'ils acquierent le met au désespoir; en un mot, il n'est point de paix pour l'homme assez mal conformé pour s'irriter de tous les biens qu'il voit arriver aux autres: s'il veut se soustraire au spectacle désolant de la félicité publique, il n'a rien de mieux à faire que de fuir pour dévorer son propre cœur dans une affreuse solitude.

L'ENVIE est un sentiment honteux qui n'ose se montrer, parce qu'il blesseroit tous ceux qu'on en rendroit témoins; aussi fait-il se cacher sous une infinité de formes diverses. Nul homme n'ose convenir qu'il porte envie aux autres: sa passion se masque sous le nom d'amour du bien public, quand elle veut déprimer ceux qui lui déplaisent; alors, elle s'indigne à la vue des places éminentes accordées à des hommes dépourvus de mérite; elle gémit de l'opulence qu'elle voit entre les mains de gens peu faits pour la posséder; prétextant un amour pur de la vérité, elle va fouiller dans les secrets des cœurs, pour donner des motifs odieux & bas aux actions les plus belles; elle cherche dans la conduite des hommes tout ce qui peut les rabaisser; elle chérit la Médisance, parce qu'elle dégrade ses rivaux.

L'ENVIE tient lieu de Morale à bien des gens; peu sensible aux intérêts de la vertu ou au bien de la Société, l'envieux devient un Lynx quand il s'agit de dévoiler les vices & les

défauts de ceux dont le bien-être l'offusque. L'Envie devient audacieuse, emportée, quand elle peut se déguiser sous le nom de zele pour la vertu.

Sous prétexte de bon goût, elle critique sans cesse & ne trouve rien de bon; elle écoute avidement les sarcasmes & les épigrammes; la raillerie, la satire la plus cruelle, sont pour elle des alimens délicieux; ils suspendent quelques instants la douleur que lui causent le mérite & les talens: elle adopte sans examen la calomnie, parce qu'elle sait qu'elle laisse toujours après elle des cicatrices, qu'il sera difficile de faire disparoître. En un mot, la malignité, la méchanceté, la noirceur, sont les dignes compagnes de l'Envie, à l'aide desquelles elle réussit au moins à tourmenter le mérite, à le décourager, lorsqu'elle ne parvient pas à l'étouffer.

La Médisance est une vérité nuisible à ceux qui en sont les objets. Le médisant n'est pas un homme véridique, il n'est qu'un envieux, un malin, un méchant, dont les discours ne peuvent plaire qu'à des êtres qui lui ressemblent. S'il n'existoit point d'envieux, la Médisance seroit bannie de la Société; on n'écoute la Médisance avec tant d'empressement, que parce qu'elle déprime les autres dans l'opinion publique; chacun voit un ennemi de moins dans le grand homme que l'on attaque, ou que la méchanceté veut détruire. (22) *Le médisant*, dit Quintilien, *ne differe du méchant que par l'occa-*

(22) *Maledicus a malefico non distat nisi occasione.*

Quintil. institut. orator. Lib. 12. Cap. 9. No. 9. Edit. Gesner. Gotting. 1738. in 4to.

sion. Il ne fait du mal par ses discours, que parce qu'il est trop lâche pour en faire par ses actions.

Le médisant est un homme vain qui, en révélant les infirmités des autres, ne veut souvent que persuader qu'il est sain. D'ailleurs il se pique d'être véridique, tandis qu'il n'est qu'un hypocrite qui fait un étalage de sentimens honnêtes, mais toujours faux, dès qu'ils ne sont pas accompagnés de bonté, d'indulgence, d'humanité. Le médisant devroit être regardé comme un ennemi public; cependant on l'écoute, & l'on diroit que les hommes ne se fréquentent, que pour avoir le plaisir de se dire du mal les uns des autres.

Pour guérir les hommes de l'Envie & de la Jalousie qui les tourmentent, ainsi que de la Médisance & de la détraction, il seroit à propos de leur faire voir que leurs efforts sont inutiles contre le mérite & les vrais talens. En vain la médisance s'exerce sur l'homme de bien. Eh! ne sait-on pas que nul mortel sur la terre n'est exempt de défauts? Une injuste critique veut-elle déprécier les productions du génie? Ne sait-on pas que le génie est inégal, & ne peut-être régulier dans sa marche? Des fautes minutieuses ont-elles jamais fait tomber dans l'oubli les ouvrages immortels de l'esprit humain? La calomnie veut-elle noircir la probité? Tôt ou tard l'iniquité se découvre, elle tourne à la confusion de l'envieux qui la fait éclore, & rend l'innocence, qu'elle vouloit opprimer, plus aimable & plus intéressante.

Qu'il y auroit peu d'envieux si l'on réfléchissoit combien il y a peu d'hommes vraiment heureux ou dignes d'être enviés! Les Grands

sont enviés, parce qu'on les suppose les plus contents des mortels : mais comment un homme qui pense pourroit-il envier des courtisans perpétuellement tourmentés par une envie mutuelle, par des allarmes continuelles, par des chagrins cuisants, par des inquiétudes aussi longues que la vie? Le Riche est l'objet de la Jalousie & de l'Envie du pauvre : pour détromper celui-ci, qu'on lui apprenne qu'avec tous les moyens capables de se procurer le bien-être & le repos, ce Riche n'en met souvent aucun en usage; dévoré de la soif des richesses, il n'en a jamais assez; rongé par l'ambition, il n'est jamais satisfait de son sort; rassasié de plaisirs, il ne connoît plus aucun moyen de s'amuser; fatigué de son désœuvrement, il est tombé dans l'ennui, le plus cruel de tous les tourmens dont la Nature puisse punir l'homme qui ne veut point travailler. Enfin tout prouve à l'indigent laborieux que son destin, qui lui paroît si lamentable, l'exempte d'une infinité de besoins imaginaires, d'intrigues, de peines d'esprit, dont la grandeur & l'opulence sont sans cesse agitées.

Pour détromper les auditeurs envieux ou malins, du plaisir que leur cause la Médisance, nous les avertirons qu'ils doivent s'attendre que le même personnage dont ils écoutent avidement les discours malins, dont ils savourent les satyres impitoyables, en quittant la compagnie, va divertir à ses dépens un autre cercle de gens aussi-bien disposés.

Enfin pour détromper le médisant lui-même du plaisir qu'il trouve à nuire, nous lui représenterons la bassesse du rôle qu'il joue, qui ne peut que le faire craindre, sans jamais le

faire ni aimer ni estimer. La réputation de méchant est-elle donc bien digne de l'ambition d'un être sociable. Est-il un métier plus vil & plus bas, que celui de délateur public? N'est-ce pas se rendre complice de son infamie, que de l'écouter avec plaisir? N'est-ce pas se déshonorer, que de l'admettre dans sa familiarité? „ Le „ délateur, dit un Moderne, étant le plus „ vil des hommes, déshonore les personnes „ qui le fréquentent, bien plus que ne feroit le „ bourreau; la conduite du premier est l'effet „ de son mauvais caractere, au lieu que le „ bourreau fait son métier (23)". Celui-ci fait du mal par devoir, l'autre en fait pour son plaisir. Est-il donc un plaisir plus détestable, que de courir de maisons en maisons pour dénigrer ses Concitoyens, pour divulguer les traits qui peuvent leur nuire, pour leur ravir la réputation & le repos, sans profit réel pour la Société?

Le médisant nous dira, peut-être, qu'il faut être vrai, & qu'il importe au public de connoître les hommes; il ajoutera qu'il ne médit que des personnes indifférentes, auxquelles il ne doit rien. Mais nous lui répondrons que la vérité n'est utile au public que lorsqu'il s'agit de crimes, & non de défauts & d'infirmités cachés: l'homme véridique n'est qu'un lâche assassin, lorsqu'il répand des vérités capables d'anéantir la bonne opinion, de refroidir la bienveillance, de nuire à la fortune de ses concitoyens; on n'est guere porté à faire du bien à ceux dont on a mauvaise idée. Enfin nous lui dirons qu'un être sociable doit, même aux inconnus, aux

(23) Voyez l'ouvrage anglois nommé *Adventurer* No. 46.

indifférents, aux étrangers, des égards & des ménagemens, & qu'en y manquant, il donne au premier venu le droit de le dénigrer lui-même & de divulguer ses secrets. Est-il un homme assez vain pour se flatter d'être sans défauts? S'il n'est personne qui consente que ses foiblesses soient exposées, il s'ensuit que nous devons couvrir celles des autres.

Sous quelque point de vue qu'on envisage la Médisance, elle est très-condamnable par les ravages, les inimitiés, les querelles qu'elle produit à tout moment. Elle cause beaucoup de mal & ne fait aucun bien; on hait le médisant, quoique la Médisance plaise. La Médisance est fille de la haine, de l'humeur, de l'envie & de l'oisiveté. Elle n'a point à se glorifier d'une origine si méprisable. Le vuide de l'esprit, l'incapacité de s'occuper, le désœuvrement, alimente ce vice odieux; faute de pouvoir parler de choses, on parle de personnes. Rien de plus utile que de savoir se taire; le besoin de parler est un des grands fléaux de toutes les Sociétés.

CHAPITRE VII.

Du Mensonge. De la Flatterie. De L'hypocrisie. De la Calomnie.

La parole doit servir aux hommes pour se communiquer leurs pensées, pour se prêter des secours mutuels, pour se transmettre les vérités qui peuvent leur être utiles, & non pour se détruire réciproquement & se tromper. Le

menteur peche contre tous ces devoirs, & par conséquent se rend nuisible à ses associés. Mentir, c'est parler contre sa pensée; c'est induire les autres en erreur, c'est violer les conventions sur lesquelles est fondé le commerce du langage, qui deviendroit très-funeste, si les hommes ne s'en servoient que pour s'abuser les uns les autres. Disons donc avec la franchise de Montagne „ En vérité le mentir est un maudit vice. „ Nous ne sommes hommes & ne nous tenons „ les uns aux autres que par la parole: si nous „ en connoissions l'horreur & le poids, nous „ le poursuivrions à feu plus justement que „ d'autres crimes. " (24) Aristote dit que *la récompense du menteur est de n'être point cru, quand même il parle vrai.*

Tous les Moralistes sont d'accord sur l'horreur que doit inspirer le Mensonge; ceux qui en ont contracté la malheureuse habitude perdent toute confiance de la part des autres; la parole leur devient, pour ainsi dire, inutile. En effet, ce vice est bas & servile; il annonce toujours la crainte ou la vanité; l'homme de bien est sincere, il n'a rien à craindre en montrant la vérité qui ne peut que lui être avantageuse. Les enfants & les valets sont les plus sujets à mentir, parce que leur conduite inconsidérée les expose sans cesse à des corrections désagréables. Apollonius disoit, qu'il n'appartenoit qu'aux esclaves de mentir.

Les Perses, selon Hérodote, notoient les menteurs d'infamie; les Loix des Indiens, suivant Philostrate, vouloient que tout homme convaincu de Mensonge fût déclaré incapable

(24) Voyez. *Essais de Montagne*, Liv. I. chap. 9.

de remplir aucune Magistrature. Cette infamie attachée au Mensonge subsiste encore parmi les nations modernes, chez lesquelles un *démenti* est réputé une insulte si grave, que l'on se croit obligé de la laver dans le sang.

SUIVANT Plutarque, Epænetus avoit coutume de dire, que *les menteurs sont la cause de tous les crimes qui se commettent dans le monde.* (25) Il a raison, sans doute; l'erreur & l'imposture sont les sources fécondes de toutes les calamités dont le genre humain est affligé. Indépendamment des erreurs qui sont dues à l'ignorance des hommes, il en est un grand nombre qui leur viennent des menteurs qui ont pris soin de tromper leur crédulité, pour les soumettre plus sûrement à leur empire.

UN Imposteur s'éleve en Arabie, & débite au nom du Ciel des Mensonges qu'il parvient à faire respecter d'une partie de ses Concitoyens; bientôt ces Mensonges, devenus sacrés, se propagent par le fer dans l'Asie, l'Afrique & l'Europe; ils autorisent des fanatiques ambitieux à conquérir toute la terre & à l'arroser de sang. La loi de Mahomet s'établit par la violence; elle renverse les trônes, & sur les ruines du monde établit la tyrannie Musulmane. C'est ainsi que des menteurs forment des frénétiques, qui se font un devoir de troubler l'univers; des hypocrites, qui cherchent à profiter des malheurs des hommes; des tyrans, qui enchaînent les peuples & les obligent à contribuer, aux dépens de leur vie, à leurs injustes projets.

PARMI les moyens de tromper les hommes, il n'en est point qui ait produit dans tous les

(25) Voyez *Plutarque dans les Dits notables des Lacédémoniens.*

temps de plus grands malheurs que la Flatterie. Diogene disoit que *le plus dangereux des animaux sauvages, c'est le médisant; & des animaux privés, c'est le flatteur.*

On a bien défini la Flatterie en disant qu'elle est un commerce de Mensonge, fondé d'un côté sur l'intérêt le plus vil, & de l'autre sur la vanité. Le flatteur est un menteur qui trompe pour se rendre agréable à celui dont il a le projet de séduire la vanité. C'est un perfide, qui lui plonge un glaive enduit de miel (26). *Qui vous flatte, vous hait*, a dit un Sage Arabe (27). En effet, tout flatteur est forcé de s'abaisser devant le sot qu'il encense; c'est une humiliation qui doit coûter à sa vanité; il doit haïr & mépriser celui qui le réduit à s'avilir. Les Princes & les Grands se trompent lourdement, quand ils se croient aimés des hommes vils qui les entourent. Personne ne peut aimer celui qui le dégrade. Nonobstant la bassesse de convention à la cour, nul flatteur n'est assez intrépide pour ne jamais rougir.

„ La Flatterie, dit Charron, est pire que le „ faux témoignage; il ne corrompt pas le juge, „ il ne fait que le tromper; au lieu que la „ Flatterie corrompt le jugement, enchante „ l'esprit, & le rend inaccessible à la vérité " (28). Tant de Princes ne font le mal avec tant de constance, que parce qu'ils sont entourés de flatteurs qui leur disent qu'ils font bien; que leurs sujets sont heureux; que l'on bénit leur regne; qu'ils peuvent continuer sans crainte à donner un libre cours à toutes leurs passions.

(26) *Adulatio mellitus gladius.* HIERON.
(27) Voyez. SENTENT. ARAB. IN GRAMM. ERPENII.
(28) Voyez. *Charron, de la sagesse, liv. III. cap. 10.*

Ainsi des empoisonneurs publics parviennent à rendre inutiles les dispositions les plus heureuses ; ils infectent les meilleurs Princes dès l'enfance ; ils en font des tyrans stupides qui deviennent par degrés les fléaux de leurs sujets. S'il n'y avoit point de flatteurs, il n'y auroit pas de tyrans sur la terre. La Flatterie est donc évidemment la trahison la plus noire, c'est un crime détestable, qui, après avoir livré la Société à la tyrannie, expose le tyran à des révolutions terribles, & souvent à sa propre destruction. Le flatteur est l'ennemi le plus dangereux & des Peuples & des Rois.

Tous les hommes aiment la Flatterie, parce que tous ont plus ou moins d'orgueil, de vanité, de bonne opinion d'eux-mêmes. Rien de plus rare, que ceux qui ont la prudence ou la force de résister aux pieges des flatteurs ; chacun adopte la flatterie, même en reconnoissant qu'elle est un pur Mensonge ; chacun dit, avec Térence, *je sais bien que tu mens, mais continue de mentir, car tu me fais grand plaisir* (29). Un Poëte célebre assure avec raison, que „ personne n'est entierement inaccessible à la Flatterie, & que l'on flatte un homme qui montre „ de la haine aux flatteurs, en le louant de „ haïr la Flatterie. " (30)

La Flatterie commence toujours par aveugler les hommes. En examinant avec soin le foible de celui qu'ils ont envie de tromper, les flatteurs finissent par le trouver : on les a très-bien comparés aux voleurs de nuit, dont le premier soin

(29) *Mentiris, Dave ; perge tamen, places.* TERENT.

(30) *Shakespear* dans la tragédie d'Othello.

ſoin eſt d'éteindre les lumieres dans les maiſons qu'ils veulent piller. Antiſthene diſoit avec autant de juſteſſe que „ les courtiſannes ſouhaitent à leurs amants tous les biens, hors le bon „ ſens & la ſageſſe." Les flatteurs font les mêmes vœux pour tous ceux qu'ils veulent attirer dans leurs pieges. „ Si tu ne reconnois pas „ en toi, dit Démophile, des choſes eſtimables, „ ſois aſſuré que les autres te flattent."

On a très-juſtement remarqué que les tyrans les plus déteſtés, ont été les plus flattés: n'en ſoyons point ſurpris. Les Princes les plus méchants ſont communément les plus vains, les plus ombrageux, les plus à redouter: ainſi la crainte, venant ſe joindre à la baſſeſſe, la pouſſe au-delà de toutes les bornes; elle ne peut aller trop loin quand il s'agit de plaire à un tyran, qui eſt pour l'ordinaire & méchant & ſtupide. La Flatterie ne fait qu'enorgueillir la ſottiſe, & donner de l'audace à la perverſité; *c'eſt*, dit le même Poëte, *faire un grand mal aux ſots, que de les applaudir* (31).

La Flatterie la plus baſſe, la plus ſervile, la plus fade ne révolte pas un eſprit rétréci, mais il faut à l'homme vain, quand il a quelque pudeur, une Flatterie plus délicate, il lui faut un poiſon préparé par des mains plus habiles; une Flatterie groſſiere effaroucheroit ſa vanité. Tibere hauſſoit les épaules à la vue des baſſeſſes que des Sénateurs mal-adroits (32) employoient

(31) Voyez *Poëtæ græci minores. Demophili ſententiæ.* Dion Caſſius, parlant de Séjan, remarque que plus les hommes ſont ſots ou dépourvus de mérite, & plus ils ſont affamés de Flatterie & de ſoumiſſions. Vid. Dion. Caſſ. Hiſtor. in. Tiber. Lib. 58. cap. 5. pag. 879.

(32) *Memoriæ proditur, Tiberium, quotiens curiâ egrederetur, græcis verbis in hunc modum eloqui ſolitum: ô homines ad ſervi-*

pour le flatter. Le même Alexandre, qui poussa la folie jusqu'à vouloir se faire passer pour un Dieu, réprima quelquefois les flatteurs qui lui offroient un encens peu délicat. L'adulation est désagréable, quand elle annonce trop de bassesse dans celui qui la prodigue. Les personnes les plus sensibles à la Flatterie, n'en sont que peu ou point touchées, quand elle part d'un homme qu'elles sont forcés de mépriser; il faut pour leur plaire que le flatteur annonce quelque mérite, & sur-tout qu'il affecte de la sincérité; nul homme ne peut aimer des Flatteries dépourvues de vraisemblance: on veut qu'elles aient au moins quelques lueurs de vérités.

Quoi qu'il en soit, la Flatterie annonce toujours bassesse dans celui qui la prodigue, & sotte vanité dans celui qui s'y laisse surprendre. L'adulateur semble faire à celui qu'il flatte, un sacrifice entier de son orgueil & de son amour-propre; ce n'est pas qu'il soit exempt de ces vices, mais il sait en suspendre l'effet. Rien de plus commun que de voir les esclaves, les plus rampants en présence du maître, montrer la hauteur la plus insolente à leurs inférieurs. Quoique l'ambition soit le fruit de l'orgueil, elle s'abaisse à flatter, pour obtenir la faculté de faire sentir aux autres le poids de sa puissance subalterne. Rien de plus arrogant & de plus fier qu'un esclave; il se dédommage sur les autres, des outrages qu'il essuie de la part de ceux qu'il est obligé de flatter. En s'abaissant jusqu'à terre, le flatteur ambitieux ne fait que prendre son élan.

tem paratos! scilicet etiam illum, qui libertatem publicam nollet, tam projectæ servientium patientiæ tædebat. TACIT. ANNAL. LIB. 3. CAP. 65. IN FINE.

QUELQUES Moraliſtes outrés ont prétendu qu'il n'étoit jamais permis de mentir, quand même il s'agiroit du ſalut de l'univers (33). Mais une Morale plus ſage ne peut adopter cette maxime inſociable. Un Menſonge qui ſauveroit le genre humain, ſeroit l'action la plus noble dont un homme fût capable : un Menſonge qui ſauveroit la Patrie, ſeroit une action très-vertueuſe & digne d'un bon Citoyen; une vérité qui la feroit périr, ſeroit un crime déteſtable. Un Menſonge qui ſauveroit la vie d'un pere, d'un ami, d'un homme innocent injuſtement opprimé, ne peut paroître criminel qu'aux yeux d'un inſenſé. La vertu eſt toujours l'utilité des êtres de notre eſpece. Une vérité qui nuit à quelqu'un, ſans profit pour la Société, eſt un mal réel: un Menſonge utile à ceux que nous devons aimer, & qui ne fait tort à perſonne, ne mérite aucunement d'être blâmé.

LE Menſonge peut ſe trouver dans la conduite, ainſi que dans le diſcours. Il eſt des hommes dont la conduite eſt un Menſonge continuel. L'hypocriſie eſt un Menſonge dans le maintien ainſi que dans les paroles, dont l'objet eſt de tromper, en montrant au-dehors des vertus dont on eſt totalement dépourvu. Le méchant le plus décidé eſt beaucoup moins dangereux que le perfide qui nous trompe ſous le maſque de la vertu; on peut ſe mettre en garde contre le premier, au lieu qu'il eſt preſque impoſſible de ſe garantir des coups imprévus de l'homme qui nous ſéduit par des dehors impoſteurs.

L'HYPOCRITE a été très-juſtement comparé au crocodile qui ſemble, dit-on, déplorer le ſort de ceux qu'il eſt prêt à dévorer.

(33) St. Auguſtin.

L'Hypocrisie demande un art infini, pour tromper long-temps sans se démasquer elle-même; il en coûteroit cent fois moins pour acquérir les vertus qu'elle affecte, que pour les montrer. Que de tourmens & d'avanies les hommes s'épargneroient s'ils étoient plus vrais, ou s'ils se faisoient un principe de ne paroître que ce qu'ils sont! Tromper long-temps, suppose une attention, un travail assidu dont peu de gens sont capables. La meilleure des politiques consiste évidemment à être bon & sincere.

La Trahison est un mensonge dans la conduite ou le discours: elle consiste à faire du mal à ceux à qui nous devons faire du bien, ou que nous avons trompés par des marques de bienveillance. Trahir sa Patrie, c'est livrer à ses ennemis la Société que nous sommes obligés de défendre; trahir son ami, c'est nuire à l'homme que nous avions mis en droit de compter sur notre affection. La Trahison suppose une lâcheté & une dépravation détestables; ceux même qui en profitent le plus, ne peuvent estimer ou aimer les infames qui s'en rendent coupables. On aime quelquefois la Trahison, mais on déteste les traîtres, parce que jamais il n'est possible de s'y fier. Tout Tyran est un traître qui nuit à la Société, au bonheur de laquelle il s'est engagé de veiller; tout Citoyen qui favorise & soutient la tyrannie, est un traître que ses concitoyens devroient regarder avec horreur.

La Vanité, dont tant d'hommes frivoles & légers sont infectés, fait éclore une infinité de Mensonges dans la conduite, que l'on nomme des *prétentions*; elles font le tourment & de ceux qui les ont, & de ceux qu'elles importunent dans le commerce de la vie. Si l'Hypo-

crisie & l'imposture sont des Mensonges, il est évident que ceux qui montrènt des prétentions en tout genre, sont des menteurs. Les personnes sensées méprisent une foule d'hommes qui par leur jactance, leur fatuité, leur affectation, leur vanité, portent continuellement la discorde & le trouble dans la Société. Les compagnies, destinées à l'amusement de ceux qui les composent, deviennent souvent des rendez-vous, où des menteurs viennent se fatiguer réciproquement par leurs prétentions, leurs impertinences & leurs sottises. L'un prétend à l'esprit, l'autre à la science, d'autres même à la vertu; tandis que personne ne se met en peine d'acquerir les qualités qui le rendroient vraiment estimable. Sois ce que tu veux paroître, voilà la maxime que doit suivre tout homme prudent & sage.

Si les vaines prétentions des hommes sont des Mensonges incommodes pour la Société & qu'elle punit du ridicule, il en est d'autres pour lesquelles elle montre une juste horreur, rélativement aux désordres affreux qu'ils y causent; de ce nombre est la Calomnie. Elle consiste à mentir contre l'innocence, à lui imputer faussement des fautes ou des actions capables de lui ravir l'estime publique, & même de lui attirer d'injustes châtimens. D'où l'on voit que ce crime viole insolemment la justice, l'humanité, la pitié, en un mot, les vertus les plus saintes; par conséquent il intéresse également tous les Citoyens, dont chacun est exposé aux traits publics ou cachés de la Calomnie.

Quelque affreux que soit ce crime, il est pourtant très-commun sur la terre; rien de plus surprenant que la promptitude avec laquelle la Calomnie se répand parmi les hommes. Par

un phénomene très-étrange, au premier coup d'œil ils déteſtent la Calomnie, & en ſont perpétuellement & les complices & les dupes. Pour ceſſer d'en être étonné, il ſuffit de voir les ſources d'où part ce crime deſtructeur; il eſt dû principalement à l'envie, à la vengeance, à la colere, à la malignité qui prend un ſecret plaiſir à démolir ou troubler la félicité des autres. D'un autre côté, l'imprudence, la légereté, l'étourderie, empêchent de voir les choſes telles qu'elles ſont, & de preſſentir les conſéquences des diſcours que l'on tient. Les mêmes cauſes qui font naître la Calomnie, les propagent avec la plus grande facilité; on l'adopte ſans examen, parce qu'on ſe plait à voir déprimer ſes ſemblables. La malignité eſt toujours intimement liée à l'envie. Le zele pour la vertu anime ſouvent l'homme de bien trop crédule, contre celui qu'on calomnie, & le trouble au point de n'en pas peſer ſuffiſamment les preuves. Enfin l'imprudence, ſi commune parmi les hommes, fait qu'ils n'accordent pas l'attention convenable à l'examen des faits qu'on leur débite; on les reçoit légérement, & on les répand de même, ſans prévoir à quel point cette légéreté peut devenir funeſte à celui dont on immole la réputation, & peut-être la vie.

La diſcrétion, la réflexion, la ſuſpenſion de jugement, voilà les moyens de ſe garantir d'un crime ſi déteſtable par ſes effets, & dans lequel la crédulité devient elle-même coupable. Les Princes, perpétuellement entourés d'hommes envieux & légers, devroient ſur-tout ne point prêter l'oreille à des diſcours qui les expoſent ſouvent à ſacrifier les hommes les plus vertueux à la haine ou à l'envie de quelques

fcélérats, qui ne possedent que l'art affreux de nuire.

Pour se mettre en garde contre les impressions de la Calomnie, il suffit de réfléchir aux passions des hommes ; d'ailleurs l'expérience nous prouve que très-peu de gens ont la capacité de bien voir les faits même dont ils sont les témoins ; très-peu de gens rapportent fidelement ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu ; souvent il est difficile de vérifier les faits que nous devrions être à portée de connoître le mieux ; des circonstances, qui semblent indifférentes ou minutieuses, peuvent aggraver ou diminuer les imputations. Enfin, tout nous invite à nous défier & des autres, & de nous-mêmes ; souvent nous sommes sujets à nous tromper de la meilleure foi du monde.

Tout doit donc nous faire sentir à quel point le Mensonge peut devenir funeste, sous quelque forme qu'il se présente : c'est à lui que sont dus la mauvaise foi, la perfidie, la fraude, la duplicité, les charlataneries & fourberies de toute espece, les fables dont tant de Nations sont abreuvées. Si la véracité, comme nous l'avons prouvé, est une vertu nécessaire, tout ce qui tend à tromper les mortels doit être blâmé. D'ailleurs tout imposteur allarme l'amour-propre des autres ; personne ne veut être dupe, & chacun se venge de l'homme qui a prétendu lui en imposer. L'affection que l'on avoit pour lui, se change souvent en haine, on croit ne pouvoir trop le rabaisser ; la vengeance de l'amour propre blessé, souvent injuste, va jusqu'à lui refuser tout mérite & toute vertu.

Gardons-nous non seulement de tromper les hommes, mais encore de les entretenir

dans leurs erreurs; il n'eſt point de préjugé, de menſonge, d'impoſture, qui ne ſoient pour la race humaine de la plus grande conſéquence. Si nous ne devons pas toute vérité aux individus, parce que ſouvent elle leur deviendroit inutile ou nuiſible, nous la devons conſtamment à la Société, dont elle eſt le guide & le flambeau: le Menſonge n'a jamais pour elle qu'une utilité paſſagere; on peut cacher à l'homme la vérité, on peut la lui diſſimuler, & même le tromper pour ſon bien; mais jamais on ne trompe pour ſon bien la Société toute entiere, pour laquelle les erreurs générales ont toujours des ſuites qui ſe font ſentir juſques dans les ſiecles les plus éloignés (34).

CHAPITRE VIII.

De la Pareſſe. De l'Oiſiveté. De l'Ennui & de ſes effets. De la paſſion du Jeu, &c.

Le travail paroît à tous les hommes une peine dont ils voudroient s'exempter. L'homme laborieux, forcé de gagner ſon pain à la ſueur de ſon front, porte envie à l'homme riche qu'il voit plongé dans l'oiſiveté, tandis que celui-ci eſt ſouvent plus à plaindre que lui. Le pauvre travaille pour amaſſer, dans l'eſpoir de ſe repoſer un jour. Les préjugés de quelques peuples leur font regarder le travail comme abject, comme le partage mépriſable des malheureux.

(34) *Voyez la Section IV. de cet ouvrage chap. X.*

(35) En un mot, on remarque dans les hommes en général un penchant naturel à la pareſſe qui, enviſagée ſous ſon vrai point de vue, eſt un vice réel, une diſpoſition nuiſible à nous-mêmes & aux autres, que la Morale condamne, & que notre intérêt propre, ainſi que celui de la Société, nous excite à combattre ſans relâche. L'apathie, l'indolence, la molleſſe, l'incurie, l'indifférence, la lâcheté, la haine du travail, l'ignorance, ſont des qualités qui nous rendent inutiles & incommodes au corps dont nous ſommes les membres, & qui nous mettent hors d'état de nous procurer le bien-être que nous ſommes faits pour deſirer. Enfin ſi, comme on l'a fait voir, l'activité, ou l'amour du travail, eſt une vertu réelle, il eſt évident que l'inaction & la fainéantiſe ſont des vices ou des violations de nos devoirs. Ce n'eſt que pour travailler à leur bonheur mutuel que les hommes vivent en Société.

La Pareſſe, la négligence, l'inertie, ſont des crimes véritables dans les Souverains deſtinés à veiller ſans ceſſe aux beſoins, aux intérêts, au bonheur des Nations. L'Oiſiveté & l'apathie ſont des vices honteux dans un Pere de famille, chargé par la Nature de s'occuper du bien-être de ceux qui lui ſont ſubordonnés. La Pareſſe eſt un défaut puniſſable dans les ſerviteurs qui

(35) Dans tous les pays chauds, les hommes ſont indolents & pareſſeux, & conſéquemment eſclaves, indigents, ennuyés, miſérables. La maxime des habitans de l'Indoſtan eſt *qu'il vaut mieux s'aſſeoir que de marcher ; ſe coucher que de s'aſſeoir ; dormir que de veiller ; & mourir que de vivre.* Le Gouvernement, encore plus que le climat, rend les hommes indolents & pareſſeux. Le Deſpotiſme ne fait que des eſclaves découragés, ou des bandits audacieux qui infeſtent les pays. Telle eſt la véritable ſource de la pareſſe, de la miſere & des déſordres que l'on voit régner en Eſpagne, en Italie, en Sicile, c'eſt-à-dire, dans les plus belles contrées de l'Europe.

ſe ſont engagés à travailler pour leurs maîtres. Tout homme qui reçoit les récompenſes & les bienfaits de la Société, s'eſt engagé à contribuer, ſelon ſes forces, à l'utilité publique, & n'eſt plus qu'un voleur dès qu'il manque à ſes engagemens. L'artiſan, l'ouvrier, l'homme du peuple, travaillent ſous peine de mourir de faim, ou de périr pour les crimes que la Pareſſe leur fera commettre tôt ou tard.

Jamais, dit Xénophon, *un eſprit livré à la pareſſe ne produit rien de bon*; un adage très-connu nous dit que *l'oiſiveté eſt la mere de tous les vices.* C'eſt d'elle en effet que l'on voit ſortir les fantaiſies les plus bizarres, les goûts les plus pervers, les plaiſirs les plus inſenſés, les amuſemens les plus futiles, les dépenſes les plus extravagantes; ces choſes n'ont véritablement pour objet, que de ſuppléer à des occupations honnêtes qui empêcheroient les Princes, les Riches & les Grands de ſentir le fardeau de l'oiſiveté dont ils ſont inceſſamment accablés. „ Il *n'y a pas*, dit Démocrite, *de fardeau plus* „ *peſant que celui de la pareſſe.*" En effet, elle eſt toujours accompagnée de l'Ennui, ſupplice rigoureux dont la Nature ſe ſert pour punir tous ceux qui refuſent de s'occuper.

L'ENNUI eſt cette langueur, cette ſtagnation mortelle que produit dans l'homme l'abſence des ſenſations, capables de l'avertir de ſon exiſtence d'une façon agréable. Pour échapper à l'ennui, il faut que les organes, ſoit extérieurs ſoit intérieurs de la machine humaine ſoient mis en action d'une façon qui les exerce ſans douleur. Le fer ſe rouille lorſqu'il n'eſt pas continuellement frotté; il en eſt de-même des organes de l'homme; trop de travail les uſe, & l'abſence

du travail leur fait perdre la facilité ou l'habitude de remplir leurs fonctions.

L'INDIGENT travaille du corps pour subsister; dès qu'il cesse de travailler de ses membres, il travaille de l'esprit ou de la pensée, & comme pour l'ordinaire cet esprit n'est point cultivé, son désœuvrement le conduit au mal: il ne voit que le crime qui puisse suppléer au travail du corps que sa paresse lui a fait abandonner. *Tout paresseux*, dit Phocylide, *a des mains prêtes à voler.* (36)

L'HOMME opulent, que son état dispense du travail du corps, a communément l'esprit ou la pensée dans un mouvement perpétuel. Continuellement tourmenté du besoin de sentir, il cherche dans ses richesses des moyens de varier ses sensations, il a recours à des exercices quelquefois très-pénibles; la chasse, la promenade, les spectacles, la bonne chere, les plaisirs des sens, la débauche, contribuent à donner à sa machine des secousses diversifiées qui suffisent quelque temps pour le maintenir dans l'activité nécessaire à son bien-être; mais bientôt les objets qui le remuoient agréablement, ont produit sur ses sens tout l'effet dont ils étoient capables; ses organes se fatiguent par la répétition des mêmes sensations; il leur faut de nouvelles façons de sentir, & la Nature épuisée par l'abus qu'on a fait des plaisirs qu'elle présente, laisse le riche, imprudent dans une langueur mortelle. *Personne*, disoit Bion, *n'a plus de peines que celui qui n'en veut prendre aucune.*

(36) PHOCYLID. CARM. VERS. 144. *Le travail*, dit-il plus loin, *augmente la vertu. Que celui qui n'a point appris à cultiver les arts, travaille avec la bêche.* vers 147.



Le bœuf qui laboure, est évidemment un animal plus estimable ou plus utile, que le Riche ou le Grand, livrés à l'oisiveté. Ainsi que la vie du corps, la vie Sociale consiste dans l'action. Les hommes qui ne font rien pour la Société, ne sont que des cadavres, faits pour infecter les Vivants. Vivre, c'est faire du bien à ses semblables, c'est être utile, c'est agir conformément au but de la Société. *Amis, j'ai perdu la journée*, s'écrioit le bon Titus, lorsqu'il n'avoit eu l'occasion de faire aucun bien à ses sujets.

Mais par une étrange fatalité les Princes, les Riches les Puissants de la terre, qui devroient animer & vivifier les Nations, se plongent communément dans l'indolence, ne sont que des corps morts, incommodes pour ceux qui les entourent, ou s'ils agissent & donnent quelques signes de vie, ce n'est que pour troubler la Société. Le désœuvrement habituel dans lequel vivent les Riches & les Grands, est visiblement la vraie source des vices dont ils sont infectés & qu'ils communiquent aux autres. Exciter tous les Citoyens au travail, les occuper utilement, flétrir l'Oisiveté, devroit être un des premiers soins de tout bon Gouvernement.

La curiosité si mobile & toujours insatiable que l'on voit régner dans les sociétés opulentes, n'est qu'un besoin continuel d'éprouver des sensations nouvelles, capables de rendre quelques instants de vie à des machines engourdies : ce besoin devient si impérieux, que l'on brave des dangers réels, des incommodités sans nombre, pour le satisfaire : c'est lui qui pousse en foule aux spectacles & aux nouveautés de toute espece ; chacun espere d'y trouver quelque soulagement

momentané à sa langueur habituelle. Mais des ames vuides & des esprits incapables de se suffire, rencontrent en tous lieux cet Ennui dont ils sont obstinément poursuivis. On le retrouve dans les amusemens même, dans des visites périodiques, dans les cercles brillants, dans les parties, dans ces repas, ces soupers & ces fêtes où l'on comptoit goûter les plaisirs les plus piquants.

Ce n'est qu'en lui-même que l'homme peut trouver un asyle assuré contre l'Ennui. Pour prévenir les sinistres effets de cette stagnation fatale, l'éducation devroit inspirer dès l'enfance aux personnes destinées à jouir sans travail de l'aisance ou de l'opulence, le goût de l'étude, du travail d'esprit, de la science, de la réflexion. En exerçant leurs facultés intellectuelles, on leur fourniroit un moyen de s'occuper agréablement, de varier leurs jouissances, de s'ouvrir une source inépuisable de plaisirs utiles pour eux-mêmes & pour la Société, qui les rendroient heureux & qui pourroient leur attirer de la considération: enfin on leur feroit contracter l'habitude du travail de la tête, à l'aide duquel ils sauroient un jour se soustraire à la langueur qui désole l'opulence épaisse, la grandeur ignorante, & la mollesse incapable d'agir.

En habituant de bonne heure la jeunesse à la réflexion, à la lecture, à la recherche de la vérité, on lui procure une façon d'employer le temps, agréable pour elle-même, & profitable pour la Société. L'homme ainsi s'accoutume à vivre sans peine avec lui-même, & se rend utile aux autres; ses occupations mentales, quand il a le bonheur de s'y attacher, remplissent ses momens, détournent son esprit des futilités,

des vanités puériles, des dépenses ruineuses, & sur-tout des plaisirs déshonnêtes ou des amusemens criminels, ressources malheureuses que les hommes désœuvrés trouvent contre l'Ennui qui les persécute.

Tout le monde se plaint de la briéveté du temps & de la courte durée de la vie, tandis que presque tout le monde prodigue ce temps que l'on dit si précieux; les hommes pour la plupart meurent sans avoir su jouir véritablement de rien. Le repos ne peut être doux que pour celui qui travaille; le plaisir n'est senti que par ceux qui n'en ont point abusé (37); les amusemens les plus vifs deviennent insipides pour l'imprudent qui s'y est inconsidérément livré. On sort à regret d'un monde où l'on a perdu son temps à courir vers un bien-être que l'on n'a jamais pu fixer. L'art d'employer le temps, est ignoré du plus grand nombre de ceux qui se plaignent de sa rapidité: une mort toujours redoutée termine une vie dont ils n'ont su tirer aucun parti pour leur propre bonheur.

L'ignorance est un mal, parce qu'elle laisse l'homme dans une sorte d'enfance, dans une inexpérience honteuse, dans une stupidité qui le rend inutile à lui-même, & de peu de ressource pour les autres. Un homme dont l'esprit est sans culture, n'a d'autres moyens de se distinguer dans le monde que par son faste, sa parure, son luxe, sa fatuité; il ne sait jamais comment employer son temps; il porte de cercle en cercle ses ennuis, son ineptie, sa présen-

(37) *Voluptates commendat rarior usus.*

Juvenal. Satyr. XI. vers. 208.

ce incommode: toujours à charge à lui-même, il le devient aux autres; sa conversation stérile ne roule que sur des minuties indignes d'occuper un être raisonnable. Caton disoit avec raison que *les fainéants sont les ennemis jurés des personnes occupées*: ce sont les vrais fléaux de la Société; toujours malheureux eux-mêmes, ils tourmentent sans relâche les autres.

Le temps si précieux & toujours si court pour les personnes qui savent l'employer utilement, devient d'une longueur insupportable pour l'ignorant désœuvré; il le prodigue indignement à des riens, à des extravagances, à des discours frivoles, à des occupations souvent plus funestes que l'oisiveté (38). Le Jeu, fait pour délasser par intervalles l'esprit, devient pour le fainéant une occupation si sérieuse, que souvent il l'expose à la perte totale de sa fortune: son ame engourdie a besoin de secousses vigoureuses & réitérées; elle ne les trouve que dans un amusement terrible, durant lequel elle est continuellement ballotée entre l'espérance de s'enrichir & la crainte de la misere.

(38) Le célebre Locke, étant un jour chez le Comte de Shaftesbury, trouva ce Lord & ses amis fortement occupés à jouer. Notre Philosophe, ennuyé d'avoir été longtemps le spectateur muet de ce stérile amusement, tira brusquement ses tablettes; & se mit à écrire d'un air très-attentif: un des joueurs s'en étant apperçu, le pria de communiquer à la compagnie les bonnes idées qu'il venoit de consigner sur ses tablettes: sur quoi Locke s'adressant à tous, répondit; „ Messieurs, voulant profiter des lumieres „ que j'ai droit d'attendre de personnes de votre mérite, je me „ suis mis à écrire votre conversation depuis deux heures." Cette réponse fit rougir les joueurs, qui laisserent là les cartes pour s'amuser d'une maniere plus convenable à des gens d'esprit.

„ Nous devons, dit Séneque, accorder quelquefois du relâche „ à notre esprit, & lui rendre des forces par des amusemens; „ mais ces amusemens même doivent être des occupations uti- „ les." *Sic nos animum aliquando debemus relaxare, & quibusdam oblectamentis reficere; sed ipsa oblectamenta opera sint; ex his quoque, si observaveris, invenies quod possit fieri salutare.*

C'est évidemment l'ignorance & l'incapacité de s'occuper convenablement, qui font naître & qui perpétuent la passion du jeu, de laquelle on voit si souvent résulter les effets les plus déplorables. Un Pere de famille, pour donner quelque activité à son esprit, risque sur une carte ou sur un coup de dez, son aisance, sa fortune, celle de sa femme & de ses enfants: esclave une fois de cette passion détestable, accoutumé aux mouvemens vifs & fréquents que produisent l'intérêt, l'incertitude, les alternatives continuelles de la terreur & de la joie, le joueur est ordinairement un furieux que rien ne peut convertir que la perte de tout son bien.

D'après les conventions des joueurs entre eux, l'on appelle dans le monde *dettes d'honneur* celles que le Jeu fait contracter. Suivant les principes d'une Morale inventée par la corruption, les dettes de cette nature doivent être acquittées préférablement à toutes les autres; un homme est déshonoré s'il manque à payer ce qu'il a perdu au jeu sur sa parole, tandis qu'il n'est aucunement puni, ou méprisé, lorsqu'il néglige ou refuse de payer des marchands, des artisans, des ouvriers indigents, dont sa mauvaise foi ou sa négligence plongent souvent les familles dans la misere la plus profonde!

Ce n'est pas encore assez des périls inhérents au Jeu lui-même; cette passion cruelle expose à beaucoup d'autres. Ceux que le Jeu favorise, montrent de la sérénité; ceux contre lesquels la fortune se déclare, sont en proie au plus sombre chagrin, & quelquefois éprouvent les fureurs convulsives des frénétiques les plus dangereux. Delà ces querelles fréquentes que l'on voit s'élever entre des hommes qui, vou-

lant

lant d'abord tuer le temps ou s'amuser, finissent quelquefois par s'égorger.

Sans produire toujours des effets si cruels, le Jeu doit être blâmé dès qu'il intéresse l'avarice & la cupidité. Est-il rien de moins sociable que des concitoyens, des hommes qui se donnent pour amis, qui se réunissent pour s'amuser, & qui font tous leurs efforts pour s'arracher une partie de leur fortune? Jamais le Jeu ne devroit aller jusqu'à chagriner celui que le sort n'a point favorisé. Le gros Jeu suppose toujours des ames bassement intéressées, qui desirent de se ruiner & de s'affliger réciproquement.

C'est encore au désœuvrement que l'on doit attribuer tant d'extravagances & de crimes qui finissent par troubler le repos & le bonheur des familles: c'est lui qui multiplie la débauche, les galanteries, les déréglemens, les adulteres: tant de femmes ne s'écartent du chemin de la vertu, que parce qu'elles ne savent aucunement s'occuper des objets les plus intéressants pour elles.

Tels sont les effets terribles que produisent à tout moment l'Oisiveté, & l'Ennui, qui toujours marche à sa suite. C'est à cet Ennui que l'on doit attribuer presque tous les vices, les folles dépenses, les travers des Grands, des Riches, des Princes même qui ne connoissent d'autre occupation que les plaisirs, & qui après les avoir épuisés de bonne heure, passent toute la vie dans une langueur continue, en attendant que des plaisirs nouveaux viennent rendre quelque activité à leurs ames endormies.

Tout fainéant est un membre inutile de la Société, il ne tarde pas communément à devenir aussi dangereux pour elle, qu'incommode pour

lui-même (39). C'est en occupant l'homme du peuple, sans l'accabler d'un travail trop pénible, qu'on lui rendra son état agréable, & qu'on le détournera du vice & du crime. Les malfaiteurs & les scélérats ne sont si communs sous de mauvais Gouvernemens, que parce que les hommes découragés par la tyrannie préferent l'Oisiveté à une vie laborieuse; alors le crime devient pour eux l'unique moyen de subsister.

L'OISIVETÉ d'un Souverain est un crime aussi grand que la tyrannie la plus avérée. Les Sujets d'un Monarque fainéant ne peuvent par les travaux les plus rudes fournir aux besoins infinis, aux fantaisies immenses, aux vices qui lui sont nécessaires pour remplir son temps.

EN accoutumant de bonne heure les Princes, les Grands & les Riches à s'occuper, on les garantira des folies & des excès auxquels trop souvent le désœuvrement & l'ignorance les livrent. La paresse & les vices des Grands sont imités par le Peuple; celui-ci, pour satisfaire les passions que l'exemple a fait germer en lui, se livre en aveugle au mal, & brave insolemment les loix & les supplices.

INDÉPENDAMMENT de l'Oisiveté, dont nous venons de décrire les funestes effets, il existe encore une paresse de tempérament qui, par l'engourdissement & l'inertie qu'elle produit dans les cœurs, devient aussi dangereuse que l'inaction & l'incapacité de s'occuper : on pourroit la comparer à une véritable léthargie. Tandis que les autres passions ont souvent les em-

(39) Par les Loix de Solon, il étoit permis de dénoncer tout Citoyen qui n'avoit aucune occupation. Chez les Gymnosophistes on ne donnoit point à manger aux jeunes gens, sans qu'ils n'eussent rendu compte de ce qu'ils avoient fait pendant la journée.

portemens du délire, celle-ci semble endormir les facultés; celui qui s'en trouve atteint devient indifférent, même sur les objets qui devroient intéresser tout être raisonnable. Les paresseux de cette espece, loin de rougir d'une disposition si peu sociable, s'en applaudissent, y trouvent un charme secret, & quelquefois s'en vantent comme de la possession d'un très-grand bien, comme d'une vraie Philosophie.

„ C'EST se tromper, dit un Moraliste célebre, de croire qu'il n'y ait que les violentes „ passions, comme l'ambition & l'amour, qui „ puissent triompher des autres. La paresse, „ toute languissante qu'elle est, ne laisse pas „ d'en être souvent la maîtresse; elle usurpe „ sur tous les desseins & sur toutes les actions „ de la vie: elle y consume insensiblement les „ passions & les vertus (40)." Il dit ailleurs que „ de toutes les passions, celle qui nous est la „ plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse; elle est la plus ardente & la plus „ maligne de toutes, quoique sa force soit insensible, & que les dommages qu'elle cause „ soient très-cachés. Si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toute rencontre maîtresse de nos „ sentimens, de nos intérêts & de nos plaisirs. „ C'est la Rémore qui a la force d'arrêter les „ vaisseaux......... Pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la „ paresse est comme la béatitude de l'ame, qui „ la console de toutes ses pertes, & lui tient „ lieu de tous les biens........ De tous les défauts „ celui dont nous demeurons le plus aisément

(40) Voyez Réflexions morales du D. de la Rochefoucault.

„ d'accord, c'eſt de la pareſſe ; nous nous per-
„ ſuadons qu'elle tient à toutes les vertus paiſi-
„ bles & que, ſans détruire entiérement les au-
„ tres, elle en ſuſpend ſeulement les fonctions."

Bien plus, ceux qui ſont enchaînés par cette ſorte de pareſſe s'en font un mérite, une vertu. Mais cette apathie du cœur, cette indifférence pour tout, cette privation de toute ſenſibilité, ce détachement de l'eſtime & de la gloire, ne peuvent être aucunement regardés comme des vertus morales ou ſociales : un être vraiment ſociable doit s'intéreſſer au bonheur & aux malheurs des hommes ; il doit partager leurs plaiſirs & leurs peines ; il doit s'attacher fortement à la juſtice ; il doit être toujours prêt à rendre à ſes ſemblables les ſervices & les ſoins dont il eſt capable. Le pareſſeux eſt un poids inutile à la terre, il eſt mort pour la Société. Il ne peut être ni bon Prince, ni bon Pere de famille, ni bon Ami, ni bon Citoyen. Un homme de ce caractere, concentré en lui-même, n'exiſte que pour lui ſeul. Une vie purement contemplative, la pareſſe philoſophique des Epicuriens, l'apathie des Stoïciens, exaltées par tant de Moraliſtes, ſont des vices réels : tout homme qui vit avec des hommes, eſt fait pour être utile. Solon vouloit que tout Citoyen qui refuſoit de prendre part aux factions de la République, en fût retranché comme un membre incommode. Si cette loi paroît trop rigoureuſe, il ſeroit au moins à deſirer que tout Citoyen indifférent aux maux de ſon pays, ou qui ne contribue en rien à ſa félicité, fût puni par le mépris (41).

(41) „ La pareſſe & l'indolence, dit Démoſthene, dans la vie
„ domeſtique comme dans la vie civile, ne ſe rendent pas d'a-

CHAPITRE IX.

De la Dissolution des Mœurs. De la Débauche. De l'Amour. Des Plaisirs déshonnêtes.

L'Homme social, comme on l'a souvent répété, doit, pour son propre intérêt & celui de ses associés, mettre un frein à ses passions naturelles, & résister aux impulsions déréglées de son tempérament. Rien de plus naturel à l'homme, que d'aimer le plaisir; mais un être guidé par la raison, fuit les plaisirs qu'il sait pouvoir se changer en peines, craint de se nuire, & s'abstient de ce qui peut lui faire perdre l'estime de ses semblables.

Cela posé, l'on doit mettre au nombre des vices toutes les dispositions qui, soit immédiatement, soit par leurs conséquences nécessaires, peuvent causer du dommage à celui qui s'y livre, ou produire quelque trouble dans la Société. Tant d'hommes sont entraînés par leurs penchants les plus pervers, parce qu'ils ne raisonnent point leurs actions; le vice est brusque, inconsidéré; au lieu que la raison, ainsi que l'équité, tient toujours la balance. Les hommes ne sont vicieux, que parce qu'ils ne pensent qu'au présent.

L'Amour, cette passion si follement exaltée par les Poëtes & si décriée par les Sages, est un sentiment inhérent à la nature de l'homme;

„ bord sensibles par chacune des choses que l'on a négligées, „ mais elles se font enfin sentir par leur somme totale." Voyez Demosth. Philippic. IV.

il est l'effet d'un de ses plus pressants besoins; mais s'il n'est contenu dans de justes bornes, tout nous prouve qu'il est la source des plus affreux ravages. C'est aux Plaisirs de l'Amour que la Nature attache la conservation de notre espece, & par conséquent de la Société; ainsi que l'homme, les animaux sont sensibles à l'Amour & cherchent ses Plaisirs avec ardeur; mais la tempérance & la prudence nous apprennent & nous habituent à résister aux sollicitations d'un tempérament impétueux ou d'une Nature toujours aveugle, quand elle n'est pas guidée par la raison.

En parlant de la tempérance, nous avons suffisamment prouvé l'importance de cette vertu dans la conduite de la vie; sans elle l'homme continuellement emporté par l'attrait du plaisir, deviendroit à tout moment l'ennemi de lui-même, & porteroit le désordre dans la Société. Nous avons fait voir pareillement les avantages de la pudeur, cette gardienne respectable des mœurs; & nous avons prouvé qu'en voilant aux regards les objets capables d'exciter des passions destructives, elle opposoit d'heureux obstacles à la fougue d'une imagination qui devient souvent indomtable quand elle est bien allumée.

L'Amour est pour l'ordinaire un enfant nourri dans la mollesse & l'oisiveté: nous avons déjà fait entrevoir que c'est elle sur-tout qui conduit les hommes à la Débauche & qui leur en fait une habitude, un besoin: elle remplit le vuide immense que le désœuvrement laisse communément dans la tête des Princes, des Riches, des Grands, & particuliérement des femmes du grand monde, que leur état

femble condamner à la mollesse, à l'inertie. Voilà, comme on a vu, la vraie source de la *Galanterie*, fruit d'ailleurs nécessaire de la communication trop fréquente des deux sexes. C'est dans des hommes désœuvrés la volonté de plaire à toutes les femmes sans s'attacher sincérement à aucunes. Quelque innocent que paroisse ce commerce frauduleux, qui ne semble fondé que sur la politesse, la déférence & les égards que l'on doit au beau sexe, il ne laisse pas de devenir très-dangereux par ses effets: il amollit les ames des hommes (42) & dispose les femmes à se familiariser avec des idées qui peuvent avoir pour elles les conséquences les plus funestes. La foiblesse n'est en sûreté qu'en évitant le danger: il est bien difficile qu'une femme, perpétuellement exposée aux séductions d'un grand nombre d'adorateurs, ait toujours la force d'y résister. Rien de plus important que de prévoir & prévenir les périls dont la vertu, dans un monde pervers, se trouve continuellement environnée.

Si, comme on l'a démontré ci-devant, l'homme isolé, c'est-à-dire, considéré rélativement à lui-même, est obligé de résister aux impulsions d'une Nature aveugle & brute, & de lui opposer les loix d'une Nature plus expérimentée, il suit que l'homme, dans quelque position qu'il se trouve, doit, pour la conservation de son être, combattre & réprimer des pensées

(42) César nous apprend que les anciens Germains faisoient le plus grand cas de la chasteté comme propre à fortifier les hommes, & notoient d'infamie ceux qui, avant l'âge de vingt ans, avoient fréquenté les femmes. Suivant le Pere Laffiteau les jeunes Sauvages n'ont la liberté d'user des droits du mariage qu'un an après s'y être engagés. Voyez *les Mœurs des Sauvages* par le P. Laffiteau; & César de *Bello Gallico*, Lib. VI. cap. 21. *non procul ab init.*

& des desirs qui le porteroient souvent à faire de ses forces un abus toujours funeste à lui-même. D'où l'on voit que les Plaisirs qui ont rapport à l'Amour sont interdits à l'homme ou à la femme isolés; l'intérêt de leur conservation & de leur santé exige qu'ils respectent leurs propres corps, & qu'ils craignent de contracter des habitudes & des besoins qu'ils ne pourroient contenter sans se causer par la suite un dommage irréparable. L'expérience nous montre en effet que l'habitude d'écouter les caprices d'un tempérament trop ardent, est de toutes les habitudes la plus contraire à la conservation de l'homme & la plus difficile à déraciner. D'où il suit que la retenue, la tempérance, la pureté, devroient accompagner l'homme même au fond d'un désert inaccessible au reste des humains.

Cette obligation devient encore plus forte dans la Vie Sociale, où les actions de l'homme, non seulement influent sur lui-même, mais encore sont capables d'influer sur les autres. La chasteté, la retenue, la pudeur, sont des qualités respectées dans toutes les nations civilisées; l'impudicité, la dissolution, l'impudence, au contraire, y sont généralement regardées comme honteuses & méprisables. Ces opinions ne seroient-elles fondées que sur des préjugés ou sur des conventions arbitraires? Non, elles ont pour base l'expérience, qui prouve très-constamment que tout homme, livré par habitude à la Débauche, est communément un insensé qui se perd, & qui n'est nullement disposé à s'occuper utilement pour les autres. Le débauché, tourmenté d'une passion exclusive, irrite continuellement son imagination lascive, & ne songe qu'aux moyens de satisfaire les besoins qu'elle

lui crée. Une fille qui a violé les regles de la pudeur, dominée par son tempérament, hait le travail, est ennemie de toute réflexion, se moque de la prudence, n'est nullement propre à devenir une mere de famille attentive & laborieuse, ne songe qu'au Plaisir; ou, quand par ses déréglemens il est devenu moins attrayant pour elle, elle ne pense qu'au profit qu'elle peut tirer du trafic de ses charmes.

Pour connoître les sentimens que la Débauche, le goût habituel des Plaisirs déshonnêtes & de la crapule, doivent exciter dans les ames vertueuses, que l'on examine les suites de ces dispositions abrutissantes dans ceux que le sort destine à gouverner des Empires: elles éteignent visiblement en eux toute activité; elles les endorment dans une mollesse continue qui, souvent plus que la cruauté, conduit les Etats à la ruine. Quels soins les peuples d'Asie peuvent-ils attendre de leurs Sultans voluptueux, perpétuellement occupés des sales plaisirs de leurs férails, où ils sont eux-mêmes gouvernés par les caprices & les menées de quelques favorites ou de quelques Eunuques? Sous un Néron, un Héliogabale, Rome ne fut qu'un lieu de prostitution, où d'infames courtisannes, du sein de la Débauche, décidoient du sort de tous les Citoyens, dissipoient les trésors de l'Etat, distribuoient les honneurs & les graces à des hommes à qui la corruption tenoit lieu de mérite, de talens & de vertu. Une nation est perdue (43) lorsque la Dissolution des mœurs, autorisée par l'exemple des chefs, &

(43) *Desinit esse remedio locus, ubi quæ fuerant vitia, mores sunt.*

SENEC. EPIST. XXXIX. IN FINE.

récompensée par eux, devient universelle; alors le vice effronté ne cherche plus à se couvrir des ombres du mystere, & la Débauche infecte toutes les classes de la Société; peu-à-peu la décence, devenue ridicule, est forcée de rougir à son tour.

L'Horreur & le mépris que l'on doit avoir pour la Débauche, sont donc très-justement fondés sur ses effets naturels: les idées que l'on a de ses malheureuses victimes, ne sont donc pas l'effet d'un préjugé. Dans les Sociétés où la vertu & l'honneur des femmes sont principalement attachés au soin qu'elles prennent de conserver la chasteté, où l'éducation a pour objet de les prémunir, soit contre la foiblesse de leurs cœurs, soit contre la force de leur tempérament, on peut naturellement supposer qu'une fille qui a franchi les barrieres de la pudeur, est perdue sans ressource, n'est plus propre à rien, ne peut être désormais regardée que comme l'instrument vénal de la brutalité publique. Conséquemment une prostituée est exclue des compagnies décentes; elle est un objet d'horreur pour les femmes honnêtes; elle s'attire peu d'égards même de ceux que le goût de la Débauche amene auprès d'elle; bannie, pour ainsi dire, de la Société, elle est forcée de s'étourdir par la dissipation, l'intempérance, les folles dépenses, la vanité. Incapable de réfléchir, dépourvue de toute prévoyance, elle vit à la journée, ne songe aucunement au lendemain, périt promptement de ses débauches, ou traîne douloureusement jusqu'au tombeau une vieillesse indigente, languissante & méprisée.

C'est pourtant en faveur de ces objets méprisables, que l'on voit tous les jours tant de Ri-

ches & de Grands abandonner des femmes aimables & vertueuſes, ſe ruiner de gaieté de cœur, ne laiſſer que des dettes à leur poſtérité. Mais la vertu n'a plus de droits ſur les ames corrompues par la Débauche; les hommes dépravés par elle, méconnoiſſent les charmes de la pudeur, de la décence; il leur faut déſormais de l'impudence; le vice effronté, les propos obſcenes & groſſiers les ont dégoûtés pour toujours de toute converſation honnête & d'une conduite réſervée. Voilà pourquoi des maris libertins préféreront ſouvent une courtiſanne ſans agremens & du plus mauvais ton, à des épouſes pleines de charmes & de vertus qui ne leur procureroient pas les mêmes plaiſirs, qu'un goût pervers leur fait trouver dans le commerce des proſtituées, qu'ils ne peuvent au fond s'empêcher de mépriſer, & qu'ils abandonnent à leur malheureux ſort quand ils en ſont ennuyés.

Telles ſont les ſuites ordinaires de l'Amour déréglé; c'eſt à cet aviliſſement déplorable que des filles trop foibles ſont conduites par d'infames ſéducteurs, que les loix devroient punir. Mais dans la plupart des Nations, la ſéduction n'eſt point regardée comme un crime; ceux qui s'en rendent coupables, s'en applaudiſſent comme d'une conquête, & font trophée des victoires qu'ils remportent ſur un ſexe fragile & crédule, que ſa foibleſſe ſemble autoriſer à tromper de la façon la plus cruelle. Quelle doit être la dépravation des idées, dans des Nations où des actions pareilles n'attirent ni châtimens ni déshonneur! Quelles ames doivent avoir ces monſtres de luxure, dont les attentats portent la déſolation & la honte durable dans

des familles honnêtes? Est-il une plus grande cruauté que celle de ces débauchés qui, pour satisfaire un desir passager, vouent pour la vie les victimes qu'ils ont séduites, à l'opprobre, aux larmes, à la misere? Mais la Débauche, devenue habituelle, anéantit tout sentiment dans le cœur, toute réflexion dans l'esprit; c'est par de nouveaux excès que le libertin étouffe les remords que les premiers crimes pourroient faire naître en lui. D'ailleurs, assez aveugle pour ne pas voir le mal qu'il se fait à lui-même, comment se reprocheroit-il le tort qu'il fait aux autres?

CEUX qui regardent la Débauche & la dissolution des Mœurs comme des objets sur lesquels le Gouvernement doit fermer les yeux, en ont-ils donc sérieusement envisagé les conséquences? Ne voit-on pas à tout moment des familles ruinées par des peres libertins, qui ne transmettent à leurs enfans que leurs goûts dépravés, avec l'impossibilité de les satisfaire? Des exemples trop fréquents ne prouvent-ils pas à quels excès d'aveuglement & de délire des attachemens honteux peuvent souvent porter? Il n'est gueres de fortune capable de résister aux séductions de ces Syrênes, à la voracité de ces Harpies affamées qui se sont une fois emparé de l'esprit d'un débauché. Rien ne peut contenter les desirs effrénés, les caprices bizarres, la vanité impertinente de ces femmes, qui ne connoissent aucunes mesures. La ruine complette de leurs amants met seule un terme à leurs demandes; alors une dupe ruinée est obligée de faire place à une dupe nouvelle, qui à son tour sera dépouillée: car telle est la tendresse & la

constance que des amants insensés peuvent attendre de ces êtres abjects & mercenaires, auxquels ils ont eu la folie de s'attacher.

Si le libertinage produit journellement tant d'effets déplorables, même sur les Riches & les personnes les plus aisées, quels ravages ne produit-il pas quand il gagne les gens d'une fortune bornée? Il abrutit l'homme de lettres dont il endort le génie. Il détourne le marchand de son commerce, & le force bientôt à devenir frippon: il fait sortir l'artiste de son attelier; il dégoûte l'artisan du travail nécessaire à sa subsistance journaliere. Enfin après avoir dérangé l'homme opulent, la Débauche conduit l'homme du peuple à l'hôpital ou au gibet. On ne voit gueres de malfaiteurs, à la perte desquels des femmes de mauvaise vie n'aient grandement contribué. Un misérable le plus souvent ne vole, n'assassine, ne commet des forfaits, que pour contenter la vanité ou les besoins d'une Maîtresse qui le trahira peut-être, & le livrera tôt ou tard au supplice.

C'est encore au déréglement des mœurs que l'on doit le plus souvent imputer ces disputes fréquentes & ces combats sanglants qui mettent tant de jeunes étourdis au tombeau. Combien d'imprudents fougueux, par une sotte jalousie, ont la cruelle extravagance de hazarder leur propre vie, pour disputer les faveurs banales & méprisables d'une vile prostituée? Ne faut-il pas avoir des idées bien étranges de l'honneur, pour le faire consister dans la possession de ces femmes dissolues qui sont au premier occupant? Mais c'est le propre de l'Amour, ou plutôt de la Débauche crapuleuse; d'éteindre toute réflexion sensée, toute pensée raisonnable.

INDÉPENDAMMENT du juste mépris que le libertinage attire à ceux qui s'y livrent; indépendamment de l'épuisement qu'il cause, la Nature a pris soin de châtier de la façon la plus directe, les inconsidérés que les idées de décence ou de raison ne peuvent arrêter dans leurs penchants déréglés. La jeunesse devroit frémir à la vue des contagions affreuses dont la volupté la menace. De quelle horreur les débauchés ne devroient-ils pas être saisis en songeant que les fruits de leurs désordres peuvent encore infecter la postérité la plus reculée; mais ces considérations n'ont point de force sur l'esprit de ces êtres abrutis qui, même aux dépens de leur vie, cherchent à satisfaire leurs honteuses passions. Le vice est un tyran qui donne à ses esclaves un fatal courage capable de leur faire affronter les maladies & la mort.

TOUT dans la Société semble exciter & fomenter dans les ames des Riches, & des grands sur-tout, le goût funeste du vice & de la volupté. L'éducation publique, des discours obscenes, des spectacles peu chastes (44), des Romans séducteurs, des exemples pervers, contribuent chaque jour à semer dans tous les cœurs les germes de la Débauche; une corruption contagieuse s'y insinue, pour ainsi dire, par

(44) Les Gouvernemens dans quelques nations semblent autoriser la corruption publique par des Spectacles très-licentieux. Le Théâtre Anglois est évidemment une école de prostitution. Beaucoup de pieces du Théâtre françois, telles que *la fille capitaine*, *la femme juge & partie*, *George Dandin*, l'*école des femmes*, &c. ne donnent assurément pas à la jeunesse des leçons utiles aux mœurs. L'*Opéra*, dans quelques pays, paroît n'être imaginé que pour allumer dans les cœurs le goût de la Débauche par des chants, des maximes & des danses lubriques. Les *Parades* font perdre le temps du peuple & corrompent ses mœurs. Les pieces les moins licencieuses offrent toujours aux yeux & à l'imagination des jeunes gens, des objets propres à irriter les passions.

tous les pores, & ſouvent les eſprits ſont gâtés, avant même que la Nature ait donné aux organes du corps une conſiſtance ſuffiſante. Delà cette vieilleſſe précoce que l'on remarque ſur-tout dans les Grands & les habitans corrompus des Cours, dont la race chétive & foible annonce évidemment les déréglemens des parents. Le débauché non ſeulement ſe nuit à lui-même, mais encore il ſubſtitue ſa foibleſſe & ſes vices à ſes malheureux deſcendants.

Nous ne parlerons point ici de ces goûts bizarres & pervers, contraires aux vues de la Nature, dont on voit quelquefois des Nations entieres infectées. Nous dirons ſeulement que ces goûts inconcevables paroiſſent être les effets d'une imagination dépravée qui, pour ranimer des ſens uſés par les plaiſirs ordinaires, en inventent de nouveaux propres à réveiller pour un temps des malheureux que leur anéantiſſement ou leur foibleſſe réduit au déſeſpoir. C'eſt ainſi que la Nature ſe venge de ceux qui abuſent de la volupté; elle les réduit à chercher le plaiſir par des voies qui mettent l'homme au-deſſous de la brute. Les Débauches ingénieuſes & recherchées des Grecs, des Romains, des orientaux (45) annoncent dans ces peuples une imagination troublée, qui ne ſait plus qu'inventer pour ſatisfaire des malades dont l'appétit eſt déréglé.

On nous demandera, peut-être, quels remedes on peut oppoſer à la Diſſolution des

(45) Les relations de l'Orient nous diſent que par un effet de la polygamie, les Mahométans riches, les Perſans, les Mogols, les Chinois, ſont communément épuiſés à l'âge de trente ans, ou totalement inſenſibles aux plaiſirs naturels; voilà, ſans doute, la cauſe des goûts honteux & dépravés qui regnent en Aſie.

Mœurs, qui ſemble tellement enracinée dans quelques contrées, que l'on ſeroit tenté de croire qu'il eſt impoſſible de la faire diſparoître. Nous dirons qu'une éducation plus vigilante empêcheroit la jeuneſſe de contracter des habitudes, capables d'influer ſur le bien-être de toute ſa vie: nous dirons que des Parents, plus réglés dans leur conduite, formeroient infailliblement des enfans moins corrompus: nous dirons que des Souverains vertueux influeroient par leurs exemples ſur leurs Sujets; en fermant aux vices le chemin de la faveur, des honneurs, des dignités, des récompenſes, un Prince parviendroit bientôt à diminuer au moins la corruption publique & ſcandaleuſe dont la Cour eſt le vrai foyer. L'exemple des Grands, toujours fidelement copié par les Petits, rameneroit en peu de temps la décence & la pudeur, depuis longtemps bannies du ſein des nations opulentes; celles-ci n'ont communément ſur les pauvres que le funeſte avantage d'avoir bien plus de molleſſe & de vices, & beaucoup moins de forces & de vertus.

En parlant des devoirs des Epoux, nous ferons voir les inconvénients, non moins terribles que fréquents, qui réſultent pour les familles & pour la Société, de l'infidélité conjugale, de la coquetterie, & de ces galanteries que, dans quelques Nations apprivoiſées avec la corruption, l'on a la témérité de regarder comme des bagatelles, des amuſemens, des jeux d'eſprit.

Si la raiſon condamne la Débauche, elle proſcrit néceſſairement tout ce qui peut y provoquer; ainſi elle interdit les diſcours licentieux, les lectures dangereuſes, les habillemens laſcifs, les regards déshonnêtes; elle ordonne de détourner

détourner l'imagination de ces pensées lubriques qui pourroient peu-à-peu porter à des actions criminelles; celles-ci réitérées forment des habitudes permanentes, capables de résister à tous les conseils de la raison. „Il ne faut pas seulement, „ disoit Isocrate, qu'un homme sage contienne „ ses mains, mais il faut encore qu'il contienne „ ses yeux".

Les plaisirs de l'amour, étant les plus vifs de ceux que la machine humaine puisse éprouver, sont de nature à pouvoir être difficilement remplacés: par la même raison, l'expérience nous montre qu'ils sont les plus destructeurs pour l'homme; ses organes ne peuvent essuyer, sans un détriment notable, les mouvemens convulsifs que ces plaisirs y causent. Voilà pourquoi, emporté par ses habitudes dangereuses, le débauché en est communément l'esclave jusqu'au tombeau: au défaut même de la faculté de satisfaire ses besoins invétérés, son imagination, perpétuellement en travail, ne lui laisse aucun repos. Rien de plus digne de pitié que la vieillesse infirme & méprisable de ces hommes dont la vie fut consacrée à la volupté.

CHAPITRE X.

De l'Intempérance.

Tout ce qui nuit à la santé du corps, tout ce qui trouble les facultés intellectuelles ou la raison de l'homme, tout ce qui le rend nuisible,

soit à lui-même soit aux autres, doit être réputé vicieux & criminel, & ne peut-être approuvé par la saine Morale. Si la tempérance est une vertu, l'intempérance est un vice, que l'on peut définir l'habitude de se livrer aux appétits déreglés du sens du goût. Tous les excès de la bouche, la gourmandise, l'ivrognerie, doivent être regardés comme des dispositions dangereuses pour nous-mêmes & pour ceux avec qui nous vivons.

C'est à la médecine qu'il appartient de faire sentir les dangers auxquels l'Intempérance expose le corps; d'accord avec la Morale, elle prouve que le gourmand, esclave d'une passion avilissante, est sujet à des maladies cruelles & fréquentes, végete dans un état de langueur, & trouve communément une mort prématurée dans des plaisirs auxquels son estomac ne peut suffire.

La Morale, de son côté, ne voit dans l'homme intempérant qu'un malheureux dont l'esprit, absorbé par une passion brutale, ne s'occupe que des moyens de la contenter. Dans les pays où le luxe a fixé sa demeure, les Riches & les Grands, dont tous les organes se trouvent communément émoussés par l'abus qu'ils en ont fait, sont réduits à chercher dans des alimens précoces, rares, dispendieux, des moyens de ranimer un appétit languissant: leur pays ne leur fournissant plus rien d'assez piquant, vous les voyez se faire une occupation sérieuse d'imaginer de nouvelles combinaisons capables d'irriter leurs palais engourdis; ils mettent à contribution les Mers & les contrées éloignées pour réveiller leurs sens usés. A cet affoi-

blissement physique de la machine se joint encore une sotte vanité, qui se fait un mérite de présenter à des convives étonnés, des productions coûteuses, destinées à leur donner une haute idée de l'opulence de celui qui les régale; celui-ci a la noble ambition de passer pour faire la chere la plus délicate; il ne rougit pas de partager une gloire qui devroit n'être faite que pour son maître d'hôtel ou son cuisinier.

C'EST sur-tout dans les plaisirs de la table & dans la gloire d'offrir à ses convives des mets bien préparés, bien choisis & bien chers, que beaucoup de gens font consister la représentation & la grandeur; des repas somptueux leur paroissent annoncer du goût, de la générosité, de la noblesse, de la sociabilité; l'homme opulent & l'homme en place jouissent intérieurement des applaudissemens qu'ils croient obtenir d'une foule de flatteurs, de gourmands, & souvent d'inconnus qu'ils rassemblent au hazard & sans choix, pour les rendre témoins de leur prétendue grandeur & de leur félicité. C'est ainsi que les maisons des Riches & des Grands se changent en hôtelleries, ouvertes à tout venant, dont les propriétaires ont la sottise de déranger & leur fortune & leur santé pour des gens qu'ils connoissent à peine, & qu'ils ont pourtant la folie de prendre pour des amis. Rien de plus méprisable que ces amis de table, que la bonne chere attire uniquement, & que l'on pourroit qualifier avec plus de raison *d'amis du cuisinier* que d'amis de son maître (46): celui-ci, après avoir

(46) Plutarque qualifie les amis de cette espece, *d'amis de la marmite*.

dérangé sa fortune, ce qui arrive très-fréquemment, est tout surpris de se voir abandonné de ses prétendus amis; il s'apperçoit trop tard qu'il ne rassembloit chez lui que des gourmands, dont la sensibilité n'étoit que dans l'estomac, & qui ne lui savent aucun gré des folles dépenses qu'il a faites pour eux, ou plutôt en faveur de sa sotte vanité.

En effet le prodigue, comme on a vu, n'est point un être bienfaisant, c'est un extravagant, souvent dépourvu de sensibilité, qui sacrifie sa fortune à l'envie de paroître. Comment un être vraiment sensible ne se reprocheroit-il pas les dépenses souvent énormes de ses festins, s'il venoit à réfléchir qu'elles suffiroient pour procurer le nécessaire à des familles indigentes qui mangent à peine du pain? Mais des bienfaits de ce genre n'ont pas pour l'homme riche tout l'éclat que demande sa vanité; il aime mieux *représenter* & se ruiner sottement, que de donner les secours les plus légers aux misérables; il trouve dans son rang, dans sa place, une obligation indispensable de dépenser, qui lui fournit des prétextes pour ne jamais soulager les besoins les plus pressants du pauvre.

Les dépenses extravagantes des Grands & des Riches, & les déprédations de leurs tables, contribuent encore à rendre le sort de l'indigent plus fâcheux; c'est en effet à ces causes que l'on peut attribuer la cherté des provisions, des denrées comestibles, que l'on voit communément régner dans les contrées où le luxe ne fait que rendre la pauvreté plus malheureuse. Des festins continuels, des ragoûts recherchés, les dégâts des valets, consomment & détruisent

souvent en un jour, dans une grande ville, autant de vivres qu'il en faudroit pour nourrir pendant un mois les cultivateurs de toute une province.

TELS sont pourtant les effets de ce luxe dont bien des gens entreprennent l'apologie! La réflexion nous le montre comme le destructeur impitoyable du Riche qu'il ruine, & du Pauvre qu'il prive à tout moment du nécessaire. Tout nous prouve que la saine Politique, d'accord avec la Morale, devroit le proscrire; ramener les Citoyens à la frugalité, non moins utile à la santé, à la fortune des Riches & des Grands, qu'à l'aisance & au bien-être du Peuple, auquel les Gouvernemens pour l'ordinaire semblent très-peu s'intéresser.

C'EST sans doute à leur négligence, ou à des intérêts futiles & mal-entendus, que l'on doit attribuer l'ivrognerie dont on voit si communément le bas peuple infecté. Tout prouve les ravages que les excès du vin, & une crapule habituelle, causent parmi les classes les plus subalternes de la Société; cependant on ne cherche aucuns moyens d'y remédier; bien-loin delà, dans quelques nations, la politique se rend complice de ces désordres; en vue d'un profit sordide ou des droits que le Gouvernement leve sur les boissons, l'intempérance du Peuple est regardée comme un bien pour l'Etat, & l'on craindroit une diminution dans les *finances*, si le Peuple devenoit plus sobre & plus raisonnable (47).

(47) Dans l'Empire de Russie, le Souverain se réserve exclusivement le monopole de l'Eau-de-vie, & tient un registre exact de ce qu'il en faut tous les ans à chaque famille. Dans toutes les nations Européennes, les Gouvernemens mettent des impôts très-forts sur les boissons; ils ont par conséquent le plus grand intérêt que le peuple s'enivre. Les liqueurs distillées sont la ressource des pauvres, sur-tout dans les pays où le vin est trop cher.

La paresse, l'oisiveté, la difficulté de se procurer des alimens convenables, déterminent le peuple à l'ivrognerie, & sur-tout lui font contracter l'habitude des liqueurs fortes qui le détruisent en peu de temps. Celles-ci lui deviennent nécessaires pour ranimer sa machine d'ailleurs peu nourrie; elles procurent de plus à son palais des sensations vives; mais le privant habituellement de sa raison, elles finissent tôt ou tard par l'abrutir tout-à-fait, & par le rendre incapable de subsister par son travail.

Dans quelques nations les institutions religieuses obligeant le peuple à demeurer dans l'inaction, semblent trop souvent l'inviter à l'Intempérance. Des solemnités & des fêtes multipliées, qui condamnent l'artisan & l'homme du peuple à ne point faire usage de ses bras, ne lui laissent dans son désœuvrement d'autre ressource que de s'énivrer; par-là il se prive du profit qu'il a pu faire par son travail, & se met souvent hors d'état de donner du pain à ses enfans. D'ailleurs son ivrognerie l'expose à des rixes fortuites, à des dangers sans nombre; souvent même elle le conduit à des crimes. En prévenant l'oisiveté, la Politique préviendroit bien des désordres qu'elle est continuellement obligée de punir, sans pouvoir les faire cesser.

Quoique chez quelques nations l'ivrognerie semble bannie de la bonne compagnie, ce vice subsiste dans les Provinces, & paroît la ressource commune de tous les désœuvrés. Combien d'hommes qui se disent raisonnables, ne trouvent d'autre moyen d'employer un temps, qui leur pese, qu'en noyant dans le vin le peu de bon sens dont ils jouissent? Si les habitants

des pays méridionaux montrent plus de sobriété, ceux des pays du nord croient trouver dans la rigueur de leur climat, des motifs pressants de s'enivrer habituellement, & font souvent trophée de leur honteuse intempérance. Belle gloire, sans doute, que celle qui résulte pour un être intelligent, de se priver périodiquement de sa raison, & de se ravaler souvent au dessous de la condition des bêtes!

L'IVROGNERIE est évidemment un plaisir de Sauvages: nous voyons ces hordes d'hommes, ou plutôt d'enfans inconsidérés, dont le nouveau monde est peuplé, subjuguées par les liqueurs fortes dont les Européens leur ont procuré la fatale connoissance. C'est à l'usage immodéré de ces funestes breuvages, que bien des voyageurs attribuent la destruction presqu'entiere de ces peuples dépourvus de prudence & de raison.

ANACHARSIS prétendoit que la Vigne produisoit trois raisins, le premier de plaisir, le second d'ivrognerie, le troisieme de repentir. L'expérience journaliere suffit pour nous convaincre que rien n'est plus contraire à l'homme physique, ainsi qu'à l'homme moral, que l'Intempérance. En affoiblissant le corps, elle amene à grands pas la vieillesse, les infirmités & la mort. *L'Intempérance*, dit Démocrite, *donne de courtes joies & de longs déplaisirs*. Une vie sensuelle & délicate nous fait contracter une mollesse qui nous rend inutiles & méprisables: l'excès du vin, en troublant perpétuellement le cerveau, abrutit l'homme qui s'y livre, le rend incapable de travail, l'empêche de penser ou de remplir aucuns de ses devoirs,

& souvent le conduit à des crimes propres à lui attirer des châtimens.

L'Etre vraiment raisonnable doit veiller à sa conservation ; l'être vraiment sociable doit conserver son sang froid, & ne jamais troubler ses facultés intellectuelles, de peur d'être entraîné à son insu & malgré lui à des actions qui le dégraderoient, & dont, rendu à lui-même, il seroit forcé de rougir (48).

CHAPITRE XI.

Des Plaisirs honnêtes & déshonnêtes.

Une Morale farouche & répugnante à la Nature de l'homme lui fait un crime de tous les plaisirs; mais une Morale plus humaine l'invite à la vertu, en lui prouvant qu'elle seule peut lui procurer des plaisirs exempts d'amertume & de regrets. La raison nous permet & nous ordonne de jouir des bienfaits de la Nature, de suivre des penchants réglés, de chercher des plaisirs & des amusemens qui ne nuisent ni à nous-mêmes ni aux autres; elle nous conseille d'en user dans la mesure fixée par l'intérêt de chaque homme, ainsi que par le bon ordre ou l'intérêt général de la Société.

(48)...... *Hic murus aheneus esto.*
Nil conscire sibi, nulla pallescere culpa.
HORAT. EPIST. I. LIB. I. VERS. 60. 61.

DANS toutes leurs actions les hommes cherchent le plaisir; c'est lui que nos passions ou nos desirs ont pour but; nous le rencontrons si rarement, soit parce que nous le cherchons où il n'est pas, soit parce que nous avons l'imprudence d'en abuser.

NOUS avons déja ci-devant (Section I. Chap. IV) défini le plaisir: nous en avons distingué deux especes: nous avons dit que les plaisirs qui agissent immédiatement sur nos organes visibles, se nomment *plaisirs des sens* ou *plaisirs corporels*, & que ceux qui se font sentir au dedans de nous-mêmes, s'appellent *plaisirs intellectuels*, ou plaisirs de l'esprit & du cœur.

C'EST sur-tout contre les plaisirs des sens qu'une foule de Moralistes s'est de tout temps élevée; quelques-uns les ont totalemént proscrits. Cependant ces plaisirs en eux-mêmes n'ont rien de criminel, lorsque vraiment utiles à nous, ils ne peuvent causer aucun dommage à personne. Les plaisirs de la table, dont nous venons d'examiner les abus, n'ont en eux mêmes rien de blâmable; il est très-naturel, très-conforme à la raison, d'aimer des alimens flatteurs pour le palais, & de les préférer à ceux qui lui seroient insipides ou désagréables; mais il seroit contraire à la Nature, de prendre ces alimens sans mesure, &, pour satisfaire un plaisir passager, de s'exposer à de longues infirmités. Il seroit odieux &, criminel, de dévorer dans des festins la substance du pauvre. Il seroit insensé de déranger sa fortune pour contenter un appétit trop écouté: la passion désordonnée pour des mets recherchés ou pour des vins délicieux, est faite pour nous rendre méprisables. Un gourmand ne parut

jamais un être bien estimable: un homme trop difficile est souvent malheureux.

Les yeux peuvent sans crime se porter sur les charmes divers que la Nature répand sur ses ouvrages. Une belle femme est un objet digne d'attirer les regards; il est très-naturel d'éprouver du plaisir à sa vue: mais ce plaisir deviendroit fatal pour nous, s'il allumoit dans nos cœurs une ardeur importune; il se changeroit en crime s'il excitoit en nous une passion capable de nous faire entreprendre des actions déshonorantes pour l'objet que nous avons d'abord innocemment admiré.

Il ne peut y avoir aucun mal à entendre avec plaisir des sons harmonieux qui flattent notre oreille; mais ce plaisir peut avoir des conséquences blâmables, s'il nous amollit le cœur, en le disposant à la volupté, à la débauche, ou s'il nous fait oublier nos devoirs essentiels.

Il est très-naturel d'aimer & de chercher les agrémens & les commodités de la vie; de préférer des vêtemens moëlleux, à ceux qui font une impression désagréable sur les doigts: mais il est puérile de n'avoir l'esprit occupé que de vaines parures; il seroit insensé de déranger sa fortune pour contenter une sotte vanité. La Morale ne condamne le luxe & les plaisirs qu'il procure, que parce qu'ils servent d'alimens à des passions extravagantes, qui nous font communément méconnoître ce que nous devons à la Société. L'amour du faste ferme nos cœurs aux besoins de nos semblables; il amene notre propre ruine & celle de la Patrie.

Les spectacles & les amusemens divers que la Société nous présente, sont des délassemens que la raison approuve tant qu'ils n'ont



pas des conséquences dangereuses; mais elle condamne des spectacles licencieux, qui ne rempliroient l'esprit d'une jeunesse emportée que d'images lubriques, & son cœur de maximes empoisonnées. La saine Morale pourroit-elle ne pas s'élever contre tout ce qui fait éclore, ou ce qui fomente des passions capables de ravager la Société? Comment des femmes foibles, & d'une imagination vive, résisteroient-elles à des passions que le Théâtre leur montre chaque jour sous les traits les plus propres à séduire?

Bien des Moralistes, que l'on accuse communément d'une sévérité ridicule, ont blâmé les spectacles, & les ont regardé comme une source de corruption. Quelque rigoureux que paroisse ce jugement, la saine Morale se trouve à bien des égards obligée d'y souscrire. Si l'amour est une passion funeste par les ravages qu'elle produit, si la débauche est un mal, si la volupté est dangereuse; quels effets ces passions, présentées sous les traits les plus séduisants, ne doivent-elles pas produire sur une jeunesse imprudente, qui ne court au Théâtre que pour attiser des desirs qu'elle porte déjà dans son cœur? Sans parler de ces Pieces licentieuses, admises ou tolérées dans quelques pays, la jeunesse, si elle parloit de bonne foi, conviendroit que c'est bien plutôt les charmes d'une actrice & des images lascives qu'elle va chercher au spectacle, que les sentimens vertueux qu'un Drame peut renfermer. C'est le doux poison du vice que vont boire à longs traits tant de voluptueux désœuvrés, dont les Spectacles sont devenus la principale affaire. Les plus opulents d'entre eux nous prouvent par leur

conduite que ce n'est nullement la vertu qu'ils y vont applaudir ou chercher. Le Théâtre est un écueil où la fidélité conjugale, la raison, les fortunes & les mœurs, vont à tout moment échouer.

On peut, sans risque de se tromper, porter le même jugement de ces assemblées publiques & nocturnes, connues sous le nom de *Bals*, où le libertinage curieux, les intrigues criminelles, les aventures inopinées ou concertées, rapprochent les personnes des deux sexes. Il est difficile de croire que ce soit le desir de prendre un exercice utile à la santé, qui excite une si vive ardeur pour la danse dans un grand nombre de femmes délicates ou d'hommes efféminés. Des exemples multipliés nous prouvent que, pour bien des gens, le bal n'est rien moins qu'un plaisir innocent. Mais par une cruelle nécessité, dans les Sociétés corrompues les plaisirs, originairement les plus simples, par l'abus que le vice en fait faire, se convertissent en poison, & ne servent qu'à étendre & multiplier la corruption: celle-ci est un besoin indispensable pour une foule d'opulents vicieux & désœuvrés qui cherchent partout le vice, devenu l'unique aliment convenable à leurs ames flêtries. La Morale la plus simple doit paroître révoltante & farouche, à des hommes sans mœurs ou à des étourdis, incapables d'envisager les conséquences, souvent terribles, de leurs vains amusemens. Ce n'est point à des êtres de cette trempe que la raison peut adresser ses leçons.

Entre les mains de l'homme imprudent & dépravé, tout change, tout se dénature & devient dangereux. La lecture ne lui plaît qu'au-

tant qu'elle contribue à nourrir ses penchants déréglés. Delà tant de romans amoureux, tant de vers & de productions, dont la frivolité n'est que le moindre défaut, font l'unique étude des gens du monde, & dont ils ne servent qu'à fortifier les inclinations très-funestes au repos des familles & de la Société.

Au risque donc de déplaire à bien du monde, la Morale n'approuvera nullement des plaisirs ou des amusemens, d'où résultent visiblement les maux les plus réels: l'homme de bien résiste à l'opinion publique, toutes les fois qu'elle est contraire à la félicité publique, toujours invinciblement liée à la bonté des mœurs. Tous les plaisirs, capables de favoriser des passions naturelles que l'on doit contenir, ne peuvent être innocents aux yeux de la raison. Les hommes ne peuvent-ils donc s'amuser sans se salir l'imagination, sans s'exciter au vice, sans se nuire à eux-mêmes & aux autres? Le grand mal des Riches vient de ce qu'ils veulent se délasser, sans jamais s'être véritablement occupés.

Les jeux divers, inventés pour donner du relâche aux esprits fatigués de leurs occupations habituelles, ne sont blâmables que lorsqu'ils prennent eux mêmes la place de ces occupations plus importantes. Le jeu n'est qu'une fureur insensée quand il nous expose à la ruine: il prouve le vuide de ceux qui ne sauroient sans lui ni s'occuper ni converser les uns avec les autres. Un joueur de profession n'est bon à rien, & s'ennuie dès qu'il cesse de tenir ou des cartes ou des dés (49).

(49) Il est bon de remarquer que les cartes à jouer furent inventées pour amuser Charles VI Roi de France, lorsqu'il fut

En un mot ce n'eſt point les plaiſirs des ſens que la raiſon condamne; c'eſt l'abus qu'on en fait communément, c'eſt leur uſage trop fréquent qui les rend inſipides, ou qui nous en fait des beſoins preſſants, que nous ne pouvons plus ſatisfaire qu'au détriment de nous-mêmes ou des autres.

Les Plaiſirs *intellectuels*, ou de l'eſprit, ſont, comme on l'a dit ailleurs, les plaiſirs que les ſens nous ont offerts, renouvellés par la mémoire, contemplés par la réflexion, comparés par le jugement, animés, exaltés, embellis, multipliés par notre imagination. Lorſque retirés, pour ainſi dire, en nous-mêmes, nous nous rappellons les objets ou les ſenſations qui nous ont plu, nous les conſidérons ſous pluſieurs faces, nous les comparons entre eux, nous nous les peignons ſous des traits ſouvent plus ſéduiſants que la réalité. Mais de-même que les plaiſirs des ſens, les plaiſirs intellectuels peuvent devenir louables ou blâmables, honnêtes ou criminels, avantageux ou nuiſibles, ſoit pour nous ſoit pour la Société. C'eſt à la raiſon qu'il appartient de régler notre eſprit, & de mettre des limites à notre imagination, trop ſouvent ſujette à nous enivrer, nous égarer, nous entraîner au mal. Un eſprit vif, une imagination ardente, ſont des guides bien dangereux, lorſqu'ils perdent de vue le flambeau de la raiſon. La Morale doit diriger nos penſées, & bannir de notre eſprit les idées qui peuvent avoir pour nous des conſéquences fâcheuſes. Les égaremens de la penſée ſont bientôt ſuivis des égaremens de la conduite.

tombé en démence; on diroit que depuis, le mal de ce Prince a gagné toute l'Europe, où les cartes ſont le bonheur ou la reſſource de la bonne compagnie, & même de la plus mauvaiſe.

Les plaisirs de l'esprit peuvent être ou très-honnêtes ou très-criminels. La Science, l'étude, des lectures utiles, laissent dans notre cerveau des traces ou des idées qui, embellies par une imagination brillante, deviennent une source intarissable de jouissances & pour nous-mêmes & pour ceux à qui nous communiquons nos découvertes. Mais le cerveau de l'homme ignorant, désœuvré, vicieux, ne se remplit que d'images futiles, lubriques, déshonnêtes, capables de mettre ses passions & celles des autres dans une fermentation dangereuse. L'imagination réglée d'un homme de bien lui peint avec vérité les avantages de la vertu, la gloire qui en résulte, la tendresse qu'elle lui attire, les douceurs de la paix d'une bonne conscience: l'imagination égarée d'un ambitieux lui représente les futiles avantages d'une puissance incertaine, dont il ne sait point user: celle d'un fat lui montre tous les yeux étonnés de son faste, de ses équipages, de ses livrées, de sa parure: celle d'un avare lui représente des biens sans nombre dont il ne jouira jamais.

L'Imagination est donc la source commune du vice & de la vertu, des plaisirs honnêtes & déshonnêtes; c'est elle qui, réglée par l'expérience, exalte aux yeux de l'homme de bien les plaisirs moraux, les charmes de la science, les attraits de la vertu. Ces plaisirs sont totalement inconnus d'un tas d'Esprits bornés, de ces ames rétrécies, pour qui la vertu n'est qu'un vain nom, ou pour tant d'hommes dépourvus de réflexion, qui ne croient voir en elle qu'un objet triste & lugubre. Qu'est-ce que la bienfaisance, l'humanité, la générosité pour la plupart des Riches, sinon la privation d'une

portion de leur bien, qu'ils destinent à se procurer des plaisirs peu solides? Ces vertus présentent une toute autre idée à celui qui médite leurs effets sur les cœurs des mortels, qui connoît la réaction de la reconnoissance, qui se voit dans sa propre imagination un objet digne de l'amour de ses concitoyens.

La conscience est presque nulle pour l'étourdi qui ne réfléchit point, pour celui que la passion aveugle, pour le stupide qui n'a point d'imagination: *il* en faut pour se peindre avec force les sentimens divers que nos actions, bonnes ou mauvaises, produiront sur les autres; il faut avoir médité l'homme, pour savoir la maniere dont il peut être affecté, soit en bien soit en mal. Cette imagination prompte & cette réflexion constituent la sensibilité, sans laquelle les plaisirs moraux ne touchent guere, & la conscience ne parle que foiblement. Quel plaisir peut trouver à soulager un autre, celui qui ne se sent pas assez vivement affecté de la peinture de ses maux pour avoir un grand besoin de se soulager lui-même? Il faut avoir entendu retentir dans son cœur le cri de l'Infortune, pour trouver du plaisir à la faire cesser.

L'Homme qui ne sent point, ou qui ne pense point, ne sait jouir de rien; la Nature entiere est comme morte pour lui; les arts qui la représentent, n'affectent point ses yeux appesantis. La réflexion & l'imagination nous font goûter les charmes & les plaisirs qui résultent de la contemplation de l'univers: c'est par elles que le Monde Physique & le Monde Moral deviennent un spectacle enchanteur, dont toutes les scenes nous remuent vivement. Tandis qu'une foule imprudente court après des plaisirs

plaisirs trompeurs qu'elle ne peut jamais fixer, l'homme de bien sensible, éclairé, rencontre partout des jouissances; après avoir trouvé du plaisir dans le travail, il en retrouve dans des délassements honnêtes, dans des conversations utiles, dans l'examen d'une nature diversifiée à l'infini; la Société, si fatiguante pour des êtres qui réciproquement s'incommodent & s'ennuient, fournit à l'homme qui pense des observations multipliées dont son esprit se remplits; il amasse des faits, il accumule des provisions propres à l'amuser dans la solitude. Les champs, si uniformes pour les habitans agités de nos villes, lui offrent à chaque pas mille plaisirs nouveaux. Le fracas bruyant des villes, & les extravagances du vulgaire, sont pour lui des spectacles intéressants. En un mot, tout nous prouve qu'il n'est de vrais plaisirs que pour l'être qui sent & qui médite; tout lui démontre les avantages de la vertu & les inconvénients qui résultent des folies & des défauts des hommes.

CHAPITRE XII.

Des défauts, des imperfections, des ridicules, ou des qualités désagréables dans la vie sociale.

APRÈS l'examen qui vient d'être fait des vices ou des dispositions nuisibles à la vie sociale, il nous reste encore à parler des défauts ou des imperfections, dont l'effet est de nous rendre incommodes ou désagréables à ceux avec

qui nous vivons. Ainſi que les vices, les défauts des hommes ſont des ſuites de leur tempérament diverſement modifié par l'habitude: on peut les définir des privations de qualités néceſſaires pour ſe rendre agréable dans la Société.

COMME un être ſociable ſe ſent toujours intéreſſé à plaire aux perſonnes avec leſquelles il doit vivre, non ſeulement il ſe croit obligé de réſiſter à ſes paſſions & de combattre ſes penchants déréglés, mais encore il cherche à corriger les défauts qui pourroient affoiblir la bienveillance qu'il deſire d'exciter. Chacun eſt aveugle ſur ſes propres défauts; mais l'homme ſociable doit s'étudier lui-même, tâcher de ſe voir des mêmes yeux dont il eſt vu par les autres, juger ſes imperfections comme il juge celles qu'il apperçoit dans ſes ſemblables; ce qu'il trouve déſagréable ou choquant en eux, ſuffit pour lui faire connoître ce qui doit les choquer ou leur déplaire en lui. C'eſt ainſi que le ſage peut tirer un profit réel des imperfections, des foibleſſes des hommes; il apprend de cette maniere à éviter dans ſes actions ce qui lui déplait dans leur conduite. Il ſait qu'il ne doit rien négliger pour mériter l'eſtime & l'affection, & que les moindres défauts, quoiqu'ils ne cauſent pas des effets ſi ſenſibles & ſi prompts que le crime, ne laiſſent pas à la longue de bleſſer profondément les perſonnes qui en ſentent les effets continués: *la moindre ſurcharge*, dit (50) Montagne, *briſe les barrieres de la patience.*

TOUS les hommes ont des défauts plus ou moins incommodes à ceux qui en reſſentent les

(50) Montagne Eſſais, Liv. I. chap.

effets : nous souffrons quelquefois de ceux auxquels nous sommes sujets nous-mêmes sans nous en appercevoir ; ils nous déplaisent dans les autres, tandis que nous ne songeons nullement à nous en corriger. Nous sommes très pénétrants lorsqu'il s'agit de voir les imperfections & les foiblesses des autres, & nous sommes des aveugles dès qu'il s'agit des nôtres. Comment expliquer ce phénomene ? Il est facile à résoudre. Nous sommes, par l'habitude, accoutumés à notre façon d'être ; bonne ou mauvaise, nous la croyons nécessaire à notre bonheur : il n'en est pas de-même des défauts des autres, auxquels nous ne nous accoutumons presque jamais. Nous desirons qu'ils se corrigent, parce que leurs défauts nous blessent ; & nous ne nous corrigeons pas, parce que nos défauts nous font plaisir ou nous paroissent des biens.

On est tout surpris de voir dans le monde des personnes depuis long temps accoutumées à vivre ensemble, se séparer quelquefois brusquement & se brouiller pour toujours ; mais on cessera d'être étonné de cette conduite si l'on considere que des défauts, qui d'abord paroissoient faciles à supporter, en se faisant sentir journellement deviennent insupportables ; ce sont des piquures légeres qui, continuellement réitérées, forment enfin des plaies douloureuses que rien ne peut guérir. Voilà, sans doute, pourquoi rien n'est plus rare que de voir persévérer jusqu'à la fin des personnes, dont l'humeur ou le caractere se conviennent assez pour vivre longtemps ensemble dans une grande familiarité ; cette familiarité même, semblant les autoriser à bannir d'entre elles la gêne, contribue à leur faire mieux sentir leurs défauts réci-

proques. Telle eſt la vraie cauſe de la fréquente déſunion que l'on voit entre les Epoux, les Parents & les amis les plus intimes.

Que l'homme ſocial ſe juge donc impartialement lui-même; qu'il ſe corrige des défauts capables d'altérer ou d'anéantir la bienveillance qu'il veut rencontrer: mais d'un côté autre l'humanité lui recommande d'avoir de l'indulgence pour les imperfections de ſes ſemblables, & d'accord avec la juſtice, elle lui prouve que ce n'eſt qu'à ce prix qu'il peut s'attendre lui-même à faire tolérer ſes propres foibleſſes. Celui qui n'a pas d'indulgence eſt, comme on l'a prouvé, un être inſociable, qui ſe condamne à ſubir un jugement rigoureux. Nul homme ſur la terre n'eſt exempt de défauts (51); s'irriter ſans ceſſe contre les foibleſſes des autres, c'eſt ſe déclarer peu fait pour vivre en Société. Il n'y a qu'une grande indulgence, une douceur continue dans le caractere, une attention ſuivie, une aménité dans l'humeur, une facilité dans les mœurs, qui puiſſent cimenter les unions entre les hommes: ſouvent dès qu'ils ſe ſont vus de près, ils ceſſent de s'aimer.

Trop de crainte d'être bleſſé par les défauts de nos ſemblables nous conduit à la défiance & à la miſanthropie, diſpoſitions très contraires à la vie ſociale, & qui donnent lieu de croire que celui où elles ſe trouvent eſt lui-même d'un caractere ſuſpect. Ceux qui ne croient pas à la vertu des autres, doivent faire préſumer qu'ils n'en ont gueres eux-mêmes. *Tous les hommes ſont des*

(51) .... *Vitiis nemo ſine naſcitur: optimus ille eſt, qui minimis urgetur.*

Horat. Sat. 3 Lib. 1. Vers. 68.

scélérats, disoit un misanthrope à un très honnête homme, qu'il voyoit assés souvent. *Où donc voyez vous celà?* Lui répondit celui-ci; *en moi*, répliqua sur le champ le premier.

L'Homme défiant, soupçonneux, à qui tout fait ombrage, est nécessairement très-misérable. Perpétuellement entouré de pieges & de dangers imaginaires, il ne connoît ni les charmes de l'amitié, ni les douceurs du repos, ni les agréments de la Société. Il se voit seul dans le monde exposé aux embûches d'une foule d'ennemis. La défiance continuelle est un supplice long & cruel, dont la nature se sert pour punir les Tyrans, & tous ceux qui ont la conscience d'avoir attiré sur eux l'inimitié des hommes. Le méchant est toujours armé de craintes & de soupçons.

D'un autre côté la confiance excessive n'est rien moins qu'une vertu; elle est une marque de foiblesse & d'inexpérience. C'est après avoir éprouvé les hommes que l'on peut leur accorder sa confiance. Malheur à celui qui n'a trouvé personne digne de la mériter! La prudence est la vertu qui tient un juste milieu entre la défiance misanthropique & la confiance excessive. On ne peut sans danger se fier à tout le monde, mais c'est être bien malheureux que de ne se fier à personne. *Se fier à tout le monde, ne se fier à personne, sont deux vices*, dit Séneque, *mais il y a plus d'honnêteté dans l'un, plus de sûreté dans l'autre.*

La fermeté, le courage, la constance, la force, étant des qualités sociales ou des vertus, nous devons regarder la foiblesse, la mollesse, l'inconstance, comme des défauts réels & sou-

vent même comme des vices impardonnables. L'homme foible est toujours chancelant dans sa conduite; peu maître de lui, il est sans cesse au premier occupant & prêt à se laisser aller où l'on veut le conduire. Il est impossible de compter sur l'homme sans caractere; il n'a point de but arrêté, il n'oppose aucune résistance aux impulsions qu'on lui donne, il devient le jouet continuel de ceux qui prennent facilement de l'ascendant sur son esprit. Sans systême & *sans principes* dans sa conduite, il est irrésolu, inconstant, toujours flottant, entre le vice & la vertu. Celui qui n'est pas fortement attaché à des principes, est aussi-peu capable de résister à ses propres passions qu'à celles des autres. La foiblesse est communément l'effet d'une paresse habituelle & d'une indolence, qui va jusqu'à se prêter quelquefois au crime même. Un Souverain sans fermeté devient un vrai fléau pour son peuple. L'homme foible peut être aimé & plaint, mais jamais il ne peut-être sincerement estimé; *il fait sans le savoir* quelquefois plus de mal que le méchant décidé, dont la marche connue fait au moins qu'on l'évite. Un caractere trop facile inspire une confiance qui finit presque toujours par être trompée.

Rien de plus désagréable & de moins sûr dans la commerce de la vie que ces caracteres lâches & pusillanimes qui, pour ainsi dire, tournent à tout vent. Comment compter un instant sur des hommes qui n'ont presque jamais d'avis que celui des personnes qu'ils rencontrent; prêts à en changer aussi-tôt qu'ils changeront de cercle; disposés à livrer leurs amis

mêmes à quiconque voudra les déchirer? Jamais un homme lâche & sans caractere ni fermeté ne peut être regardé comme un ami solide.

Il est très-peu de gens dans le monde qui soient bien fermement ce qu'ils sont, qui montrent un caractere bien marqué, qui aient un but vers lequel ils marchent d'un pas sûr: rien de plus rare que l'homme solide qui suive un plan sans le perdre de vue (52): delà toutes les variations, les contradictions, les inconséquences que nous observons dans la conduite de la plupart des êtres avec qui nous vivons; on les voit, pour ainsi dire, continuellement égarés, sans objet déterminé, prêts à se laisser détourner de leur route par le moindre intérêt qu'on vient leur présenter. La Morale doit se proposer de fixer invariablement les yeux des hommes sur leurs intérêts véritables, & leur offrir les motifs les plus capables de les affermir dans la route qui conduit au bonheur.

C'est le défaut de fixité dans les principes, & de stabilité dans le caractere, qui rend les vices & les défauts des hommes si contagieux. L'usage du monde, la fréquentation de la cour & des grands, le commerce des femmes, en même tems qu'ils servent à polir, contribuent trop souvent à effacer le caractere & à gâter le cœur. On veut plaire, on prend le ton de ceux que l'on fréquente, & l'on devient quelquefois vicieux ou méchant par pure complaisance. L'habitude de sacrifier ses volontés & ses propres idées à celles des autres, fait que l'on n'ose plus être soi, on n'a plus de physionomie, on change à tout moment de principes

(52) *Iidem eadem possunt horam durare probantes?*
HORAT. EPIST. I. LIB. I. VERS. 82.

& de conduite, on craindroit ſans cela d'être accuſé de roideur, de ſingularité, d'impoliteſſe ou de pédanterie. *Il faut être comme tout le monde*, eſt la maxime bannale de tant de gens ſans courage, ſans principes, ſans caractere, dont le monde eſt rempli. Voilà comment les vices ſe répandent, les travers ſe perpétuent; & preſque tous les hommes finiſſent par ſe reſſembler (53). Voilà comment ils ſont continuellement entraînés par l'exemple, par la crainte de déplaire à des êtres dépravés. Enfin voilà comment l'ignorance ou l'incertitude du but que l'on doit ſe propoſer, & la foibleſſe, ſont les vraies ſources du mal moral, des vices, des extravagances, & même ſouvent de la perverſité qu'on voit regner parmi les hommes.

Il faut de la vigueur pour être vertueux au milieu d'un monde inſenſé ou pervers; *Oſez être Sage*, a dit un ancien; mais faute de lumieres peu de gens ont ce courage, que tout d'ailleurs s'efforce d'amortir. En effet on ne peut douter que le gouvernement, fait pour agir ſi puiſſamment ſur les hommes, n'influe de la façon la plus marquée ſur leurs caracteres & leur mœurs. Le Deſpotiſme ne fait de ſes eſclaves que des automates, prêts à recevoir toutes les impulſions qu'il leur donne; & ces impulſions les portent toujours au mal. Un gouvernement militaire donne à toute une nation le ton de l'étourderie, de la vanité, de l'arrogance, de la préſomption, de la licence. Il faut être bien ferme & bien nerveux pour réſiſter conſtam-

(53) Un homme d'eſprit diſoit, que les gens du monde étoient comme les monnoies, dont les empreintes ſe ſont preſqu'entierement effacées, à force d'avoir paſſé de mains en mains.

ment à des forces qui agiſſent inceſſamment ſur nous.

La légéreté, l'étourderie, la diſſipation, la frivolité, forment, encore plus que la malice du Cœur humain, des obſtacles à la félicité ſociale. Il eſt des pays où la légéreté paroît un agrément; mais il eſt bien difficile de faire d'un homme léger un ami ſolide ſur les ſentimens & la diſcrétion duquel il ſoit permis de compter. Comment compter ſur un être qui n'eſt jamais ſûr de lui-même! La Morale, pour être miſe en pratique, exige de la réflexion, de l'attention, de fréquents retours ſur ſoi, un recueillement intérieur dont peu de gens ſont capables. Voilà pourquoi la morale paroît ſi rebutante à des eſprits frivoles qui lui préferent des bagatelles; l'habitude de penſer peut ſeule donner à tout être raiſonnable la faculté de combiner promptement ſes rapports & ſes devoirs: la félicité de l'homme eſt un objet ſi grave, qu'il ſembleroit mériter quelques ſoins de ſa part, & devoir fixer les regards ſur les moyens de l'obtenir „ *conſulte-toi deux ou trois fois*, dit le „ Poëte Théognis, *car l'homme précipité eſt toujours un homme nuiſible*". (54).

Tout nous prouve l'importance de mettre un frein à notre langue dans un monde déſœuvré, curieux, rempli de malignité; cependant rien de plus commun que l'*indiſcrétion*, qui eſt un beſoin de parler dont tant de gens paroiſſent tourmentés. Ce défaut, terrible quelquefois par ſes conſéquences, n'annonce pas toujours un mauvais cœur, quoiqu'il produiſe ſouvent des effets auſſi cruels que la méchanceté; il eſt

(54) *Voyez Poetæ Græci minores, Theognidis carmina.*

dû á l'étourderie, à la légéreté, & ſouvent à une ſotte vanité qui ſe fait un mérite de repaître la curioſité des autres; l'indiſcret eſt ſi dépourvu de réflexion, qu'il divulgue ſon propre ſecret & ſe compromet lui-même auſſi facilement que les autres: il eſt communément foible & ſans caractere; il n'a pas la force de garder le dépôt qu'on a eu la ſottiſe de lui confier. Quoique l'indiſcrétion ſoit quelquefois auſſi dangereuſe qu'une trahiſon, elle paſſe néanmoins pour une faute légere dans un monde frivole, oiſif & curieux.

La *curioſité*, ou le deſir de pénétrer les ſecrets des autres, eſt un défaut qui annonce communément le vuide de la tête. Le curieux eſt pour l'ordinaire un fainéant qui n'a que très peu d'idées; d'ailleurs on ne peut guere compter ſur ſa diſcrétion. *Fuyez le curieux*, dit Horace, *car il eſt toujours indiſcret ou bavard* (55). Enfin l'on eſt curieux par vanité. L'on attache de la gloire à pouvoir dire que *l'on ſait*, ou qu'*on a vu*; c'eſt un mérite pour les ſots auprès des déſœuvrés.

Il eſt difficile de bien parler, & de beaucoup parler. Quoi de plus fatiguant que ces diſcoureurs impitoyables, que ces diſſertateurs éternels, qui ſemblent toujours ſe croire dans la tribune aux harangues, ſans jamais vouloir en deſcendre? C'eſt avoir peu d'égard à l'amour-propre des autres que de ne point leur permettre de parler à leur tour. Mais bien des gens ſont dans l'idée que ce n'eſt qu'en parlant beaucoup qu'on montre beaucoup d'eſprit. Un

(55) *Percontatorem fugito, nam garrulus idem eſt.* Horat. Epist. 18. Lib. 1. vers. 69. Edit. Gesner.

proverbe trivial, mais très-sensé, nous dit *qu'un vaisseau plein fait moins de bruit qu'un vaisseau vuide.*

D'UN autre côté rien de plus rare que des personnes qui sachent écouter, & rien de plus commun que des gens qui veulent qu'on les écoute; cette injustice, cet amour-propre exclusif, se montre fréquemment dans la Société. La conversation étant faite pour instruire ou pour amuser, chacun se croit en droit d'y contribuer; c'est faire un affront aux autres que de les en exclure. Par une suite de cette vanité l'on voit quelquefois des gens d'esprit ne se plaire que dans la compagnie des sots: *C'est un sot*, disoit un homme d'esprit, *mais il m'écoute. Il y a*, dit un auteur moderne, *des gens qui aiment mieux être Rois dans la mauvaise compagnie, que citoyens dans la bonne* (56).

SI la conversation doit avoir pour objet d'éclairer & de plaire, on peut parler quand on se croit en état d'y réussir; mais il ne faut point oublier que les autres sont capables de contribuer à notre instruction & à notre amusement. Il faut écouter & se taire quand on n'a rien d'agréable ou d'utile à communiquer. C'est, comme on l'a dit ailleurs, le vuide de la conversation qui rend la médisance & la calomnie si communes: quand on ne sait point parler des choses, on se jette sur les personnes.

LE grand art de la conversation consiste à ne blesser à n'humilier personne, à ne parler que des choses qu'on sait, à n'entretenir les autres que de ce qui peut les intéresser. Cet art, que tout le monde croit posséder, n'est rien moins que commun. Les Sociétés sont rem-

(56) Voyez Moncrif *Art de plaire.*

plies ou d'importans, qui préviennent contre eux par leur sotte vanité, qui veulent parler de tout, ou d'ennuyeux qui nous fatiguent en nous parlant d'objets peu faits pour nous intéresser. Un sot s'imagine que ce qui frappe sa tête rétrécie, a droit d'intéresser l'Univers.

L'Expérience, la réflexion, l'étude, & sur tout la bienveillance & la bonté du cœur, peuvent seules nous rendre utiles & agréables dans le commerce de la vie. Les entretiens des *gens du monde* ne sont communément si stériles, leurs visites si fastidieuses, leurs assemblées les plus brillantes & leurs banquets somptueux ne sont remplis d'ennui, que parceque la Société rapproche des gens qui s'aiment & s'estiment fort peu, qui se connoissent à peine, qui n'ont rien de bon à se dire, qui ne se disent que des riens. Ce qu'on appelle le *grand monde* n'est le plus souvent composé que de personnes très-vaines, qui ne croient réciproquement se rien devoir, qui, privées d'instruction, ne portent dans la Société que de la roideur, de la sécheresse, du dégoût: la conversation doit être nécessairement stérile & languissante quand le cœur & l'esprit n'y peuvent entrer pour rien. Il n'y a que l'amitié franche & sincere, la science, la vertu, qui puissent donner de la vie au commerce des hommes.

La vanité rend insociable. L'ignorance, l'oisiveté, l'inhabitude de penser, & l'aridité du cœur, sont les causes qui font pulluler les *ennuyeux*, les diseurs de riens, les importuns & les fats, dont les cours, les villes & les campagnes sont perpétuellement infestées. Tout homme dont l'esprit est vuide devient très-incommode aux autres, par le besoin qu'il a de remuer son ame engourdie & de suspendre son

ennui: tourmenté sans relâche par cet ennemi domestique, il ne s'apperçoit nullement qu'il est un vrai fléau pour les autres. Un des grands inconvénients du commerce du monde est d'exposer les personnes occupées à devenir les victimes d'une foule d'importuns, de fainéants, d'ennuyeux, qui viennent périodiquement leur apprendre qu'ils n'ont rien à leur dire. Un peu de bon sens ne devroit-il pas suffire pour apprendre à respecter les moments de l'homme occupé? Il est des instants où l'ami même doit craindre d'incommoder son ami. Mais des réflexions si naturelles n'entrent pas dans la tête de ces stupides, que la politesse fait tolérer, tandis qu'ils en violent eux-mêmes toutes les regles.

En regardant les choses de près, on trouvera que, même parmi ceux qui se piquent le plus de politesse, de savoir vivre, d'usage du monde, il est très-peu de gens que l'on puisse appeller vraiment polis. Si la vraie politesse consiste à ne choquer personne, tout homme vain est impoli. Le fat, le *petit-maître*, la coquette évaporée, péchent aussi grossierement contre la bienséance & la politesse que le rustre le plus mal-élevé. Peut-on regarder comme vraiment polis, ces personnages dont le maintien arrogant, les regards éffrontés, les manieres dédaigneuses ou négligées, semblent insulter tout le monde? Un *Elégant*, énivré de ses perfections, uniquement occupé de sa futile parure, qui se présentant dans un cercle ne fait attention à personne, qui joue la distraction & n'écoute jamais ce qu'on lui dit ni la réponse qu'on lui fait, qui se glorifie de ses travers, est évidemment un impudent qui se met au-dessus des égards que l'on doit à la Société. Les gens les

plus épris d'eux-mêmes font communément de leur mieux pour en dégoûter les autres. L'impudence consiste dans un mépris insolent de l'estime & de l'opinion publique, que tout homme, quel qu'il soit, doit toujours respecter.

Bien des gens se montrent arrogants & fiers dans la crainte d'être méprisés, ou du moins de ne pas s'attirer la dose de considération qu'ils croient mériter. *Il faut se faire valoir*, nous disent ils. Oui, sans doute; mais c'est par des qualités aimables & respectables. L'arrogant se fait haïr de peur de n'être pas suffisament estimé!

Si le mérite le plus réel déplaît quand il se montre avec ostentation, quels sentiments peut exciter celui dont le mérite ne consiste que dans ses habits, ses équipages, & dans des manieres qui sont des affronts continuels pour les autres? Mais les impertinents de cette trempe se suffisent à eux-mêmes; ils dédaignent les jugements du public, dont ils se flattent à force d'insolence d'arracher l'admiration. Une haute opinion de soi constitue l'orgueil; il déplaît, même avec du mérite, parce qu'il usurpe les droits de la société, qui veut demeurer en possession d'apprécier ses membres. La Vanité est la haute opinion de soi, fondée sur des futilités. D'où l'on voit que la suffisance, le faste, les grands airs, annoncent des avantages qui n'en imposent qu'à des sots. La simplicité, la modestie, la défiance de soi-même sont des moyens bien plus sûrs de réussir que les prétentions, les hauteurs, les airs importans & le jargon de tant d'impertinents, qui semblent méconnoître ce qu'on doit à des hommes. La suffisance & la fatuité sont des maladies presqu'incurables. Comment guérir un homme toujours

content de lui-même, & qui se croit au-dessus du jugement des autres?

L'ESPRIT de contradiction, l'opiniâtreté, la trop grande chaleur dans la dispute, l'amour de la singularité, sont encore des défauts qu'enfante la Vanité. Bien des gens s'imaginent qu'il est glorieux de n'être de l'avis de personne, ils croient par-là faire preuve d'une sagacité supérieure; mais ils ne prouvent souvent que leur mauvaise humeur & leur impolitesse. Ils nous diront, sans doute, qu'ils se sentent animés d'un grand amour pour la vérité: mais nous leur répondrons que c'est ne la point aimer que de la présenter d'une façon propre à rebuter. La raison ne peut plaire lorsqu'elle prend le ton de l'impolitesse & de la dureté. Il est bien difficile de convaincre celui dont l'amour-propre est blessé.

L'OPINIÂTRETÉ est l'effet d'une sotte présomption & d'un préjugé puérile, qui nous suggerent qu'il est honteux de se tromper, qu'il y a de la bassesse à l'avouer, qu'il est beau *d'avoir toujours le dernier*. Mais n'est-il pas plus honteux & plus insensé de résister à la vérité? n'est il pas plus noble & plus grands de céder avec douceur, même lorsque l'on est sûr d'avoir la raison pour soi, que de disputer sans fin avec des personnes déraisonnables? Le peuple & les sots donnent raison à ceux qui crient le plus longtemps & le plus fort: mais les personnes sensées la donnent à celui qui a le courage de se rétracter quand il à tort, ou de ne point abuser de sa victoire (56) quand il a combattu pour la vérité.

(57) *Racine* & *Boileau* se trouvant ensemble à l'*Académie des*

La ſingularité ne prouve aucun mérite réel : s'écarter des opinions ou des uſages admis par la Société, montre communément plus d'orgueil que de ſageſſe ou de lumieres. Il faut réſiſter au torrent de la coutume quand elle eſt évidemment contraire à la vertu; il faut s'y laiſſer entraîner dans les choſes *indifférentes*. Une conduite oppoſée à celle de tout le monde, étonne quelquefois un moment, mais ne peut point attirer une conſidération durable.

En *général toute affectation déplaît; elle* décele de la vanité. Le vrai, le ſimple, le naturel, nous rendent chers à ceux avec qui nous vivons, parce qu'ils veulent toujours nous voir tels que nous ſommes. Il faut être ſoi pour bien jouer ſon rôle ſur la ſcene du monde; on ne riſque point alors de ſe voir démarquer. Une gravité affectée n'annonce qu'un ſot orgueil qui voudroit uſurper des reſpects ; une pédanterie minutieuſe eſt le propre des petits eſprits : ces *défauts ne doivent* pas ſe confondre avec la gravité des mœurs & l'exactitude ſévere à remplir ſes devoirs, qui partent d'une attention ſuivie ſur nous-mêmes, & d'une crainte louable d'offenſer les autres par des inadvertances & des légeretés.

Rien de plus génant dans la vie, que ces hommes *pointilleux*, dont la vanité ſenſible & délicate

Inſcriptions, ce dernier avança par mégarde une propoſition qui n'étoit pas juſte. *Racine*, auprès duquel ſes amis même ne trouvoient point de grace quand il leur échappoit quelque choſe qui pût lui donner priſe, ne s'en tint pas à une ſimple plaiſanterie, mais tomba rudement ſur ſon ami, & alla même juſqu'à l'inſulte. *Boileau* ſe contenta de lui dire „ je conviens que j'ai tort ; mais „ j'aime encore mieux l'avoir, que d'avoir auſſi orgueilleuſement „ raiſon que vous l'avez."

délicate eſt toujours prête à s'offenſer. Celui qui ſe ſent ſi foible ne devroit point s'expoſer au choc de la Société, dans laquelle il ne peut jetter que de la contrainte & de l'ennui. Une Vanité trop promte à s'allarmer annonce une foibleſſe, une petiteſſe d'eſprit, une inexpérience puérile : tout homme trop facile à piquer devient néceſſairement malheureux dans un monde rempli de plus d'étourderie que de méchanceté. Eſt-il rien de plus fâcheux que d'avoir une ame aſſez foible pour être à tout moment troublé par les inadvertences ou par le moindre oubli des perſonnes que l'on fréquente? Cependant ces petiteſſes, dont un homme raiſonnable ne devroit point s'appercevoir, ont ſouvent dans un monde vain & frivole les conſéquences les plus graves.

En général la Vanité, comme on l'a dit ailleurs, eſt le vice qui produit le plus de ravages dans le monde. Des perſonnes de tout âge & de tout rang, par le prix qu'elles attachent à des minuties, ſemblent n'être que de grands enfans: bien des hommes en grandiſſant ne font que changer de jouets; des vêtemens plus riches, des équipages plus brillants, des bijoux plus couteux, des parures plus variées, des inutilités plus recherchées, remplacent chaque jour les objets dont s'amuſoit leur enfance. Combien petite & rétrécie doit être l'ame de tant de gens dont le ſoin de leur parure abſorbe & la fortune & le tems! Quelle idée peut-on ſe former de ces femmes & de ces hommes dégradés dont la toilette & les pompons occupent toutes les journées? Le vrai châtiment de ces enfans eſt de ne point les remarquer.

Les Nations où le luxe domine ſont remplies d'êtres frivoles, ſérieuſement occupés de ba-

gatelles devenues à leurs yeux des objets très-importans : c'eſt pour elles qu'ils perdent & leurs tems & leur argent ; c'eſt à des petiteſſes qu'ils ſacrifient leur bonheur & leur repos ; c'eſt pour les minuties d'une Vanité puérile qu'ils courent, qu'ils ſe portent envie, qu'ils ſe diſputent & ſe bleſſent. La raiſon mûre, ou la ſageſſe, conſiſte à n'eſtimer les choſes que ſelon leur juſte valeur. Celui qui s'eſt mis au-deſſus des bagatelles eſt plus heureux & plus grand que tous ceux qui s'en rendent les eſclaves. La vanité choque tout le monde ; la modération & la modeſtie ne peuvent choquer perſonne.

La route de la vie eſt un chemin étroit où ſe trouve une foule innombrable de paſſagers, qui, chacun à ſa maniere, s'efforcent d'arriver au bonheur ; vous les voyez ſe mouvoir avec plus ou moins d'activité, ſuivant des directions très-variées qui ſe croiſent, & qui ſouvent ſont totalement oppoſées. Au milieu de cette troupe confuſe les méchants ſont des aveugles qui, au riſque de s'attirer le reſſentiment général, frappent & bleſſent tous ceux qui ſe rencontrent ſur leur chemin. Des voyageurs imprudents, légers, diſtraits, inconſidérés, n'ayant point de but fixe, s'agitent en tout ſens, preſſent & ſont preſſés, heurtent & ſont heurtés, ſont incommodes à tout le monde. Le ſage marche avec précaution ; il regarde autour de lui, il prévoit & prévient les obſtacles & les dangers, il évite la foule, & favoriſé du ſecours de ſes aſſociés il s'avance d'un pas ſûr vers le terme du voyage, que les plus empreſſés ne peuvent point atteindre. L'eſtime, la conſidération, la bienveillance, la tranquillité, ſont le prix de l'attention que l'homme de bien apporte dans ſa conduite.

Faute de réfléchir au but de toute Socié-

té, les hommes ne semblent réunis que pour se blesser réciproquement par des défauts dont chacun reconnoît les inconvénients dans les autres, sans daigner s'appercevoir que les siens doivent nécessairement produire des effets tout semblables. La *légèreté* n'est que l'incapacité de s'attacher fortement aux objets intéressants pour nous. *L'inconstance* consiste à changer perpétuellement d'intérêts ou d'objets. *L'étourderie* consiste à ne pas se donner le temps de bien envisager les objets ou de réfléchir mûrement aux suites de nos actions. La *Frivolité* consiste à n'accorder son attention qu'à des objets incapables de nous procurer un bonheur véritable.

TELS sont les ennemis que la raison a souvent à combattre dans la Société. L'imprudence, les distractions continuelles, la dissipation, la vanité, l'ivresse des plaisirs, des passions sérieuses pour des futilités, sont des barrieres qui s'opposent à la réflexion, & qui tiennent la plupart des hommes dans une enfance perpétuelle.

LA *distraction* est une application de nos pensées à d'autres objets que ceux dont nous devrions nous occuper: elle est un manque d'égards pour ceux avec qui nous vivons. Ce défaut, que nous trouvons si ridicule dans de certaines occasions, est pourtant très-commun, & presque universel. Combien peu de personnes s'occupent des affaires les plus intéressantes pour elles! chacun les met de côté pour ne penser qu'aux intérêts souvent futiles qui se sont emparés de son imagination & qui absorbent ses facultés: chacun, dans sa rêverie, semble oublier qu'il vit en compagnie avec des êtres auxquels il doit son attention & ses soins. Il est aisé de sentir à combien d'inconvénients

cette distraction morale nous expose. Un homme sensé doit toujours être attentif & sur lui-même & sur les autres; *je n'y avois pas songé*, est une mauvaise excuse pour un être qui vit en Société. Envisager son but, & *faire ce que l'on fait*, voilà la base de toute Morale. La vie sociale est un acte religieux dans lequel tout homme doit se dire, *sois à ce que tu fais*. (58).

Bien des gens se croient disculpés de leurs fautes en les rejettant sur l'*oubli*. Mais la conduite de la vie suppose une mémoire assez fidelle pour ne pas oublier des devoirs essentiels qui doivent incessamment se représenter à notre esprit. Des oublis sont très criminels, quand ils nous font perdre de vue des devoirs importans de la justice, de l'humanité, de la pitié. Un Ministre ou un Juge qui oublieroient un innocent dans les prisons au détriment de sa fortune, de sa santé ou de sa vie, sont-ils donc moins coupables que des assassins? Sans nous rendre si criminels, l'habitude d'oublier nous rend désagréables dans la vie sociable: elle produit l'inaptitude dans nos propres affaires & dans celles des autres. La vie de l'homme, on ne peut assez le redire, demande de l'attention, de la mémoire, de la présence d'esprit.

L'ignorance, que l'on allegue très-souvent comme une excuse valable, qu'on pardonne quelquefois trop aisément, que l'on punit seulement par le ridicule, peut quelquefois devenir un crime très grave. Quels reproches n'a point à se faire un Juge sans lumieres qui décide imprudemment du sort de ses concitoyens? Quels remors doit éprouver un Médecin ignorant qui,

(58) Plutarque nous apprend que dans les sacrifices des anciens un crieur avertissoit le Prêtre de recueillir son attention en lui disant *Hoc age*! soyez à ce que vous faites.

aux dépens de la vie des hommes, exerce une profession dans laquelle il ne s'est pas suffisamment instruit? Il n'est pas permis d'ignorer les principes d'un art important au bien-être de nos semblables; la suffisance est un crime dès qu'elle se joue du salut des hommes. Tout homme qui a le front d'exercer un office, un emploi public dont il se connoît incapable, est évidemment étranger aux vrais principes de la probité. L'ignorance est la source intarissable des maux sans nombre sous lesquels les peuples sont forcés de gémir. Dans tous les états de la vie, l'homme pour son propre intérêt, & pour celui des autres, doit tâcher de s'instruire. Les lumieres contribuent à développer la raison, dont l'effet est de nous rendre meilleurs, plus utiles, plus chers à nos associés.

Le défaut d'expérience & de réflexion constitue l'ignorance, qui ne peut être que désavantageuse soit pour nous-mêmes, soit pour les autres. L'ignorant est méprisé, parce qu'il n'est d'aucune ressource dans la Société; l'ignorant est à plaindre, parce qu'il est communément incapable de s'aider lui même. La science qui, comme on l'a dit ci-devant, n'est que le fruit de l'expérience & de l'habitude de réfléchir, est estimée parce qu'elle met celui qui la possede à portée de procurer des secours, des conseils, des agréments que l'on ne peut attendre de l'ignorant. Dans tous les états de la vie, depuis le Monarque jusqu'à l'Artisan, l'homme le plus expérimenté ou le plus instruit, est nécessairement plus estimé, plus recherché, que celui qu'on voit privé de lumieres ou d'habileté.

Si la raison, comme on l'a fait voir, n'est que l'expérience & la réflexion appliquées à la

conduite de la vie, il eſt très difficile que l'ignorant devienne un être raiſonnable, un homme ſolidement vertueux. Il faut connoître & méditer ſes devoirs pour ſavoir comment il faut ſe conduire dans la vie. Il faut connoître les uſages du monde pour y vivre avec agrément, & pour éviter le ridicule attaché à l'ignorance de ces mêmes uſages. L'ignorant eſt un aveugle, un étourdi qui marche au hazard dans la route de ce monde, au riſque de heurter les autres ou de faire des chûtes à tout moment. En un mot, ſans expérience ou ſans lumieres il eſt impoſſible d'être bon.

On nous dira, peut-être, que l'on rencontre quelquefois des perſonnes ſimples, groſſieres, dépourvues d'inſtruction ou de ſcience, & qui pourtant, comme *par inſtinct*, ſont vertueuſes & fideles à leurs devoirs, tandis que des hommes doués de l'eſprit le plus ſublime & des connoiſſances les plus vaſtes ſe conduiſent très mal, & ne ſe font remarquer que par des écarts ou des méchancetés. Nous répondrons que des hommes très ſimples peuvent aiſément ſentir les avantages attachés à la vertu, ainſi que les inconvénients & les embarras ſans nombre dont le vice eſt accompagné; ſans montrer au dehors des lumieres bien éclatantes, ils ont fait intérieurement, pour régler leurs actions, des expériences & des réflexions faciles, qui très ſouvent échappent à la pétulance de l'homme d'eſprit, ou que ſa vanité dédaigne. D'où il réſulte que, malgré ſa ſimplicité, l'homme de bien eſt quelquefois plus chéri & plus aimable que l'homme de beaucoup d'eſprit; celui-ci ſe fait craindre, le *bon homme* ſe fait aimer. On n'eſt jamais ni ſot ni mépriſable, quand on a le talent de mériter l'eſtime & l'affection de ſes

ſemblables. L'homme ſimple, vertueux & modeſte, peut compter ſur une bienveillance plus durable que celui qui ne plaît que par des ſaillies paſſageres, & qui plus ſouvent encore ſe rend déſagréable par ſon orgueil ou ſa malignité. L'homme véritablement éclairé eſt celui qui connoît, & qui ſuit les moyens néceſſaires pour être conſtamment aimé. Tout homme qui croit ſe faire eſtimer par des moyens faits pour déplaire, eſt un ignorant, un étourdi, un ſot.

Le ridicule conſiſte dans le peu de proportion entre les moyens & le but qu'on ſe propoſe. Tourner le dos à l'objet que l'on veut obtenir, conſtitue évidemment l'ignorance, le ridicule & la ſotiſe. N'eſt-ce pas être bien ignorant que de ne point ſavoir que la crainte n'attire pas la tendreſſe, que l'arrogance indiſpoſe, que la jactance & la fatuité ſe puniſſent par le ridicule? Combien de gens dans le monde, dont l'objet continuel eſt de ſe faire admirer & conſidérer, & qui par leur conduite inſenſée ne parviennent qu'à ſe faire haïr & mépriſer? voilà ce que produiſent leurs airs de hauteur, leurs manieres impertinentes, leurs prétentions malfondées, leur faſte & leurs dépenſes qu'ils ne peuvent ſoutenir, leur ton déciſif ſur des matieres qu'ils n'entendent pas.

En regardant la choſe de près, on trouvera toujours que l'orgueil & la vanité ſont des preuves indubitables de ſottiſe; ils montrent une parfaite ignorance de la route qu'il faut tenir pour gagner la bienveillance & l'eſtime des hommes. Un eſprit ſtupide & borné, qui ſe tient humblement dans ſa ſphere, eſt beaucoup moins ridicule ou mépriſable que l'homme à prétentions qui ſe réjouit à ſes dépens. En Morale il n'eſt point de maladie plus incurable

que celle d'un ignorant présomptueux ou d'un sot qui a le malheur d'être content de lui-même. Le premier pas vers la Sociabilité est de connoître ce qui nous manque & de nous corriger de nos défauts.

Un être vraiment sociable ne doit jamais perdre ses associés de vue. Les distractions, l'étourderie, les folies & les fautes, sont toujours punies, soit par l'indignation ou la haine, soit par le mépris & le ridicule. On craint le *ridicule* parce qu'il suppose le mépris; or le mépris est révoltant pour un être amoureux de lui-même. L'homme raisonnable écarte de sa conduite tout ce qui peut le faire mépriser avec justice, parce qu'alors il seroit forçé de ratifier le jugement des autres; mais il brave le ridicule qui, dans un monde vicié, tombe souvent sur le mérite & la vertu.

En effet, si le ridicule consiste à choquer l'opinion & la mode qui, très-communément, tiennent lieu de la décence & de la raison, il est clair qu'une conduite sage & réglée doit souvent paroître singuliere & bizarre dans une Société frivole ou corrompue. Voilà pourquoi l'on voit quelquefois la vertu, la probité, la pudeur, l'équité même, exposées aux sarcasmes du vice; il croit se disculper en se moquant des qualités qui le forceroient à rougir. Dans le monde la vertu ressemble souvent à la Dame décente d'Horace, qui danse en rougissant au milieu des satyres impudents (59).

Les vertus les plus respectables peuvent être quelquefois exposées aux impertinences de la raillerie & aux traits du ridicule; mais assuré de sa propre dignité, l'homme de bien méprise

(59) *Intererit satyris paulum pudibunda protervis.*
De Art. Poët. Vers. 233.

ces fléaux si redoutables pour les gens du monde, ces idoles imaginaires auxquelles on les voit sacrifier leur fortune, leur conscience & leur vie. Une crainte puérile de l'opinion met très-souvent des obstacles insurmontables à la vertu : cette vaine terreur fait que contre sa conscience, contre ses propres lumieres, on suit le torrent du monde, on fait *comme les autres*, & l'on se livre au mal sans pouvoir s'arrêter. Les hommes les plus éclairés se rendent quelquefois les esclaves de l'usage, & vivent dans une lutte perpétuelle avec leur propre raison. Le *déshonorant*, dit un Moraliste célebre, *offense moins que le ridicule.*

La *raillerie*, presque toujours armée par l'envie & la malignité, déconcerte souvent la sagesse & la probité : mais elle n'a de prise réelle que sur le vice ; elle finit par se déshonorer lorsqu'elle attaque la vertu. Il faut de la force pour oser être vertueux dans les Nations où le vice, tout fier du nombre & du rang de ses adhérents, pousse l'impudence jusqu'à vouloir se mocquer des qualités devant lesquelles il devroit baisser les yeux.

Tout railleur est un homme vain & méchant. La raillerie suppose toujours le dessein de blesser plus ou moins celui sur qui on l'exerce ; elle renferme le reproche de quelque défaut que l'on expose à la risée. Une Dame célebre a dit avec raison „ que les personnes qui ont „ le besoin de médire & qui aiment à railler, ont „ une malignité secrete dans le cœur. De la „ plus douce raillerie à l'offense il n'y a qu'un „ pas à faire. Souvent le faux ami, abusant „ du droit de plaisanter, vous blesse ; mais „ la personne que vous attaquez a seule droit „ de juger si vous plaisantez : dès qu'on la

„ bleſſe, elle n'eſt plus raillée, elle eſt offenſée.
„ (60)" *La raillerie*, diſoit un ancien, *eſt comme le ſel, qu'il ne faut employer qu'avec précaution.*

La raillerie eſt preſque toujours une arme dangereuſe ; & ſes traits ſont quelquefois plus cruels & plus inſupportables qu'une injure. Railler celui que l'on appelle ſon ami, c'eſt ſe déshonorer par une vraie trahiſon ; c'eſt l'immoler à des indifférents : c'eſt montrer qu'on l'aime beaucoup moins qu'un bon mot. Railler les indifférents, c'eſt s'expoſer follement à leur reſſentiment ; c'eſt provoquer gratuitement leur mauvaiſe humeur. Railler ſes ſupérieurs ſeroit une folie dont on craindroit d'être châtié. La raillerie ne peut donc impunément s'exercer que ſur les amis, & pour lors elle eſt une perfidie ; ou ſur les inférieurs & ſur les malheureux, ce qui eſt une lâcheté déteſtable.

Cependant rien de plus commun que cette cruauté. Les hommes ne ſe plaiſent pour l'ordinaire à railler que ceux qu'ils devroient & plaindre & conſoler. Ils verſent à pleines mains le ridicule & les ſarcaſmes ſur des gens dont les infortunes ou les défauts devroient exciter la pitié. Un homme eſt-il contrefait ? a-t-il l'eſprit borné ? a-t-il commis quelque bévue ? eſt-il néceſſiteux & forcé de tout endurer ? Auſſi-tôt il eſt en butte à des railleries continuelles ; il devient le jouet de la Société ; il eſſuie les piquures d'une foule de lâches qui cherchent à briller à ſes dépens, & qui lui font ſentir le poids de leur ſupériorité. Il n'eſt perſonne qui ne ſe croie en droit d'inſulter les miſérables.

Ces diſpoſitions ſe trouvent ſur-tout dans les enfans, toujours très-prompts à ſaiſir les défauts, les infirmités, les foibleſſes, les ridi-

(60) Madame De Lambert.

cules des personnes qui s'offrent à leur vue: on les rencontre encore dans ceux en qui l'éducation & la réflexion n'ont pas fait disparoître ce penchant inhumain. Les gens du peuple exercent communément les saillies de leur esprit inculte contre ceux qui découvrent quelque disgrace naturelle; les enfants & les gens du peuple, comme on l'a fait voir ailleurs, sont communément cruels.

Rien de plus commun que de voir les hommes rire des accidents & des malheurs qu'ils voient arriver aux autres. Ce sentiment odieux paroît venir de la comparaison, avantageuse pour soi, que l'on fait de sa propre sécurité, de ses propres perfections, avec la situation fâcheuse ou les défauts des autres. L'homme, d'après sa nature toute brute & sans culture, est si peu un être doué de compassion & de pitié, que, si son cœur n'a pas été convenablement modifié, il est tenté de se réjouir du mal de ses semblables, parce que ce mal l'avertit qu'il est bien lui-même: quand il ne réfléchit pas, il ne songe nullement qu'il est exposé aux accidents dont il voit les autres affligés, & qu'il est très-odieux de rire de leurs malheurs, de leurs défauts, de leurs foiblesses. C'est ainsi que l'homme borné devient communément le jouet de l'homme plus favorisé du côté de l'esprit; celui-ci, gonflé de l'idée des avantages qu'il possede, ne voit pas qu'il est injuste & cruel pour un être qui devroit exciter sa pitié.

Les hommes ne devroient jamais oublier qu'ils se doivent des égards. Les gens d'esprit sur-tout devroient s'observer encore plus que les autres, & craindre de blesser. La vivacité de l'esprit, la chaleur de l'imagination, la gaieté, produisent souvent une ivresse, une pétulance, contre lesquelles il est bon de se mettre en

garde. Les gens d'esprit, en vertu de la supériorité qu'ils se sentent sur les autres, sont ordinairement tentés de s'en prévaloir contre ceux qu'ils trouvent moins heureux du côté des facultés intellectuelles; voilà, sans doute, ce qui fait souvent regarder les gens de lettres comme des êtres dangereux à fréquenter.

L'IRONIE sanglante, des plaisanteries offensantes, ne peuvent plaire qu'à des envieux, à des méchants, dont tout homme d'un vrai mérite ne peut point ambitionner les suffrages: ce sont des lâchetés, puisqu'elles attaquent communément des personnes incapables de se défendre. Rien de plus barbare & de plus lâche que la plaisanterie ou l'ironie dans la bouche d'un Prince; elle imprime quelquefois des taches ineffaçables, & suffit pour anéantir le bonheur de toute la vie.

TOUT homme assez vain, assez inconsidéré pour offenser par ses bons mots ou par ses plaisanteries, non seulement un ami, mais encore des indifférents, n'est pas fait pour être admis dans des Sociétés honnêtes, dont les membres doivent se respecter les uns les autres. Les railleurs, les plaisants de profession, les diseurs de bons mots, les bouffons, sont quelquefois des gens d'esprit dont la malignité s'amuse; mais on les trouve rarement estimables par les qualités du cœur, bien plus importantes dans le commerce de la vie que ces saillies dont souvent on fait tant de cas dans le monde. *Défiez-vous*, dit Horace, *de celui qui médit de son ami absent; de celui qui ne le défend pas quand on l'accuse; de celui qui cherche à faire rire par ses bons mots: il possede à coup sûr une ame dépravée* (61).

(61)......... *Absentem qui rodit amicum;*
Qui non defendit, alio culpante; solutos

CEPENDANT l'inattention, la légéreté, le défaut de réflexion, contribuent, autant que le mauvais cœur, à la raillerie, qui ne peut être approuvée ou tolérée que lorsque, sans blesser celui même qui s'en trouve l'objet, elle ne sert qu'à l'animer & répandre une vivacité agréable dans la conversation. Une vie vraiment sociable exige que personne ne quitte ses associés mécontent de lui-même ou des autres.

LA raillerie, le ridicule, la plaisanterie, ne sont utiles & louables que lorsqu'ils s'exercent en général sur les vices régnants dans la Société, dont ils peuvent quelquefois réprimer l'impudence ou modérer la folie. Quoi de plus ridicule, de plus digne d'exercer la satyre, que la vanité de tant d'hommes & de femmes gravement occupés de riens pompeux, de parures, de bijoux, de modes bizarres, d'ajustemens? Sont-ce donc des hommes ou des enfants que ces êtres frivoles, dont la tête n'est remplie que de jouets dont ils se dégoûtent à tout moment? Est-il au monde un être plus risible qu'un fat qui ne se présente dans la Société que pour lui montrer sa sottise, son impertinence, son carosse, son habit? Peut-on considérer sans rire les prétentions d'une coquette surannée, qui jusqu'au tombeau affecte les airs évaporés, la parure & l'étourderie de la jeunesse? Verra-t-on sans pitié la vanité bourgeoise & mal-adroite de tant de gens du commun, qui ont la folie de croire qu'ils copient la grandeur par leurs impertinences? Quoi de plus fatigant qu'un discoureur insipide, qui s'empare de la conversation pour étourdir par son caquet importun? Est-il rien de plus méprisable que l'arrogance de

Qui captat risus hominum, famamque dicacis;
Hic niger est, hunc tu, Romane, caveto.
HORAT. SAT. 4. LIB. I. VERS 81. & SEQQ.

tant d'importants qui jugent & raisonnent de tout sans se connoître à rien? L'homme sensé peut-il voir sans dégoût ces oisifs, insupportables pour eux-mêmes, qui vont périodiquement promener de cercles en cercles leur ennui & leur inutilité? De quel œil peut-on voir ces fâcheux, ces misanthropes pétris de fiel & d'envie, qui ne sortent de leurs tanieres que pour répandre au dehors leur humeur incommode? Est-il rien de plus propre à bannir la gaieté, l'harmonie sociable, que ces esprits contredisants qui se font un principe de n'être jamais de l'avis de personne? Est-il un objet plus digne de la Satyre, que ce jeu continuel, fait pour suppléer à la stérilité des conversations de tant d'êtres qui s'ennuient parce qu'ils n'ont rien à se dire?

Mais le Sage, dont le cœur est sensible, est bien plus porté à jouer le rôle d'Héraclite que celui de Démocrite dans la Société. Ces travers & ces folies cessent d'être ridicules à ses yeux, & lui paroissent déplorables quand il voit que des puérilités deviennent, chez les êtres frivoles qu'elles occupent uniquement, la source des crimes les plus destructeurs, des injustices les plus criantes, des querelles les plus tragiques. On gémit, & l'on cesse de rire, en voyant que de vains titres, des préséances, des places, des rubans, des jouets, excitent l'ambition & font éclore les intrigues, les menées sourdes, les perfidies & les crimes de tant de grands enfants, qui d'abord ne paroissoient que ridicules. Il faut verser des larmes quand on voit qu'un sot orgueil, déguisé sous le nom d'honneur, fait chaque jour répandre le sang de ces méchants enfants, qui cessent alors d'être divertissants. On doit éprouver une indignation profonde en voyant que ce faste impertinent, par

lequel tant de gens se distinguent, est cause de la ruine d'une foule de malheureux, dont le travail & l'industrie ne leur sont point payés. On gémit quand on réfléchit que ce jeu, fait pour délasser des fainéants, absorbe quelquefois les plus amples fortunes. Enfin on ne rit plus de ces galanteries indécentes qui troublent pour toujours l'harmonie, la confiance & l'estime si nécessaires au maintien de la paix domestique.

Les foiblesses, les défauts, les extravagances des hommes, les conduisent souvent au crime & à l'infortune. Il n'est point de vice qui ne se punisse lui-même (62), & qui tôt ou tard ne produise dans la Société des ravages qu'une ame sensible est forcée de déplorer.

Plaignons donc les mortels de leurs égaremens, suites nécessaires de leur étourderie, de leur inexpérience, des fausses idées qu'ils se font du bonheur, des routes trompeuses qu'ils prennent pour y parvenir. Vivre avec des hommes, c'est vivre avec des êtres dont la plupart sont foibles, aveugles, imprudents; les haïr, ce seroit joindre l'injustice à l'inhumanité, ce seroit se tourmenter sans profit pour les autres. Fuir les hommes, ce seroit se priver des avantages de la vie sociale qui, malgré ses défauts, nous offre encore des charmes. Nul homme n'est gratuitement méchant: il ne commet le mal, que parce qu'il en attend quelque bien: il est méchant, parce qu'il est ignorant, dépourvu de réflexion, peu prévoyant sur les effets nécessaires de ses actions. Détester les hommes pour leurs foiblesses & leurs vices, ce seroit les détester parce qu'ils sont dignes de la pitié la plus tendre.

Aimons donc nos semblables, afin d'attirer leur amour; ne les fuyons pas si nous pouvons leur prêter des secours: ne les révoltons

(62) *Omnis stultitia laborat fastidio sui.* Senec.

point par une humeur atrabilaire: invitons-les à la vertu en leur montrant ses charmes; détournons-les du vice en dévoilant sa difformité; n'insultons pas à leurs miseres invinciblement liées aux préjugés de toute espece qu'ils ont puisés dès l'enfance dans la coupe de l'erreur: ne les désespérons pas en déclarant que leurs maux sont sans remedes, & qu'ils sont condamnés à languir toujours: consolons-les plutôt par l'espoir de voir cesser leurs peines; montrons-leur, dans *les progrès de la raison & dans la vérité, l'antidote du poison dont les esprits sont infectés*: qu'ils entrevoient des temps plus propices où les Nations, mûries par l'expérience, renonceront enfin à leurs cruelles folies, & placeront la vertu dans le Temple qui lui appartient: c'est alors qu'elle établira l'harmonie sociale, en inspirant un esprit de paix à tous les peuples du monde, en réunissant d'intérêts les Nations & leurs Chefs, en confondant le bonheur du Citoyen avec celui de la Patrie, en faisant sentir à chaque membre de la Société que son bien-être est *lié à celui* de ses semblables, & que jamais il ne doit s'en séparer.

S'IL n'étoit point permis de se livrer à des espérances si vastes & si flatteuses, qu'il le soit au moins de croire que des principes puisés dans la nature de l'homme seront adoptés par quelques êtres pensants, à qui tout prouvera que la vertu est la seule base de la félicité publique & particuliere, tandis que le vice anéantit chaque jour le bien-être des Nations, des familles, des individus. Telles sont les vérités que nous tenterons de développer de plus en plus dans la suite de cet ouvrage, où l'on trouvera l'application de nos principes aux hommes considérés dans leurs états divers.

Fin de la Section III. Et de la premiere partie.

